

Une lecture philosophique de l'Anthropocène

Auteur : Moies, Gauthier

Promoteur(s) : Bouquiaux, Laurence

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en philosophie, à finalité approfondie

Année académique : 2019-2020

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/8558>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Philosophie

UNE LECTURE PHILOSOPHIQUE DE L'ANTHROPOCÈNE

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de
Master en philosophie à finalité approfondie

Jury

Travail réalisé sous la direction de Laurence Bouquiaux
Lecteurs : Vinciane Despret et Olivier Dubouclez

Gauthier Moies
Année académique 2019-2020

Remerciements

À l'heure d'écrire ces remerciements, mes premières pensées vont évidemment à ma promotrice, Madame Laurence Bouquiaux, sans qui ce travail n'aurait sans doute jamais pu voir le jour. Sa patience et ses conseils avisés ont été pour moi d'une aide précieuse durant toute la rédaction de ce mémoire. Je tiens aussi à la remercier pour son soutien tout au long de mes études universitaires et surtout pour m'avoir donné le goût de la philosophie des sciences qui est rapidement devenue ma discipline de prédilection.

Je tiens également à remercier l'ensemble des professeurs qui ont fait de mes cinq années d'étude une expérience inoubliable. L'énumération de leurs apports serait fastidieuse cependant je tiens à remercier tout particulièrement Monsieur Olivier Dubouclez pour l'aide considérable qu'il m'a apportée, au pied-levé, durant la rédaction de mon travail de fin de cycle.

Je me dois aussi de remercier mes relecteurs Jean-Guy Noël et Maurice Dans qui furent les premiers à découvrir ce travail pour tenter d'y relever les quelques anomalies qui pouvaient encore s'y cacher.

Enfin, mes derniers remerciements vont à mes proches qui m'ont soutenu durant toutes ces années d'étude au cours desquelles il m'est parfois arrivé d'être plongé dans le doute. Par leurs marques d'amour et d'amitié, ils m'ont donné la force de ne jamais abandonner durant cette aventure aussi éprouvante qu'elle était enrichissante. Merci donc à mes parents, à ma sœur Éloïse, à mes amis Antoine, Romain, Damien et Julien, à ma copine Kelly et à mes grands-parents même si hélas certains d'entre eux sont partis en chemin...

Une lecture philosophique de l'Anthropocène

Introduction

« Le développement durable est le défi du 21^e siècle ». Ces mots sont ceux du président de la 67^e assemblée générale des Nations Unies, l'homme politique serbe Vuk Jeremic¹. Cette déclaration tirée d'un document intitulé *L'organisation des Nations Unies à l'ère du développement durable* résume en une phrase toute l'importance que revêt aujourd'hui l'Anthropocène. Un terme dont l'étymologie est directement inspirée de la géologie mais qui s'est aujourd'hui imposé dans de nombreux domaines. On peut donc difficilement aborder un sujet plus préoccupant que celui de l'Anthropocène même si son nom reste encore aujourd'hui très largement méconnu auprès du grand public.

Bien que certaines critiques² s'élèvent quant à la légitimité du terme d'Anthropocène, il est difficile de nier l'importance des faits qu'il synthétise et l'étendue des questionnements philosophiques qu'il permet d'ouvrir. C'est dans cette optique d'analyse philosophique du concept d'Anthropocène qu'est né ce travail. Libre aux géologues d'accepter ou non cette nouvelle subdivision de l'ère cénozoïque, ce qui nous intéresse ici est la révolution conceptuelle à laquelle nous invite ce que l'on pourrait vulgairement appeler « l'ère de l'homme ».

Les travaux consacrés à l'Anthropocène se sont multipliés à une vitesse considérable ces dernières années et il est impossible de réaliser un texte exhaustif sur la question. C'est pourquoi il était indispensable de baliser le sujet afin de ne pas se perdre dans l'immensité des problématiques que celui-ci pouvait renfermer. Après un premier travail de synthèse sur une série d'ouvrages abordant de près ou de loin la question d'Anthropocène, une stratégie d'analyse s'est progressivement dessinée. Celle-ci s'articule en trois parties de longueurs inégales. La première vise à définir la notion d'Anthropocène, la deuxième est axée sur l'analyse de cette notion et la troisième envisage quelques réactions possibles.

¹ <https://news.un.org/fr/story/2013/09/273372-le-developpement-durable-le-defi-majeur-du-21e-siecle-selon-le-president-de>

² <https://theconversation.com/anthropocene-lhumanite-merite-t-elle-une-epoque-a-son-nom-123030>

Le premier chapitre se donne pour objectif de présenter l'Anthropocène par l'intermédiaire de l'ensemble des événements que son nom désigne et des questions qu'il permet de convoquer. Pour ce faire, nous y recensons une série de données factuelles et notamment les différentes courbes de la Grande Accélération. Une somme d'informations inquiétantes qui ne fait véritablement sens que lorsqu'on peut la mettre en récit. C'est ce qu'ont tenté de faire Bruno Latour et Michel Serres dont les travaux respectifs permettent de réaliser l'ampleur du changement que nous sommes en train de vivre. C'est à une véritable révolution paradigmatique qu'invitent les deux auteurs pour rendre compréhensible le monde radicalement nouveau dans lequel nous sommes aujourd'hui immergés. Mais ce premier chapitre ne fait qu'amorcer notre réflexion sur l'Anthropocène, il s'agira ensuite de l'affiner dans les deux grandes parties de ce travail.

Après avoir balisé la question de l'Anthropocène dans le premier chapitre en articulant données scientifiques et développements philosophiques, le deuxième chapitre rentre en profondeur dans le sujet de l'Anthropocène en proposant une analyse de celui-ci. Le portrait du monde que l'on risque de connaître à l'âge de l'Anthropocène ne plait évidemment à personne mais les faits sont indiscutables et l'immense majorité du monde scientifique s'accorde sur le sujet. Pourtant, même au sein de la première puissance mondiale, des personnalités politiques de premier plan se permettent encore de remettre en doute le changement climatique ou, à tout le moins, son origine humaine. Pour comprendre ce phénomène, il faut mobiliser une notion qui a fait couler des flots d'encre : celle du relativisme scientifique. Dans les mains des climatosceptiques, le relativisme scientifique devient un outil dangereux car il leur permet de remettre en doute la légitimité de l'institution scientifique. Ce n'est pourtant pas le rôle que lui attribuent Isabelle Stengers et Bruno Latour qui voient plutôt en lui une ressource utile pour mettre au jour la faiblesse de certains arguments rationalistes³. Pourtant, malgré leur mise en garde, le doute s'est bel et bien installé dans les esprits grâce au travail de désinformation mis en place par le monde industriel qui a réussi par son entreprise de décrédibilisation à enrayer depuis de nombreuses années l'instauration de mesures écologiques fortes. Le danger que représente l'Anthropocène n'est peut-être pas encore assez palpable dans l'esprit du public pour le contraindre à agir. Afin d'éveiller les consciences et surtout de passer à l'action, un détour par la

³ <https://www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html>

collapsologie s'avèrera peut-être utile en attirant l'attention sur la dégradation progressive de nos conditions de vie tellement confortables.

Après avoir analysé le concept d'Anthropocène pour en déceler les répercussions mais aussi les freins qui empêchent la mise en place de mesures écologiques radicales, il nous semble utile de s'interroger sur les mesures à instaurer pour tenter de résoudre les problèmes posés par cette ère nouvelle. Le dernier chapitre de notre travail est consacré à cette question. C'est une véritable révolution conceptuelle qu'il faudra réaliser pour affronter le monde fondamentalement nouveau qui se dresse tout autour de nous. La première piste que nous avons choisi d'explorer pour tenter de préciser cette question est celle du monde dans lequel nous aimerions vivre. Que cherche-t-on à sauver ? La planète ? La vie ? L'homme ? La civilisation ? Envisager les réponses possibles à cette question permet de distinguer différents types d'approches écologiques. Ce débat nous amènera à envisager le thème de l'exceptionnalisme humain qui pose la question de savoir si notre espèce mérite plus que les autres d'être sauvée. Une question qui nous poussera à explorer une piste radicalement nouvelle proposée par Latour avec la figure de Gaïa. Penser l'Anthropocène implique de revoir fondamentalement nos cadres de pensée pour appréhender le monde d'une façon nouvelle. Le cadre de l'Holocène est brisé et nous condamne à revoir notre rapport aux objets du monde que nous avons longtemps perçus comme inanimés mais dont la puissance d'agir se révèle aujourd'hui sous nos yeux. Redonner à la vie sur terre, l'importance qu'elle a perdue aux yeux des Modernes représente peut-être une clé pour comprendre et ainsi appréhender les changements de l'Anthropocène.

Au terme de ce troisième et dernier chapitre, nous reviendrons sur les résultats obtenus au cours de ce travail et nous envisagerons quelques pistes de réflexion qui resteraient à creuser pour améliorer notre connaissance de l'Anthropocène. Tout en gardant à l'esprit que quels que soient les moyens que nous mettrons en œuvre pour nous adapter à cette nouvelle époque, celle-ci nous réserve une expérience du monde totalement inédite.

I. L'Anthropocène

Avant d'interroger le concept d'Anthropocène et d'étudier les questions qu'il permet de soulever, il est indispensable de le présenter brièvement. Même si le terme d'Anthropocène s'est aujourd'hui fait une place dans le débat scientifique, il n'est pas inutile de rappeler son origine et d'analyser les différentes strates qui le composent. Ce premier chapitre aura pour vocation de mettre en évidence le rôle déterminant que joue l'Anthropocène dans les débats contemporains. En effet, l'Anthropocène intervient dans un vaste champ de disciplines qui dépasse largement le simple cadre de la géologie. Le concept d'Anthropocène ne fait pas encore consensus dans le milieu scientifique mais il y est suffisamment implanté pour être employé sans risquer d'être mal compris. De plus, il véhicule une grande variété de concepts que nous utiliserons abondamment dans la suite de ce travail.

I.1. Un phénomène contemporain

C'est au début de l'an 2000 que le prix Nobel de chimie Paul Crutzen suggéra ce nom d'Anthropocène dont l'étymologie renvoie à l'*anthropos* pour insister sur le rôle primordial de l'homme dans les conditions de son apparition. L'Anthropocène succède à l'Holocène qui a représenté pendant 11500 ans une période interglaciaire propice au développement de la civilisation humaine mais qui est aujourd'hui considérée comme révolue par les anthropocénologues. En tant que période géologique, l'Anthropocène ne possède pas de date de naissance précise. La plupart des spécialistes s'accordent néanmoins pour fixer celle-ci à la fin du 18^e siècle, au commencement de la révolution industrielle. Crutzen a même proposé l'année 1784 comme point de départ parce que c'est cette même année que James Watt déposa le brevet de sa machine à vapeur. Les deux événements sont intimement liés, la révolution industrielle représentant le moment où l'emprise de l'homme sur son environnement a pris une ampleur inédite. L'Anthropocène suppose que l'influence de l'espèce humaine sur le climat soit devenue tellement considérable qu'elle est maintenant comparable à celle des grands phénomènes géologiques.

L'Anthropocène se manifeste dans différents secteurs à commencer par celui du réchauffement climatique provoqué par l'effet de serre. La concentration de gaz à effet de serre dans l'atmosphère a considérablement augmenté depuis 1750 qu'il s'agisse du méthane, du

protoxyde d'azote ou du fameux dioxyde de carbone. Leur présence sans cesse accrue dans l'atmosphère depuis plus de deux siècles a limité l'effet de réverbération d'une partie des rayons solaires qui, au lieu de rejoindre l'espace comme ils le faisaient auparavant, sont capturés par l'atmosphère et augmentent la température sous celle-ci selon le modèle d'une serre. Ce phénomène a toujours existé et c'est d'ailleurs lui qui permet d'assurer un climat propice à la vie sur notre planète mais son amplification représente un danger considérable pour l'environnement. En effet, la température moyenne à la surface de la Terre⁴ a déjà augmenté de plus d'1°C depuis les débuts de l'ère industrielle et le phénomène ne fait que s'accélérer au fil des années si bien que le groupe intergouvernemental d'étude sur l'évolution du climat des Nations Unies, plus connu sous le nom de GIEC, annonce une hausse des températures de 1,2°C, dans le meilleur des cas, à 6°C, si la situation continue d'empirer, d'ici la fin du siècle. Cette hausse des températures aurait une influence colossale sur notre climat à l'échelle mondiale. La Terre fonctionnant comme un gigantesque organisme, la moindre modification en un point de la planète peut entraîner des changements à l'autre bout du globe. Ainsi, la fonte des glaciers provoquée par l'augmentation des températures risque d'entraîner une hausse du niveau des mers de plusieurs dizaines de centimètres. Des régions entières pourraient être inondées provoquant les migrations de leurs habitants qu'ils soient humains ou animaux.

D'autre part, les mers sont frappées de plein fouet par l'extinction de masse des espèces qui sévit actuellement sur la planète. Le taux de disparition des espèces au cours de ces dernières décennies est 1000 fois plus élevé que la normale. Ce qui pousse les biologistes à présenter la période actuelle comme la sixième extinction de masse qui frappe la Terre. Pour rappel, la dernière en date coïncide avec la disparition des dinosaures. Les causes de cette extinction de masse sont multiples. Au-delà de la simple dégradation du climat, la déforestation, la pêche et la chasse intensive, sont autant de causes humaines de la disparition des espèces qui partagent avec nous la Terre.

On peut ajouter à ces phénomènes d'autres dérèglements moins connus comme celui des cycles biogéochimiques de l'eau, de l'azote et du phosphate. Le cycle de l'eau a été profondément bouleversé par l'activité humaine qui, notamment en construisant des barrages, en a perturbé le déroulement. Les processus d'érosion et de sédimentation en sont les premières

⁴ Nous avons posé le choix d'écrire le mot « Terre » avec une majuscule à chaque fois qu'il désigne la planète. Par souci de cohérence, nous conserverons cette règle tout au long du travail.

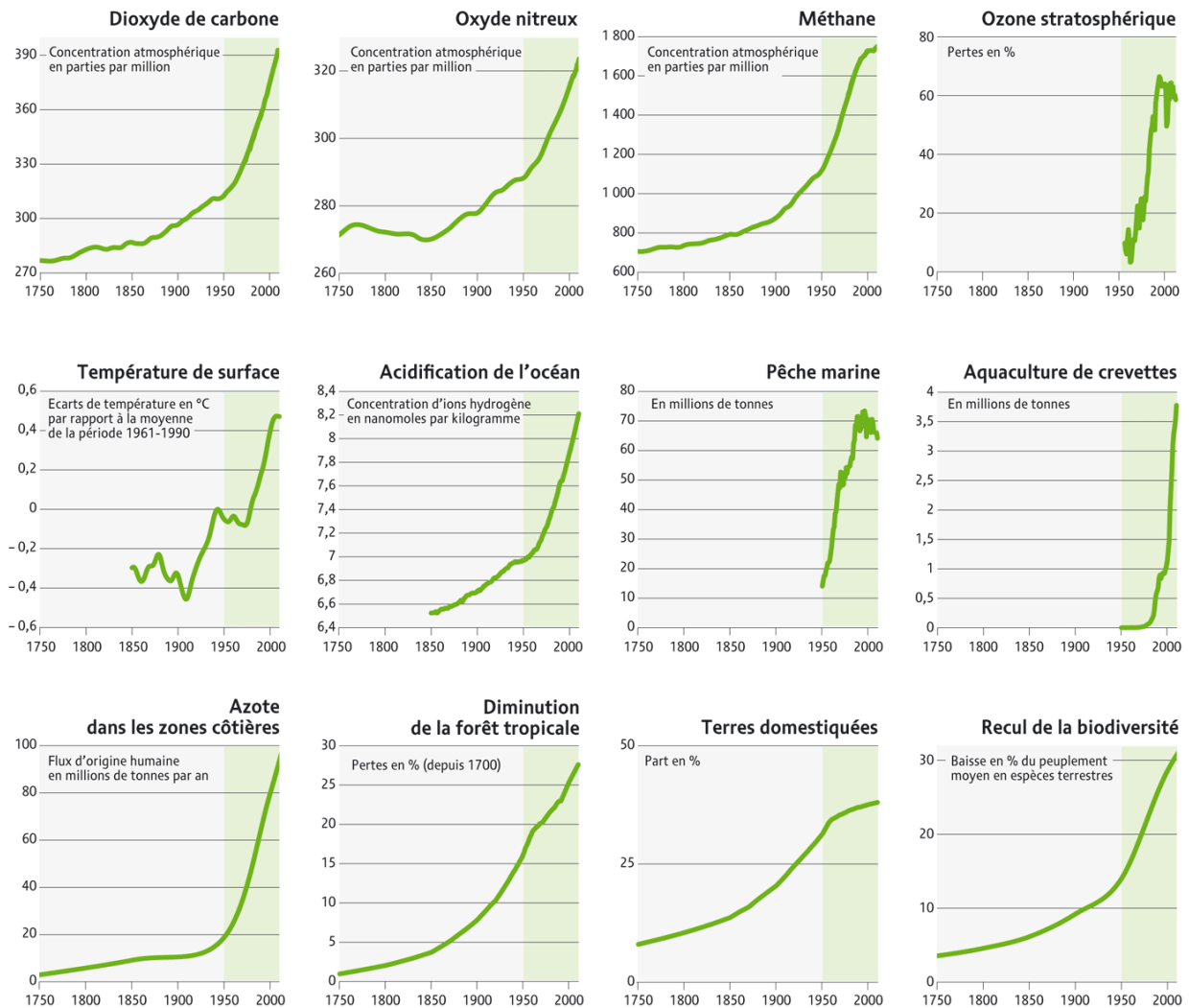
victimes entraînant avec eux une détérioration de la biodiversité. Le cycle de l'azote a lui été modifié par l'industrie et l'agriculture. Sa quantité a doublé par rapport à son état normal et a des répercussions sur l'effet de serre mais aussi dans les nappes phréatiques et les cours d'eau. Enfin, en raison d'un usage agricole intensif, le phosphore accuse une multiplication par huit de son flux anthropique. Cette augmentation est responsable de la réduction de la quantité d'oxygène dans l'océan et par conséquent de la vie sous-marine.

Les premiers changements climatiques visibles aux yeux de tous, et pas seulement des climatologues ou des populations directement concernées, se manifestent maintenant depuis plusieurs années même dans les pays aux climats les plus tempérés. On note ainsi une large augmentation des inondations provoquées par des précipitations extrêmement abondantes et concentrées dans un court intervalle de temps. On enregistre aussi chaque année des vagues de chaleurs sans précédents et il est devenu habituel de recenser des moyennes de température annuelles qui dépassent celles de l'année précédente. Les années 2015, 2016, 2017 et 2018 sont les quatre années les plus chaudes depuis les premiers relevés en 1850.

Ces changements majeurs dans les cycles naturels de la vie sur terre sont liés avec certitude à l'activité humaine et à son influence croissante au fil des années. On divise parfois l'Anthropocène en trois périodes distinctes⁵. La première commence au début de l'ère industrielle, période à laquelle l'activité économique a mobilisé des moyens de production nouveaux pour augmenter son rendement. Cette activité accrue est à l'origine des dérèglements évoqués plus tôt. Si cette première période a joué un rôle dans le changement des conditions de vie sur terre, elle n'est rien comparée à la deuxième période désignée sous le terme de Grande Accélération. Cette période débute au lendemain de la seconde guerre mondiale et s'explique par la volonté des anciens belligérants de relancer leur économie par de nouveaux plans d'investissement dans l'industrie. À ce phénomène, s'ajoute celui de globalisation qui implique des déplacements toujours plus nombreux à l'échelle mondiale ainsi qu'une course aux moyens de développement les plus rentables. Les courbes du schéma suivant parlent d'elles-mêmes et montrent sans ambiguïté à quelle vitesse la situation déjà délicate est devenue critique.

⁵ C. Bonneuil et J.-B. Fressoz, *L'événement Anthropocène*, Paris, Seuil, 2013, pp. 66-68.

Evolution du système Terre



6

Enfin, la troisième période serait celle que nous vivons actuellement et débiterait au tournant des années 1990 avec la prise de conscience globale du changement climatique et les grandes manœuvres à l'échelle mondiale pour tenter d'enrayer les conséquences de ce changement avec la création du GIEC en 1988 notamment. Toutefois, cette division est très problématique car elle sous-entend que la conscience des problèmes environnementaux était marginale jusqu'alors ce qui n'est évidemment pas le cas comme nous le démontrerons plus tard.

⁶ <https://www.monde-diplomatique.fr/cartes/acceleration-terrestre#&gid=1&pid=2>

I.2. Une situation d'urgence

Une des dimensions fondamentales de la lutte contre le réchauffement climatique est son caractère d'urgence. Même si aujourd'hui peu de personnes peuvent encore prétendre n'avoir jamais été informées du danger, les réactions à grande échelle sont négligeables pour ne pas dire inexistantes. Pourtant, les premières répercussions du changement climatique se manifestent sous nos yeux depuis plusieurs années et il ne devrait plus être concevable de pouvoir nier le problème. La sonnette d'alarme a été tirée depuis longtemps mais les réactions concrètes laissent penser qu'elle retentit encore et toujours dans le vide. Le dernier rapport du GIEC, publié le 8 octobre 2018⁷, en atteste, nous n'avons plus le temps d'attendre. C'est maintenant qu'il faut agir non plus pour empêcher le réchauffement climatique mais au moins pour l'enrayer.

Ce rapport spécial du GIEC pointe les conséquences qu'impliquerait un réchauffement planétaire d'1,5°C par rapport à la période préindustrielle. Il répond à une commande réalisée lors de la COP21 qui s'est tenue en 2015 à Paris. Au cours de cette conférence, la communauté internationale a adopté un accord devant permettre de maintenir le réchauffement climatique en-dessous des 2°C et même si possible de le limiter à 1,5°C d'ici la fin du siècle. Dans l'état actuel des choses, on estime que la température moyenne à la surface de la Terre a augmenté de plus d'1°C depuis le début de l'ère industrielle. Cependant, le réchauffement global ne cesse de s'accélérer si bien que le réchauffement moyen atteint aujourd'hui les 0,2°C par décennie. Les projections annoncent que le seuil du 1,5°C pourrait être atteint dès 2030, autant dire demain. Cette augmentation de température aurait des répercussions aussi bien sur les régions reculées du globe que sur les zones habitées. Ces conséquences se manifesteraient sous la forme de vagues de chaleurs extrêmes, de précipitations intenses ou au contraire de périodes de sécheresse.

Les différences entre une augmentation d'1,5°C ou de 2°C sont considérables. Certains chiffres parlent d'eux-mêmes. Un demi-degré d'écart pourrait réduire l'élévation du niveau des mers de 10cm à l'horizon 2100. Ces quelques centimètres représentent un gain de temps non-négligeable pour permettre une adaptation des populations côtières. Mais à long terme, la marge est encore plus saisissante car le niveau des mers ne cessera évidemment pas de monter en 2100, et, si le réchauffement se poursuit au même rythme, cette différence d'un demi-degré représentera une différence de plusieurs mètres d'ici quelques milliers d'années. Des pays entiers seront alors

⁷ <https://www.ipcc.ch/sr15/>

rayés de la carte. Les changements climatiques auront aussi des répercussions désastreuses sur les récoltes qui seront durement touchées par la hausse du thermomètre.

Le constat est accablant et repose finalement sur un raisonnement assez simple : il est impossible de poursuivre une croissance infinie sur une planète finie. Un concept a récemment vu le jour pour illustrer ce phénomène. L'ONG Global Footprint Network désigne par le terme de « jour du dépassement » la date de l'année à partir de laquelle nous avons utilisé toutes les ressources que la planète peut renouveler en un an. Par « ressources » on entend aussi bien la quantité d'arbres, d'eau et de nourriture nécessaire à notre alimentation et notre logement que la quantité de carbone que peuvent absorber les forêts et les océans en une année. Il nous faudrait plus d'une Terre pour continuer d'exploiter les ressources qu'elle est capable de nous offrir au rythme actuel. Et comme si cela ne suffisait pas, cette exploitation des ressources ne cesse d'augmenter. En 2019, le jour du dépassement a eu lieu le 29 juillet c'est-à-dire trois jours plus tôt qu'en 2018 mais surtout 5 mois plus tôt qu'en 1970 où le seuil fatidique n'avait été atteint que le 29 décembre⁸. La méthode de calcul n'est évidemment pas d'une précision absolue et fait face à certaines critiques mais la dynamique qu'elle dénonce ne souffre d'aucune contestation. Notre empreinte écologique s'étend chaque année un peu plus sur une planète qui offre déjà son maximum.

La gravité du problème et l'urgence d'une réaction ne constituent visiblement pas des arguments suffisants pour enrayer le phénomène de réchauffement climatique. Pour preuve, malgré les nombreux accords pour la sauvegarde du climat conclus depuis plus de 20 ans, la température continue irrémédiablement d'augmenter. En 1997, l'année où fut signé le protocole de Kyoto, la consommation quotidienne de barils de pétrole était de 72 millions d'unités. Aujourd'hui, elle approche la barre des 100 millions. Pire encore, les Etats-Unis qui jouent un rôle déterminant dans le phénomène du réchauffement climatique ont décidé en 2017, sous l'impulsion de Donald Trump, de se retirer de l'accord de Paris sur le climat conclu deux ans plus tôt. La lutte contre le réchauffement climatique semble dans une impasse alors que chaque baril de pétrole brûlé nous approche un peu plus de répercussions irréversibles. Comment expliquer cette résistance au discours de milliers de scientifiques et cette absence de réactions des individus

⁸ <https://www.overshootday.org/newsroom/dates-jour-depassement-mondial/>

qui sont pourtant tous touchés par les effets du changement climatique ? La suite de ce travail aura pour but de dégager des pistes de réponses à ces questions.

I.3. Une rupture avec l'Holocène

La conscience du problème environnemental représente un des enjeux majeurs de la lutte contre le réchauffement climatique. Et le concept d'Anthropocène peut jouer un rôle primordial dans cet éveil des consciences, c'est du moins l'avis de Bruno Latour : « L'Anthropocène est le concept philosophique, religieux, anthropologique et politique le plus décisif jamais produit comme alternative aux idées de la modernité »⁹.

Se penser comme habitant de l'Anthropocène et non plus comme membre de l'Holocène implique en effet un profond bouleversement de notre rapport au monde et des représentations qu'il véhicule. L'habitant de l'Holocène s'est toujours pensé comme agissant sur une autre scène que celle de la nature. Il n'a jamais nié celle-ci mais l'a plutôt vue comme un arrière-plan, comme un cadre un peu récalcitrant dans lequel évoluer mais qui serait rapidement dompté par les progrès techniques. L'habitant de l'Anthropocène est lui frappé de plein fouet par le retour au premier plan de la nature. Celle-ci, loin d'avoir été domptée par les progrès techniques, revient sur le devant de la scène pour y jouer le rôle d'un acteur principal prêt à donner la réplique à l'humanité. La « crise environnementale » était un terme sensé dans le cadre de l'Holocène car il représentait un moment de tension avant que les choses reviennent à la normale mais il n'a plus de sens dans le cadre de l'Anthropocène car un point de basculement a été franchi. Pour l'homme, il n'y aura plus de retour en arrière. La période bénie où ses actes n'avaient aucun impact sur son environnement est révolue. Aujourd'hui, il est contraint de calculer ses moindres faits et gestes sous peine de voir la nature venir lui rappeler qu'il n'est pas seul sur cette planète et que ses actes ont des conséquences. Cette perspective renvoie dos au mur les adeptes du « développement durable » car celui-ci repose sur deux illusions qui s'effondrent sous le regard d'un habitant de l'Anthropocène pensent Bonneuil et Fressoz¹⁰. D'une part, comme nous l'avons évoqué plus tôt, la croissance infinie représente une chimère à laquelle le modèle économique semble continuer de croire. Pourtant même en adoptant un modèle de développement plus respectueux de l'environnement, la croissance devra inévitablement stagner si elle veut rester

⁹ <https://www.telerama.fr/idees/gaia-la-terre-mere,96905.php>

¹⁰ C. Bonneuil et J.-B. Fressoz, *L'événement Anthropocène*, Paris, Seuil, 2013, p.36.

dans les limites des ressources que peut lui offrir la Terre. D'autre part, la recherche d'un régime stationnaire optimal implique aussi son lot d'incertitudes. Le contrôle scientifique de l'environnement n'est pas infailible et la recherche du « rendement soutenu maximal » joue dangereusement avec le concept de limite comme a pu le démontrer l'écologue Crawford Holding en 1973¹¹. Le caractère imprévisible des changements terrestres peut entraîner à tout moment une rupture dans l'équilibre fragile calculé par les scientifiques et engendrer ainsi un effondrement irréversible. Autant dire que l'homme n'a plus vraiment le contrôle sur son développement ou du moins qu'il n'est plus le seul à décider. En tant que membre de l'Anthropocène, il doit apprendre à dialoguer avec les « non-humains ».

L'Anthropocène implique une redistribution des cartes dans le grand jeu du rapport au monde et invite désormais à la table de nouveaux acteurs qui occupaient dans l'Holocène la place de simples spectateurs. Ces acteurs sont désignés par Bruno Latour par l'appellation très large de « non-humains ». Il n'est pas question ici de débattre de la dimension ontologique d'une âme des animaux ou même des objets mais plutôt de leur accorder l'importance qui est due à leur impact sur les autres « habitants » de la terre. C'est une erreur fondamentale commise par l'habitant de l'Holocène que d'avoir pensé que l'homme pouvait éternellement dicter sa loi aux forces de la nature par le biais de ses progrès techniques. Latour utilise l'exemple du Mississippi¹² pour montrer à quel point le retour de bâton peut s'avérer violent lorsqu'on sous-estime le pouvoir des « non-humains ». L'ouragan Katrina qui s'est abattu en 2005 sur la Nouvelle-Orléans a révélé combien les prouesses techniques réalisées pour tenter de canaliser le fleuve se sont révélées insignifiantes lorsque les forces de la nature se sont déchainées. Le bassin méridional du Mississippi conçu de toutes pièces par l'homme a été englouti sous les eaux qu'il pensait avoir canalisées depuis bien longtemps. Latour pointe ici du doigt les moralistes qui, en voulant désanimer l'objet, ont aussi sous-estimé son pouvoir. Les ingénieurs, au contraire, sont conscients du problème, écrit-il. Sans se risquer à anthropomorphiser le fleuve, ils savent que le cours de l'Atchafalaya, un affluent du Mississippi, est irrésistible et qu'il finira tôt ou tard par reprendre sa place malgré tous les efforts déployés pour le contenir.

¹¹ C. Bonneuil et J.-B. Fressoz, *L'événement Anthropocène*, Paris, Seuil, 2013, p.37.

¹² B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, pp.71-72.

Latour estime que la distinction entre « humains » et « non-humains » est infondée¹³ au même titre que celle entre « nature » et « culture »¹⁴. Cette division repose en effet sur un présupposé qui ne tient plus lorsqu'on se place dans le cadre de l'Anthropocène. On ne peut plus diviser les acteurs selon le modèle des humains qui seraient animés par une « âme » et agiraient sur d'autres acteurs qui seraient privés de la faculté d'action parce qu'ils ne sont « que des objets ». Le décor de l'Holocène est aujourd'hui un acteur principal de l'Anthropocène. Le dialogue entre les entités humaines et non-humaines est devenu inévitable puisque celles-ci se retrouvent à un même niveau dans lequel seules comptent les interactions entre les puissances d'agir. L'Anthropocène ne représente-t-il pas un nouveau paradigme qui implique de transformer fondamentalement la façon de penser le rapport à la Terre ?

Au même titre que l'Inquisition a tenté de résister aux arguments de Galilée en faveur d'une Terre qui tournait autour du soleil, ce que Latour appelle la « nouvelle Inquisition » se montre tout aussi récalcitrante à accepter l'idée que la Terre puisse se comporter comme un être sensible capable de réagir lorsqu'il souffre¹⁵. En redéfinissant la Terre comme un simple satellite du soleil, qui n'est lui-même qu'une simple étoile parmi les autres, les Modernes en ont peut-être fait un astre trop banal. Car s'il était juste de démontrer que la Terre n'était pas le centre de l'univers, il était peut-être beaucoup plus injuste d'en faire un simple caillou qui tourne sans but dans l'espace. Galilée, en voulant démontrer le mouvement de la Terre a peut-être un peu trop privilégié une argumentation qui, si elle est parfaitement justifiée sur le plan physique, a réduit l'importance que revêt la Terre dans l'esprit des humains. Car si, à l'image de Mars, la Terre tourne autour du soleil, il faudrait être idiot pour ne pas voir que les différences entre les deux astres sautent aux yeux. La Terre reste quand même à ce jour la seule planète sur laquelle on a découvert des traces de vie. Ce n'est pas une donnée négligeable à l'heure où l'Anthropocène vit l'une des plus grandes extinctions de masse de l'histoire de la planète. Les climatologues ont refait une place à cette fine pellicule de vie qui recouvre la surface de la Terre et qui lui offre toute sa singularité. Une anecdote sur Bruno Latour illustre d'ailleurs à merveille ce fragile équilibre qui unit les puissances d'agir des non-humains¹⁶. Au cours d'une randonnée en montagne au cœur de la Forêt-Noire, Latour entraîna la journaliste américaine Ava Koffman dans

¹³ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p.79.

¹⁴ Nous y reviendrons en détail plus tard.

¹⁵ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p.81.

¹⁶ <https://www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html>

un petit bunker perdu au fond des bois. Ce poste d'observation reculé a pour rôle d'évaluer la masse de l'eau collectée dans le bassin à partir de la mesure des petits changements de la force gravifique. Après les caprices interminables d'un vieil ordinateur Dell qui refusait de s'allumer, apparurent sur l'écran des ondulations de couleur verte qui représentaient les effets gravitationnels des vagues de l'océan et des marées. Latour s'émerveilla alors qu'on puisse ressentir l'influence des vagues de l'océan tout en étant perdu au cœur des Vosges à des centaines de kilomètres des côtes. Ce qui ne manqua pas de rappeler à la journaliste la description qu'avait faite Latour de l'Anthropocène : une enveloppe active, locale, limitée, sensible, fragile, tremblante et facilement irritable.

I.3.A. Une nouvelle révolution scientifique ?

Pour prolonger la comparaison entre l'Anthropocène et la révolution scientifique, il n'est pas inintéressant de rappeler à quel point cette dernière a pris du temps à se mettre en place. Depuis Freud, on présente souvent la révolution copernicienne comme un grand trouble qui a frappé les Modernes de plein fouet en leur faisant perdre la place centrale qu'ils pensaient occuper dans l'univers. Freud présenta la théorie psychanalytique dans son ouvrage *Introduction à la psychanalyse* comme étant la troisième grande blessure narcissique qui frappait l'espèce humaine. La psychanalyse devait donner le coup de grâce à l'égoïsme naïf de l'humanité en lui révélant que son inconscient l'empêchait d'être seul maître à bord « même au sein de sa propre maison ». Par cette démarche, la théorie freudienne se plaçait dans le sillage de la théorie darwinienne de l'évolution qui avait appris à l'homme qu'il n'était qu'une espèce animale parmi d'autres ainsi que dans celui de la théorie héliocentrique de Copernic qui avait renvoyé la Terre à son statut d'astre quelconque perdu dans l'immensité de l'espace. Mais si l'introduction de Freud a marqué les esprits, elle n'est pas pour autant exempte de tout reproche du point de vue historique. En effet, l'image qu'elle donne sur la révolution scientifique est percutante mais manque de nuance et donne un aperçu très réducteur de cette période.

En réalité, occuper le centre du monde n'a jamais représenté un idéal à atteindre dans l'esprit des « prémodernes ». C'est même tout l'inverse puisque la Terre appartenait au monde sublunaire voué à la corruption et dont le centre ne représentait ni plus ni moins que l'enfer. Dans cette optique, il est difficile d'interpréter la révolution copernicienne comme une déchéance. En réalité la perte du centre n'a jamais été la crainte des Modernes car leur place dans le monde

n'avait pas réellement d'importance. Le terme de « révolution » est même quelque peu galvaudé tant le changement a mis du temps à se mettre en place. Copernic lui-même ne s'est pas montré particulièrement révolutionnaire. Son monde reste, comme celui des Anciens, un monde fini, fermé par la sphère des fixes, et un monde centré. Certes, le centre a changé, puisque c'est à présent le soleil qui l'occupe et non la Terre, mais il n'est pas perdu, comme il le sera par la suite, dans un univers devenu infini. De plus, jusqu'à Galilée, on a pu considérer que le système de Copernic ne prétendait pas décrire le monde réel, mais qu'il s'agissait d'un simple outil mathématique qui permettait de « sauver les phénomènes »¹⁷. C'est Galilée qui réalisa le pas suivant en affirmant que la théorie copernicienne n'était pas qu'une méthode de calcul et décrivait le mouvement réel des astres dans notre système solaire, ce qui lui valut les foudres de l'Église comme l'histoire se plait si souvent à le rappeler. Galilée n'affirmera néanmoins jamais que le monde est infini, il n'entreprendra pas d'éliminer la sphère des fixes. Cette idée d'un monde infini avait, en revanche, été soutenue par Giordano Bruno. Selon ce dernier, le soleil, pas plus que la Terre n'est au centre de l'univers, il est un astre parmi une infinité d'autres soleils. Pour Bruno, il n'y a plus dans cet univers infini ni centre ni circonférence, ni lieux ni directions privilégiées. On sait que ces intuitions métaphysiques audacieuses vaudront le bûcher à leur auteur.

C'est un défi semblable à celui qu'ont connu les contemporains du passage du monde clos à l'univers infini que doit affronter aujourd'hui l'Anthropocène pour permettre à l'humanité de dépasser le cadre de l'Holocène. Il faut apprendre à intégrer un nouveau monde avec tous les changements que cela implique. De la perte de repères à celle des catégories mentales, l'homme du 21^e siècle doit apprendre à penser l'Anthropocène en mettant au point de nouveaux cadres de réflexion. Des penseurs comme Michel Serres avaient déjà anticipé le problème dès 1990 en mettant en exergue la nécessité d'un bouleversement radical.

I.3.B. Apprendre à penser l'Anthropocène

Michel Serres met en évidence en 1990 dans *Le contrat naturel*, à une époque où Paul Crutzen n'avait pas encore proposé le nom d'Anthropocène, le changement de paradigme qui se met en place sous l'impulsion d'une sorte de « contre-révolution scientifique ». Le monde de la

¹⁷ Cette interprétation a été fortement encouragée par la préface d'Osiander, que Copernic n'aurait sans doute pas avalisée.

post-révolution scientifique avait acquis dans le milieu scientifique une forme de droit naturel à la fois indiscutable et indiscuté grâce à l'objectivité nouvelle que pouvait offrir un monde sans humain. Cependant, à l'heure de l'Anthropocène, il est difficile de défendre l'idée qu'il existe encore sur terre un monde objectif vierge de toute influence humaine. L'influence de l'empreinte humaine sur la planète est absolument partout, c'est bien là la définition de l'Anthropocène. Latour en conclut que « Le ressort qui faisait marcher Kant, Hegel, Marx est maintenant tout à fait distendu : il n'y a plus assez d'objet pour s'opposer aux humains, plus assez de sujets pour s'opposer aux objets. Tout se passe comme si, derrière la fantasmagorie de la dialectique, la zone métamorphique redevenait visible. Comme si, sous la 'nature', le monde réapparaissait. »¹⁸

La couverture originale de l'ouvrage de Michel Serres fait appel à une peinture de Goya intitulée *Le duel au gourdin* qui représente deux individus pris dans une violente rixe au beau milieu de sables mouvants. Le choix de l'illustration n'est pas dû au hasard. Bien au contraire il évoque à Michel Serres une métaphore qui reflète parfaitement la lutte dans laquelle, en tant que membres de l'espèce humaine, nous sommes tous prisonniers aujourd'hui. Les deux belligérants se rendent coup pour coup dans une joute acharnée qui ne semble pas laisser de place à un vainqueur. Ce combat pourrait s'éterniser jusqu'à l'épuisement total des deux protagonistes si l'on faisait abstraction du troisième personnage qui prend part à l'action. Au premier abord, sa présence ne saute pas aux yeux et si l'on ne prend pas la peine d'analyser l'œuvre de plus près, son impact peut passer totalement inaperçu. Pourtant dans cette lutte épique, le futur vainqueur du combat ne triomphera pas à l'aide de son gourdin. Son emprise est d'autant plus considérable sur ses adversaires qu'elle se manifeste dans la plus grande des indifférences. Si le troisième acteur de cet affrontement parvient si bien à se substituer à l'attention de ses deux adversaires c'est parce que ces derniers ne voient pas en lui une menace, ou du moins une menace suffisamment sérieuse pour être prise en considération. La position des duellistes est légitime : aux prises avec un ennemi armé jusqu'aux dents et animé par une rage de vaincre destructrice, qui ferait attention au danger que peut représenter le décor ? Pas un membre de l'Holocène en tout cas. Pourtant, en se focalisant sur la funeste lutte qui les oppose, les deux guerriers ont fait abstraction du plus grand danger qui les menaçait. Aucun combattant ne sortira victorieux de ce duel car ils étoufferont tous deux ensevelis dans les sables mouvants qui les dévorent d'autant plus vite que leur lutte s'intensifie.

¹⁸ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p.85.



19

Dans la métaphore qu' imagine Michel Serres, les duellistes renvoient aux luttes intestines que se livrent l'humanité sur fond d'économie ou d'idéologies inconciliables en faisant totalement abstraction de la catastrophe climatique qui s'annonce avec le pouvoir de tous nous propulser dans l'abîme. On l'a vu plus tôt, l'Anthropocène a redistribué les cartes, c'est aujourd'hui une évidence. À l'époque où Michel Serres a rédigé ces lignes, ce n'était encore qu'une forte intuition. Le GIEC venait seulement de voir le jour et la thèse du réchauffement climatique n'avait pas encore le même impact qu'aujourd'hui. Mais Serres a jugé essentiel de faire de cette question une priorité en s'appuyant sur un raisonnement qui rappelle quelque peu le pari de Pascal.

« Si nous jugeons nos actions innocentes et que nous gagnions, nous ne gagnons rien, l'histoire va comme avant ; mais si nous perdons, nous perdons tout, sans préparation pour quelque catastrophe possible. Qu'à l'inverse nous choissions notre responsabilité : si nous perdons, nous ne perdons rien ; mais si nous gagnons, nous gagnons tout, en restant les acteurs de l'histoire. Rien ou perte d'un côté, gain ou rien d'autre part : cela ôte tout le doute. »²⁰

Mais à la différence du pari de Pascal qui n'impliquait qu'une démarche personnelle de l'individu, le pari de Serres implique une prise de conscience universelle de l'espèce. Si l'homme

¹⁹ GOYA, Francisco, *Duel au gourdin*, peinture à l'huile sur plâtre, 123 x 266 cm, 1819-1823, Madrid, Musée du Prado, disponible sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Duel_au_gourdin, téléchargé le 24 novembre 2018

²⁰ M. Serres, *Le contrat naturel*, Paris, Le Pommier, 1990, p.32.

a modifié le cours de l'histoire de la Terre en groupe, il ne peut redresser sa trajectoire qu'en s'unissant à nouveau. Serres a mis en évidence l'impact géologique que représentent les masses humaines en observant les images de notre planète obtenues par satellite. En observant la Terre de l'espace, on aperçoit trois immenses taches lumineuses qui se détachent de l'obscurité nocturne. Une qui recouvre l'Amérique du Nord, une autre qui longe toute la côte pacifique de l'Asie et une dernière qui émane de l'Europe dans son ensemble. C'est sans surprise que les régions plus pauvres de la Terre se font bien plus discrètes. À l'échelle de l'Anthropocène, ce n'est plus l'individu ou même les nations qui agissent mais des plaques humaines immenses et denses comme l'écrit Michel Serres²¹. On a déjà franchi l'étape du groupe organisé d'êtres humains pour atteindre un superorganisme qui dépasse totalement l'imagination. Son impact est à présent tellement colossal qu'il est devenu un acteur géologique majeur capable de comparer son influence à celle des plaques tectoniques ou des océans. C'est à cette échelle que se comprend aujourd'hui la relation de l'homme au monde. L'individu ne prend plus place que dans un réseau extrêmement complexe de forces qui se répondent selon un modèle de rétroaction. Dans cette situation, sa seule volonté n'a aucun effet sur l'évolution de la planète. C'est seulement la dynamique globale qui influe sur le climat. Alors, comment reprocher à l'individu d'être victime de forces qui le dépassent, des forces tellement considérables qu'elles dépassent même la communauté qu'il pourrait former avec tous ses compatriotes ? Ces superorganismes ne pourront agir efficacement que s'ils trouvent le moyen de s'organiser pour répondre à la question climatique. C'est l'objectif recherché par les Nations Unies en mettant sur pied de grandes réunions annuelles avec l'aide du monde scientifique sur la question du climat. Cependant, cette démarche seule est totalement insuffisante car elle se frotte à des antagonistes qui mettent en place des stratégies argumentatives pour insinuer le doute dans l'esprit de la population mondiale et diviser ainsi l'opinion publique. Cette mise en doute institutionnalisée du statut de la science fera l'objet du chapitre suivant.

²¹ M. Serres, *Le contrat naturel*, Paris, Le Pommier, 1990, p.50.

II. La légitimité de la science

Le constat est accablant, le dérèglement climatique s'accroît chaque jour et l'homme est le principal responsable de ce phénomène. Cet état de fait est défendu par l'écrasante majorité du monde scientifique et est étayé par une masse colossale de données récoltées depuis plusieurs décennies. Les états membres des Nations Unies semblent accorder leur confiance au monde scientifique comme en attestent notamment les grandes réunions annuelles sur le thème du climat et la formation d'organes de recherches sur la question climatique comme le GIEC. Pourtant, en 2017, les Etats-Unis n'ont pas hésité, sous l'impulsion de leur président Donald Trump, à se retirer des accords de Paris conclus deux ans plus tôt. Ce même président qui affirmait en 2012 que le réchauffement climatique était un canular inventé par les Chinois pour empêcher l'industrie américaine d'être compétitive²². Depuis, il a tout de même accepté de faire machine arrière en admettant la réalité du réchauffement climatique mais il ajoute tout de même une nuance importante. Selon lui, si la réalité du réchauffement climatique est aujourd'hui indéniable, elle n'implique pas nécessairement une cause humaine²³. Cet avis pourrait être qualifié d'anecdotique si Donald Trump n'était pas à la tête du pays le plus influent de la planète qui est aussi l'un des plus grands producteurs de CO₂. Comment envisager qu'un homme aussi puissant et qui possède derrière lui une véritable armée d'experts puisse soutenir et appliquer sur un plan politique une thèse qui remet en cause l'expertise de la quasi-totalité de la communauté scientifique internationale ? Cette question est cruciale dans le cadre de la lutte contre le réchauffement climatique car elle met en doute la légitimité du discours scientifique. Une remise en cause organisée qui a vu le jour bien avant que se pose la question du réchauffement climatique comme nous allons le voir.

II.1. Le relativisme scientifique

Si Donald Trump peut se permettre de remettre ainsi en cause une thèse défendue par la quasi-intégralité du monde scientifique c'est parce qu'il peut s'appuyer sur le travail de climatosceptiques qui ont trouvé l'astuce idéale afin de rééquilibrer le débat. Les climatosceptiques utilisent une argumentation relativiste aussi vieille que la philosophie elle-même puisqu'elle était déjà combattue par Platon il y a plus de 2000 ans. Le relativisme a connu

²² <https://twitter.com/realdonaldtrump/status/265895292191248385>

²³ <https://www.cbsnews.com/news/trump-says-climate-change-not-a-hoax-but-questions-if-its-manmade/>

des hauts et des bas dans l'histoire de la philosophie mais, depuis le développement des luttes d'émancipation qui se sont multipliées au siècle dernier, il a retrouvé une place importante. Son usage ne s'est pas cantonné à des luttes identitaires. Il a aussi été sollicité par certaines grandes entreprises qui y ont trouvé le moyen d'assurer la survie de leurs produits. L'argumentation des lobbies industriels fera d'ailleurs l'objet d'un sous-chapitre dans les pages suivantes.

Les origines de cet emploi d'une argumentation relativiste par les climatosceptiques sont certainement plurifactorielles. Il est fort peu probable qu'elles résultent de l'intention de ramener sur la table l'éternel débat entre réalistes et relativistes. Pourtant c'est une lecture plausible lorsqu'on cherche à analyser la montée en puissance du discours climatosceptique. Pour illustrer la remise en lumière de cette querelle, on peut faire référence à un article du New York Times publié par Ava Kofman le 25 octobre 2018²⁴ qui revient sur la réception du discours relativiste de Bruno Latour au fil des années et la réhabilitation dont il fait aujourd'hui l'objet après des décennies de critique. Latour a été accusé de fournir dans ses ouvrages sur le constructivisme de dangereuses armes relativistes qui ont permis de renforcer l'argumentation des « sceptiques » (créationnistes, climatosceptiques, défenseurs de la théorie de la Terre plate ou militants antivaccin).

Durant les années 1990, a eu lieu une vive controverse dans le milieu de la philosophie des sciences entre les défenseurs du réalisme et les adeptes du constructivisme. Ces débats étaient tellement animés qu'ils valurent même à la controverse le nom de « guerre des sciences ». La littérature scientifique sur le sujet est relativement abondante et Isabelle Stengers a d'ailleurs consacré le premier tome de ses *Cosmopolitiques* à la question. Elle donne, dans son ouvrage, sa propre définition du constructivisme qui a le mérite de nuancer la position jugée parfois trop radicale des philosophes constructivistes.

« Dans l'acception que je lui donne, l'ambition constructiviste exige que nous acceptions qu'aucun de nos savoirs, aucune de nos convictions, aucune de nos vérités ne peut réussir à transcender le statut de « construction ». Elle exige donc que nous affirmions leur immanence à l'histoire, et que nous nous intéressions aux moyens inventés, aux instances invoquées pour fonder leur prétention à une stabilité qui transcenderait l'histoire en tant que ces moyens et ces instances sont à leur tour des constructions venant s'ajouter aux

²⁴ <https://www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html>

premières. Mais l'ambition constructiviste n'exige pas, tout au contraire, que nous nous adonnions au refrain monotone « tout n'est que construction », comme s'il s'agissait là d'une vérité toute puissante, la seule apparemment qui échappe à la relativité qu'elle proclame, et qui autorise dès lors une opération de parasitage ironique généralisé de toutes les autres. Si le constructivisme n'a, selon ses propres critères d'autre vérité que celle des effets qu'il produit, il n'a pas en lui-même le pouvoir de justifier une quelconque dérision, même discrète, face à l'événement que constitue la stabilisation d'une pratique, d'un savoir ou d'un style. »²⁵

Selon Isabelle Stengers, le constructivisme permet de mettre en évidence le caractère contingent de l'apparition de nos savoirs et les moyens mis en place pour assurer leur légitimité. L'évolution de la science aurait pu être différente de ce qu'elle a été. Il n'est pas question pour Stengers de renier l'existence de la loi de la gravitation universelle ou le principe d'inertie. Mais si ces lois ont su s'imposer de façon aussi incontestable dans le monde scientifique, c'est non seulement parce qu'elles sont effectivement réalisées dans notre univers mais aussi grâce aux institutions qui ont pu les soutenir et encourager leurs travaux fondateurs. Il ne faut pas oublier que les lois physiques ne sont pas nécessairement intuitives. Si l'héliocentrisme s'est imposé aux Temps Modernes et pas dès l'Antiquité, c'est aussi une question de contexte. Il est important de comprendre qu'une thèse scientifique ne fait pas l'unanimité par le simple fait de son énonciation et qu'elle a besoin de circonstances favorables pour s'affirmer.

Pourtant, les réalistes ont reproché aux constructivistes d'affaiblir l'autorité de la science en pointant la dimension humaine des scientifiques qui ne pouvaient jamais fournir un travail parfaitement objectif. Malgré tous les efforts que requiert la méthode scientifique, elle sera toujours mise en œuvre par des êtres humains qui risquent de créer un décalage entre leur construction théorique des phénomènes et la réalité effective de ceux-ci. Ces attaques envers Latour sont-elles vraiment justifiées alors qu'il est intimement convaincu de l'existence du changement climatique ? Il milite même dans plusieurs ouvrages comme *Face à Gaïa*²⁶ en 2015 ou dans son dernier livre *Où atterrir ?*²⁷ en 2017 pour la lutte en faveur de la défense de l'environnement. Pourquoi donc aurait-il cherché à renforcer l'argumentation des climato-

²⁵ I. Stengers, *Cosmopolitiques I*, Paris, La Découverte, 2003, p.69.

²⁶ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015.

²⁷ B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017.

sceptiques en leur offrant des munitions contre les défenseurs de la théorie du réchauffement climatique ?

En réalité, Latour a surtout cherché à pointer du doigt notre conception erronée des faits scientifiques qui allait un jour ou l'autre être détournée par des adversaires suffisamment habiles pour les manipuler. Latour défend l'idée que « les faits ne restent solides que s'ils sont soutenus par une culture commune, par des institutions dans lesquelles on peut avoir confiance, par une vie publique plus ou moins décente et par des médias plus ou moins fiables »²⁸. L'apparition des « alternative facts » et leur propagation ces dernières années montrent que Latour avait bien anticipé le phénomène. Les « alternative facts » prouvent parfaitement que la réception d'un fait dépend essentiellement de la façon dont il a été construit. Le poids de la personne ou de l'institution qui énonce un fait a une influence déterminante sur l'efficacité de l'information. Un exemple frappant est relayé par un sondage réalisé sur les membres du parti conservateur américain entre 2008 et 2017²⁹. Alors que 50% des personnes interrogées en 2008 croyaient au changement climatique, leur nombre est descendu à 37% en 2017 après l'accession au pouvoir de Donald Trump qui, comme nous l'avons vu plus tôt, s'est montré très sceptique à l'égard de ce phénomène. L'argument d'autorité est d'une efficacité redoutable sur un public mal informé de la question.

Latour plaide pour une meilleure compréhension des circonstances dans lesquelles peuvent être formulés ce genre de propos et le risque d'accorder de la légitimité à ceux-ci lorsqu'ils sont tirés de leur contexte. Il insiste depuis l'un des ses premiers ouvrages *Laboratory Life : The social construction of scientific facts*³⁰ publié en collaboration avec Steve Woolgar sur la façon dont « les faits sont faits » même dans le milieu scientifique. Il met l'accent sur l'importance de comprendre de manière précise comment les faits scientifiques sont construits et sur l'erreur qui consiste à considérer que ces « faits » sont le résultat nécessaire de l'application d'une « méthode scientifique ». Cette analyse critique ne vise absolument pas à discréditer le travail des scientifiques mais au contraire à mettre en évidence la vision que ses adversaires se font de la science et que Latour ne juge pas assez solide. Selon lui, pour renforcer la position des scientifiques et renforcer la confiance qu'on peut accorder à leurs théories, il est nécessaire de les

²⁸ <https://www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html>

²⁹ <http://climatecommunication.yale.edu/publications/politics-global-warming-october-2017/2/>

³⁰ B. Latour et S. Woolgar, *Laboratory Life: The social construction of scientific facts*, Los Angeles, Sage, 1979.

justifier autrement. C'est pour cette raison qu'il a proposé dans les années 1980 la théorie du réseau d'acteurs. Selon cette théorie, la solidité d'une thèse scientifique devrait reposer sur l'importance du réseau, regroupant humains et non-humains, qui a permis de la mettre en place. La multiplication des travaux de scientifiques qui ont été nécessaires à l'élaboration d'une thèse assure la solidité de celle-ci. Mais l'étendue du réseau ne s'arrête pas là. Il regroupe aussi bien les scientifiques que le public qui voit d'un bon œil l'élaboration d'une théorie et contribue à son essor. Ainsi, plus le réseau d'acteurs est riche et complexe, plus la théorie a de chances d'être valide. Si on applique cette théorie au débat sur le changement climatique, on comprend mieux pourquoi Latour rejette en bloc la position des climatosceptiques qui représentent un réseau ridiculement pauvre en comparaison de celui qui défend la thèse du changement climatique.

Latour pense qu'il est essentiel que les scientifiques adoptent une nouvelle façon de défendre leurs théories car leur argumentation actuelle ne porte visiblement pas ses fruits. Apporter toujours plus de « faits incontestables » de la façon la plus objective qui soit ne va pas aider les scientifiques à convaincre leur public. Si c'était le cas, celui-ci aurait changé d'avis depuis longtemps. Les « négationnistes scientifiques » continueront de mettre en doute le discours des scientifiques à la moindre donnée contradictoire qui leur tombera sous la main. Dénoncer leur irrationnalité ne sert à rien. Latour pense que les scientifiques devraient se montrer plus transparents sur leur manière de fonctionner pour convaincre plus facilement le public que leurs thèses sont fondées. Les climatologues doivent accepter de jouer un rôle politique et de s'impliquer émotionnellement dans les débats car la position du « scientifique objectif » n'a pas les effets escomptés. Latour aimerait que s'écroule le mur du laboratoire pour que les scientifiques se retrouvent au même niveau que leurs interlocuteurs, c'est seulement en appliquant ce changement de perspective que leur discours pourra être reçu de façon bienveillante. Cette nouvelle position prend le risque d'apporter de l'eau au moulin des climatosceptiques qui insisteront d'autant plus sur le caractère subjectif du discours des climatologues. Ils prétendront que les scientifiques défendent finalement une position comme une autre dans un débat démocratique mais c'est un risque à courir.

II.2. La création du doute

En 2010, deux historiens des sciences, Naomi Oreskes et Erik Conway, publient, sous le titre « Merchants of Doubts »³¹ un ouvrage qui fera date. Ce livre a pour but de décrypter l'argumentation mise en place par les lobbies industriels pour éveiller le doute sur les attaques qui ont pu être proférées à l'encontre de leurs produits. Cette stratégie a porté ses fruits en déjouant les tentatives de législation qui auraient inévitablement nui à leurs intérêts. Elle s'est révélée tellement efficace qu'elle a été sans cesse recyclée pour défendre de nouveaux produits qui ont eu droit au bénéfice du doute durant beaucoup trop longtemps. L'industrie du tabac est la première à avoir fait appel à cet écran de fumée pour plonger le consommateur dans le doute quant à la dangerosité de ses produits.

II.2.A. L'industrie du tabac, matrice du doute institutionnalisé

Les premières suspicions sur le rôle néfaste que pouvait jouer le tabac sur la santé de ses consommateurs virent le jour dans les années 1950. Les preuves scientifiques s'accumulaient d'année en année et l'industrie du tabac, sentant le danger se rapprocher, établit pour assurer sa défense une stratégie basée sur des constats simples mais redoutables d'efficacité. Lorsqu'un individu développe un cancer du poumon, qu'il soit un fumeur passif ou qu'il consomme plusieurs paquets de cigarettes par jour, il est impossible d'affirmer avec certitude que la cause de sa maladie résulte de sa consommation de tabac. Les facteurs susceptibles de provoquer une telle maladie sont multiples. Un cancer du poumon peut aussi bien avoir été provoqué par une surconsommation de tabac que par une exposition excessive à l'arsenic ou par une inhalation d'amiante ou de particules fines contenues dans des gaz d'échappement. Quoi qu'il en soit, que la personne ait été exposée à tous les facteurs à risques ou à la seule fumée de cigarette, il sera impossible d'établir avec certitude que le tabac est la cause principale du développement d'un cancer du poumon. Et, à l'inverse, comment expliquer que des fumeurs de cigarettes qui consomment plusieurs paquets par jour depuis des années n'aient jamais développé de cancer du poumon ?

Cette toute petite incertitude a joué un rôle central dans le plaidoyer mis en place par l'industrie du tabac. Celle-ci est en effet parvenue à transformer une thèse qui faisait

³¹ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012.

pratiquement consensus dans le milieu scientifique en une affirmation qui est encore objet de controverse. Pour réussir ce tour de force, l'industrie du tabac a ranimé un débat pratiquement clos en le déplaçant sur la scène médiatique et en en faisant une question d'opinion publique plus que de vérité scientifique. Il existe aux Etats-Unis une loi tacite qui veut que, dans le cadre d'un débat médiatique entre deux positions opposées, le temps de parole des deux partis soit divisé de façon équitable. Ainsi, si une question comme celle du tabac oppose 1% d'avis positifs à 99% d'avis négatifs dans le monde scientifique, leur temps de parole sera réparti de façon équitable dans le monde médiatique. Cette approche se défend dans le cadre d'un débat politique où l'impartialité est de mise mais se révèle bien plus problématique lorsqu'il s'agit d'aborder une question scientifique. Tous les scientifiques s'accorderont pour défendre l'idée que la vérité scientifique n'est pas une affaire d'opinion.

La stratégie employée par l'industrie du tabac est d'autant plus perverse qu'elle a joué sur l'attachement que portent les journalistes et le public à la démocratie. Elle en a profité pour utiliser à l'extrême ce droit qu'a chaque opinion d'être entendue même si cela implique de défendre l'indéfendable. Tout est bon pour faire persister le doute le plus longtemps possible dans l'esprit du consommateur. Ainsi, les défenseurs de la cause du tabac n'hésitaient pas à poser des questions faussement naïves pour éveiller l'incertitude même chez des consommateurs critiques qui cherchaient à déceler le vrai du faux dans ce débat nébuleux. Des questions pertinentes³² comme « Pourquoi l'accroissement récent du cancer du poumon était-il plus grand chez les hommes, alors que l'augmentation du tabagisme était plus importante chez les femmes ? » ou « Quelle proportion de l'augmentation des cancers était due simplement à l'augmentation de l'espérance de vie et à l'augmentation de la précision du diagnostic ? » ont la faculté d'insinuer un doute parfaitement légitime chez les personnes qui les entendent. La malhonnêteté du procédé réside dans le fait de poser ces questions comme si elles étaient sources d'un débat acharné dans le monde scientifique alors qu'elles sont en réalité tranchées de longue date. Ainsi, à la première question on répondra que l'augmentation récente du taux de cancer chez les hommes s'explique par le fait que les cancers ne se déclarent généralement que de nombreuses années après les premières prises de tabac et ne sont donc chiffrables qu'avec plusieurs décennies de recul. Et à la seconde on opposera le fait que l'amélioration du dépistage est certes un facteur important de l'augmentation de cancers diagnostiqués mais ne suffit pas à expliquer pourquoi le cancer du

³² E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.37.

poumon était si rare avant que la cigarette se répande en masse chez les habitants. Ce procédé est diablement efficace pour laisser planer le doute dans l'esprit du grand public qui, dans ce genre de situation, a préféré faire valoir la présomption d'innocence en faveur de l'industrie du tabac. Celle-ci pouvait alors continuer de vendre ses produits en réalisant toujours plus de profits pendant que la controverse continuait de faire rage. Les résultats continuaient de crever les plafonds comme en attestent les 2,25 milliards de revenus nets enregistrés par la compagnie de tabac R. J. Reynolds en 1969³³. Un succès toujours croissant qui encourageait d'autant plus l'entreprise et ses actionnaires à appliquer cette stratégie du doute tellement rentable.

La clé de l'argumentation des défenseurs du tabac repose sur une image fautive, bien que répandue, de la science selon laquelle celle-ci consisterait à accumuler des faits incontestables et des théories certaines. Il existe toujours des incertitudes en science, c'est bien là sa nature même. Si la science n'est pas dogmatique c'est justement parce qu'elle est continuellement en phase de découverte. La science est vivante et un scientifique travaille toujours sur des questions d'actualité. Le progrès scientifique va tellement vite qu'une question qui était de la plus haute importance un an auparavant peut avoir été totalement éclipsée aujourd'hui. Une question résolue est une question classée et laisse immédiatement sa place à une nouvelle source d'interrogations qu'il s'agit de résoudre. Et si de nouvelles découvertes remettent en question des conclusions précédentes, il est indispensable de revenir en arrière pour vérifier que l'affirmation proposée est toujours d'actualité. Le doute aura toujours sa place dans la démarche scientifique. Le véritable danger c'est de lui donner une place qui dépasse son véritable rôle, c'est sur cet équilibre que jouent les « marchands de doute », selon l'expression de Naomi Oreskes et Erik Conway, pour créer l'écran de fumée autour des questions qui les dérangent. Lorsqu'ils arrivent à extraire les questions de leur contexte et à les jeter en pâture au débat public, comme on en a eu l'exemple plus tôt, c'est toute l'image de l'institution scientifique qui tremble sur ses bases.

II.2.B. Le déficit de communication du monde scientifique

Pour redorer leur blason, il serait parfois nécessaire que les scientifiques eux-mêmes sortent de leur laboratoire pour défendre la légitimité de leur travail mais ils estiment bien souvent que cette démarche fastidieuse n'est pas de leur ressort. On peut cibler deux explications majeures qui empêchent les scientifiques d'être convenablement entendus dans ce genre de débat.

³³ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.47.

La première repose parfois simplement sur la confiance que peut accorder un scientifique à la vérité. Une croyance louable mais peut-être un peu naïve qu'au bout du compte la vérité finira par émerger et aura le dernier mot. Un exemple frappant de cette position est présenté par Oreskes et Conway dans le cadre du débat sur le réchauffement climatique. Alors qu'on demandait à un scientifique son avis sur un rapport paru en 1983 qui remettait en cause la réalité du changement climatique, il déclara simplement « Nous savions que c'était bon à mettre à la poubelle alors nous l'avons simplement ignoré. »³⁴ Malheureusement pour la planète, les climatosceptiques ne partagent pas nécessairement ce bon sens et ils sont suffisamment déterminés pour faire entendre leur voix.

Cette persévérance des « marchands de doute » nous conduit à la seconde explication, les scientifiques accusent un dangereux retard sur leurs rivaux dans le domaine de la communication. Lorsqu'une équipe de scientifiques travaille sur une nouvelle théorie et que celle-ci aboutit à un résultat probant, les résultats obtenus sont publiés dans une revue scientifique. Cette procédure implique des exigences particulières. En effet, il n'est pas donné au premier venu de publier dans une revue scientifique sérieuse. Chaque article est le fruit de centaines pour ne pas dire de milliers d'heures de travail réalisées en amont par une équipe de professionnels et cette débauche d'énergie et de moyens ne suffit pas à assurer la parution de l'article. Chaque article est soumis à l'approbation d'un comité de revue composé de scientifiques indépendants et compétents dans le domaine étudié. C'est seulement après relecture de l'article et parfois la correction de certains points plus sensibles que celui-ci reçoit le droit d'être publié et d'être ensuite soumis à la critique d'autres scientifiques lecteurs de la revue. C'est ainsi qu'une nouvelle thèse peut s'imposer dans le domaine scientifique au prix de discussions et parfois de controverses acharnées entre professionnels. Mais lorsqu'une théorie débouche sur un consensus, il n'est plus question pour un scientifique de la remettre en cause sans raison valable. Cependant, lorsqu'un débat est clos dans le monde scientifique, rien n'empêche un « marchand de doute » de le faire renaître dans le monde médiatique. Le rôle des médias est déterminant dans la stratégie mise en place pour protéger les grandes industries et le monde scientifique ne l'a peut-être pas totalement compris. En atteste un débat qui a eu lieu dans les années 1970 sur la question du trou dans la couche d'ozone.

³⁴ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.432.

Pour rappel, le débat vit le jour lorsqu'on commença à s'interroger sur le risque que pouvait représenter la nouvelle flotte de transporteurs supersoniques (TSS) commandée par les Etats-Unis pour la couche qui protège notre planète des rayons ultraviolets émanant du soleil. Le chimiste de l'atmosphère, Harold Johnston, se montra très critique envers la création de ces avions de ligne en ciblant leurs émissions d'oxydes d'azote. Il écrivit un article extrêmement virulent sur la question et suscita ainsi l'intérêt du Congrès qui mit en place un programme d'évaluation de l'impact climatique, en abrégé CIAP³⁵. Ce programme qui réunissait des milliers de scientifiques reçut pour mission d'évaluer les risques d'une technologie, celle des avions supersoniques, qui n'avait pas encore vu le jour. Les résultats obtenus au bout de trois années de recherche avaient plutôt tendance à donner raison à Johnston en mettant en évidence le risque que représentait la construction de 500 avions supersoniques pour la couche d'ozone. Cependant, ce n'étaient pas les résultats espérés par le département des transports. Dès lors, celui-ci décida de travestir quelque peu la vérité pour éviter de se voir freiné dans la réalisation de son projet. Dans le résumé que le département des transports publia, il n'était plus question du danger que représentait la flotte de TSS en préparation mais d'un TSS amélioré, qui n'était absolument pas prêt, qui aurait produit 6 fois moins de gaz et n'affecterait donc pas la couche d'ozone. En insistant sur ce détail, la société des transports réussit à faire avaler à l'opinion publique que la création de TSS était sans danger pour l'environnement. Les médias relayèrent l'information à grande échelle et lorsque les scientifiques qui n'avaient pas fait partie du groupe d'étude s'offusquèrent isolément de l'information erronée qui circulait, il était déjà trop tard. On les qualifia d'alarmistes en leur opposant les résultats faussés du travail du CIAP sortis dans la presse. Les scientifiques membres de l'étude s'insurgèrent eux-mêmes de la façon dont on avait utilisé leurs recherches et tentèrent de publier des démentis via les grands organes de presse du pays mais ceux-ci s'y opposèrent. Les membres du CIAP se tournèrent alors vers les revues scientifiques et publièrent dans *Science* un article insistant sur le caractère trompeur du résumé publié dans la presse par le département des transports. Celui-ci fut contraint de présenter ses excuses et d'admettre sa falsification... dans la même revue. Une revue faite par des scientifiques pour des scientifiques. Ceux-ci étaient à présent au courant de la supercherie mais l'opinion publique, faute de démenti, resta sur sa première impression. Les grands médias ne relayèrent jamais l'aveu du département des transports et la population garda à l'esprit que le TSS ne

³⁵ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.187.

représentait nullement un danger et que les alarmistes avaient tout faux. En fin de compte, la production de TSS fut annulée pour des raisons économiques mais laissa place à un autre débat sur un destructeur de la couche d'ozone, les chlorofluorocarbones. Le monde scientifique avait échoué à transmettre son message par sa communication défailante. Le problème était vrai dans les années 1970 mais reste d'actualité dans les débats contemporains, notamment en ce qui concerne le réchauffement climatique.

II.2.C. Le tabagisme passif ou la lutte de la liberté individuelle contre l'intérêt public

Nous avons conclu le passage sur l'industrie du tabac en mettant en avant l'image faussée de la science qu'elle se plaisait à promouvoir pour protéger son produit. Mais le débat ne s'est pas arrêté là et il a resurgi deux décennies plus tard à propos de la question du tabagisme passif. La nouvelle controverse initiée par l'industrie du tabac s'est appuyée sur une argumentation différente et a notamment popularisé le terme de *junk science* pour qualifier le travail des chercheurs qui tentaient de mettre en évidence la nocivité du tabagisme passif. La *junk science* constituerait une mauvaise science, une « science-poubelle », qui serait construite selon des procédés douteux. Les producteurs de *junk science* contribueraient par pure malhonnêteté ou plus simplement par erreur de procédure à véhiculer des informations fausses mais auxquelles on accorderait injustement du crédit car elles sont issues du monde scientifique. Par ces caractéristiques, la *junk science* s'opposerait à la *sound science*, la science sensée qui respecterait une méthodologie stricte et ne produirait que des informations parfaitement objectives et irréfutables. Le 1^{er} avril 1996, le biostatisticien Steven Milloy lança le site junkscience.com³⁶ dans le but de dénoncer ce qu'il considère comme de la mauvaise science et de cibler les points faibles des théories que cette *junk science* tenterait de promouvoir. Cette popularisation du terme de *junk science* n'a fait qu'insinuer encore un peu plus dans l'esprit du public la conviction qu'il est légitime d'émettre des doutes contre les productions scientifiques. L'ironie de l'histoire repose dans le fait que Steven Milloy, en tentant de discréditer des théories soutenues par une immense majorité du monde scientifique comme le réchauffement climatique, représente sans doute un des plus gros diffuseurs de *junk science* au monde.

³⁶ <https://junkscience.com>

Avec la question du tabagisme passif, l'industrie du tabac se heurta à un obstacle peut-être plus préjudiciable encore à sa survie qu'avec le tabagisme direct. En effet, si fumer chaque jour des cigarettes représentait un danger concret pour un fumeur, le risque encouru dépendait exclusivement de sa liberté individuelle au même titre qu'un consommateur excessif d'alcool ou de drogue. En revanche, quand le risque s'étendit à l'ensemble des personnes susceptibles d'entrer en contact avec la fumée, il devint une question d'intérêt public. La vente de tabac n'a pas chuté de manière significative après la révélation des dangers que pouvait représenter la cigarette pour son consommateur mais cela s'expliquait aussi bien par le plaidoyer de l'industrie du tabac que par la volonté du consommateur d'échanger une prise de risques contre une certaine forme de plaisir. Mais avec la mise en évidence des risques engendrés par le tabagisme passif, le débat changea de nature. Le fait de mettre en danger son entourage et particulièrement ses proches en les exposant à la fumée de cigarette devenait une responsabilité bien plus contraignante pour tout consommateur de tabac. L'industrie du tabac n'avait plus le choix, pour protéger son produit, il fallait mettre en place une stratégie encore plus agressive.

C'est ainsi que commença la remise en doute du statut de la science. C'est à nouveau par l'intermédiaire des médias que l'industrie du tabac imposa sa version des faits. Lorsqu'en 1981 l'épidémiologiste japonais Takeshi Hiramaya publia une large étude sur le risque encouru par les Japonaises dont le mari fumait pour pointer du doigt le danger du tabagisme passif, la machine du doute se remit en marche avec encore moins de scrupules que par le passé. Les recherches d'Hiramaya, bien que louées par le monde scientifique pour leur rigueur et leur pertinence devinrent l'ennemi numéro un de l'industrie du tabac qui ne tarda pas à tirer dessus à boulets rouges. Pour ce faire, elle engagea ses propres « spécialistes » chargés de réaliser une contre-expertise des travaux d'Hiramaya. Sans surprise, leurs résultats allaient à l'encontre de ceux de l'épidémiologiste japonais et ces « spécialistes » ne se privèrent pas d'en informer la presse. La stratégie du pseudo-débat médiatique se remit en place et on mit en avant deux avis d'experts qui s'opposaient alors même que la question ne faisait de doute ni dans le milieu scientifique ni même au sein de l'industrie dont les conseillers confirmaient la véracité des recherches d'Hiramaya. L'opération de l'industrie freina les résultats d'Hiramaya mais fut incapable de l'arrêter. Si bien que la question du tabagisme passif, poussée par le travail d'Hiramaya, fit l'objet de débats au Congrès et l'on assista à l'adoption de lois interdisant de fumer dans les lieux publics. C'était une véritable catastrophe pour le monde du tabac qui risquait bien de s'effondrer.

Celui-ci redoubla encore d'efforts et on vit bientôt naître la « maladie du bâtiment », tentative désespérée d'expliquer les troubles de santé par les défauts des bâtiments et non ceux de la fumée de cigarette. Cette argumentation défensive était vouée à l'échec et se mit alors en place une nouvelle stratégie de contre-attaque.

L'inclusion exhaustive

L'industrie du tabac, par l'intermédiaire de Fred Seitz³⁷, cibra une véritable dimension problématique du poids de la preuve fournie par le monde scientifique en dénonçant le procédé de « l'inclusion exhaustive » qui consiste à réunir toutes les preuves qui vont dans le sens escompté sans réaliser de tri entre les enquêtes. Cette démarche implique de présenter sur le même pied des enquêtes de qualités inégales. L'industrie du tabac voulait que l'argumentation anti-tabagisme passif ne s'appuie que sur « les meilleure preuves », c'est-à-dire les enquêtes les plus complexes et surtout les enquêtes basées exclusivement sur des cobayes humains. Une nouvelle fois, la stratégie marchait car elle attaquait les études scientifiques sur une de leurs dimensions structurelles. Les études sur la question du tabagisme passif ne peuvent se montrer parfaitement pertinentes que si elles se portent sur des êtres humains, or il est impossible d'infliger à des êtres humains le même traitement que celui qui est imposé à des animaux de laboratoire pour réduire le risque d'erreur au minimum. Par conséquent, ce biais incontournable de l'expérimentation sur les êtres humains a inévitablement réduit le pourcentage de certitude des recherches sur le tabagisme passif.

À cette stratégie de contre-attaque concoctée par le physicien Frédérick Seitz vint s'ajouter une stratégie d'offensive élaborée par Fred Singer, un autre physicien américain sur lequel nous reviendrons aussi plus tard pour son travail de climatosceptique. La cible de cette attaque n'était autre que l'agence de protection de l'environnement américaine (EPA) qui s'était elle aussi prononcée sur le risque du tabagisme passif. En effet, l'EPA a estimé que la question du tabagisme était un problème de son ressort puisque l'industrie du tabac, elle-même, employait l'expression de « fumée de tabac dans l'environnement » plutôt que celle de « tabagisme passif »³⁸. Singer qualifia le travail de l'EPA de *junk science* car elle acceptait de truquer les chiffres pour arriver à ses fins. Sur quoi pouvait bien se baser Singer pour affirmer que l'EPA

³⁷ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.238.

³⁸ *Ibid.*, p.234.

osait tricher en toute connaissance de cause ? Il reprochait à l'EPA de truquer les chiffres parce qu'elle acceptait de prendre en compte des enquêtes dont le niveau de confiance était de 90% au lieu de 95%. Pour comprendre sur quoi repose cette attaque, il est indispensable de revenir sur l'origine du niveau de confiance dans la preuve épidémiologique et le rôle qu'il joue dans le monde scientifique.

La question du niveau de confiance se fonde sur l'essence même de la démarche scientifique pour qui le doute est une qualité fondamentale à condition qu'il soit utilisé à bon escient. La convention scientifique en épidémiologie exige une certitude de 95% pour affirmer une corrélation entre deux événements, la charge de la preuve est du côté de « l'accusateur » qui met en évidence le lien qui existe entre deux phénomènes. Dans cette perspective des 95%, on peut distinguer deux types d'erreurs³⁹. Dans le cas d'une erreur de type 1, le scientifique accorde un effet réel à un paramètre qui n'a pas d'incidence. Cela peut arriver même avec une certitude de 95% mais le risque est minimisé pour éviter ce type d'erreur qui est considéré comme beaucoup plus grave dans le monde scientifique que de tomber dans l'écueil inverse.

À l'inverse, l'erreur de type 2 repose sur le raisonnement contraire. Une erreur de type 2 consiste à passer à côté de la corrélation pour cause de scepticisme exacerbé. C'est pour l'éviter qu'on fixe le niveau d'exigence à 95% et non pas à 100%. Le seuil de confiance est fixé à 95% mais il est parfaitement envisageable que l'affirmation d'une corrélation qui n'atteint pas le seuil de confiance de 95% soit pourtant réelle. Cette erreur de type 2 est considérée comme beaucoup moins grave dans le monde scientifique et c'est sur cette convention que tente de jouer Singer. En plaçant la charge de la preuve du côté de l'EPA, il les expose au risque de commettre une erreur de type 1 alors que lui, en tant que défenseur du tabagisme passif, ne s'expose qu'à une erreur de type 2. De plus, dans le cas du tabagisme passif, en raison de l'impossibilité d'effectuer des expériences en milieu fermé, la certitude ne peut atteindre les 95% et ce manque de certitude suffit à Singer pour discréditer les recherches de l'EPA sur le tabagisme passif. Encore une fois, l'argumentation des « marchands de doute » est tout sauf infondée et puise sa force dans une convention sociale qui régit le fonctionnement même de l'institution scientifique mais doit-on pour autant se laisser convaincre par Singer ? La réponse est non car si l'argumentation de Singer a le mérite d'être recevable, elle choisit délibérément d'extraire la situation de son contexte.

³⁹ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, pp.261-262.

La preuve dépend aussi de son contexte

La question du risque lié au tabagisme passif ne peut pas être prise de façon isolée car elle est intimement liée à celle de la nocivité du tabagisme direct qui, elle, a été démontrée sans contestation possible. Pour illustrer cette controverse Oreskes et Conway utilise une métaphore qui fait appel aux codes couleur des drapeaux⁴⁰. Si on devait schématiser la différence entre une conviction de 95% et une autre de 90%, on utiliserait un drapeau rouge pour illustrer la première et un drapeau rose pour la seconde. Si on prend leur cas de façon isolée, comme le fait Singer, le drapeau rose du tabagisme passif apparaîtrait devant un fond blanc et ne serait par conséquent pas très visible surtout par rapport au drapeau rouge. En revanche, si on observe les chiffres en ayant à l'esprit le résultat des enquêtes sur le tabagisme direct, c'est comme si le drapeau rose du tabagisme passif apparaissait sur un fond noir. En contextualisant les faits, les 90% de certitude sur la corrélation qui existe entre le tabagisme passif et le développement de maladies respiratoires réduisent drastiquement les risques d'erreur de type 1 que voulait dénoncer Singer. La densité du réseau et la cohérence entre les théories assurent bien plus de solidité à la recherche scientifique qu'une simple évaluation de certitude basée sur un pourcentage énorme qui ne prend pas nécessairement en compte la complexité de la mise en place de la recherche.

Pour conclure ce sous-chapitre, il serait pertinent de recontextualiser le débat dans un cadre politique plus large. Dans cette période de guerre froide, l'argument selon lequel l'introduction de réglementations allait de pair avec la restriction des libertés individuelles frappait particulièrement les esprits dans le monde occidental. L'industrie du tabac américaine a tenté de se présenter comme le fervent défenseur de la liberté individuelle contre l'emprise du gouvernement qui légifère en haut lieu pour restreindre les droits de ses citoyens. Cet argumentaire populiste a eu le don de toucher le public en faisant vibrer la corde de ses valeurs profondes et de l'idéal dans lequel il voulait croire. Cette stratégie a offert à l'industrie du tabac un répit inespéré en retardant de plusieurs décennies l'acceptation par l'ensemble de l'opinion publique que le tabagisme, qu'il soit direct ou passif, représentait un véritable danger pour la société. L'incertitude créée par la mise en place de toutes ces fausses controverses n'a fait qu'encourager le *statu quo* durant de longues années. C'était vrai pour la question du tabac au siècle dernier mais c'est tout aussi vrai aujourd'hui dans le cadre de la lutte autour du

⁴⁰ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.259.

changement climatique. Mais, à l'inverse du tabac, la lutte contre le réchauffement climatique n'a pas plusieurs décennies devant elle. Les années qui passent nous rapprochent toujours plus de conséquences irréversibles auxquelles quelques lois de santé publique ne pourront rien changer. La création du doute par le monde de l'industrie est un phénomène à endiguer de toute urgence car la liberté individuelle ne pourra pas s'épanouir sans passer par l'intérêt global.

II.3. Le réchauffement climatique

La question du réchauffement climatique et de sa réception occupe évidemment un rôle prépondérant dans le cadre de l'Anthropocène. Aujourd'hui, les faits sont acceptés par la quasi-intégralité du monde scientifique au point que même une grande partie des climatosceptiques admettent actuellement que la température globale moyenne a augmenté de façon significative depuis les débuts de l'ère industrielle. Cependant, si le débat sur la réalité effective du réchauffement climatique s'est estompé, ce n'est que parce que la controverse a été transférée sur un autre terrain : celui du véritable rôle joué par l'homme dans son apparition. L'évolution du discours des climatosceptiques sur le sujet et l'argumentation qu'ils emploient pour arriver à leurs fins seront l'objet de ce sous-chapitre. Après la question de la nocivité du tabac, la question de l'origine humaine du réchauffement climatique va fournir l'occasion d'un nouvel épisode de la lutte de l'industrie contre l'intérêt public. Dans cette optique, il n'est pas surprenant qu'elle se voie opposer une argumentation largement inspirée du débat sur le tabac et qui utilise les mêmes leviers pour tenter de tromper le public.

Pour aborder la question du changement climatique, il est nécessaire de commencer par le commencement. Contrairement à ce que nous pourrions penser au premier abord, les études sur le réchauffement climatique sont loin d'être un phénomène nouveau. En réalité, les premières enquêtes sur la question sont vieilles de plus d'un siècle. Les premières craintes suscitées par le dioxyde de carbone remontent au milieu du 19^e siècle au moment où le physicien irlandais John Tyndall le présenta pour la première fois comme un gaz à effet de serre. Mais, à l'époque, cette nouvelle thèse n'émut pas vraiment l'opinion publique, Tyndall lui-même ne cherchant pas à en faire un sujet de société. Puis, au début du 20^e siècle, le statut du CO₂ évolua lorsque le géochimiste Svante Arrhenius établit que la corrélation entre combustion d'énergies fossiles et production de dioxyde de carbone risquait à long terme d'augmenter la température terrestre de plusieurs degrés au cours des siècles à venir. Mais, malgré ces premières mises en garde, ce n'est

qu'en 1965 que le Congrès américain fut officiellement informé du danger par un rapport mettant en avant les risques encourus par la planète si des décisions n'étaient pas prises pour entraver la production de CO₂. Cependant, l'état américain n'en fit pas une préoccupation prioritaire. Une brève réponse d'un membre du groupe Jason, un conseil de scientifiques au service du gouvernement, illustre à merveille la position adoptée par le monde politique quand on le met en garde sur les dangers du réchauffement climatique. Quand on lui demande : « Lorsque vous leur expliquez, à Washington, que le CO₂ va doubler dans cinquante ans et que cela aura des effets majeurs sur la planète, que disent-ils ? » Il répond : « Ils me disent (...) de revenir dans quarante-neuf ans. »⁴¹ Les politiciens au pouvoir ont la fâcheuse tendance à se montrer parfaitement incapable d'agir sur le long terme, laissant la responsabilité de mettre en place un mode de transition écologique à leurs successeurs. Ce thème de la passivité vis-à-vis du changement climatique fera l'objet d'un chapitre dans les pages suivantes. Mais ce qui nous intéresse dans l'immédiat, c'est la lutte que se sont livrés les climatologues et les climatosceptiques sur l'enjeu fondamental que représente la gestion du temps.

II.3.A. L'urgence, une question relative

Une inconnue primordiale de l'équation que constitue le phénomène du changement climatique repose dans sa dimension temporelle. Dans quel intervalle de temps doit-on se placer pour embrasser toutes les conséquences de notre comportement sur la planète ? Et surtout, à partir de quand faut-il agir pour encore avoir entre nos mains le pouvoir de changer les choses ? Si aujourd'hui, on s'empresse de répondre « Tout de suite ! », la question du temps a joué un rôle fondamental dans l'argumentation des climatosceptiques comme c'était déjà le cas pour la controverse du tabac et reste, sous certains aspects, un enjeu totalement actuel. Chaque réunion reportée, chaque prise de décision retardée offre un nouveau répit au monde industriel qui lui permet de poursuivre son entreprise sans devoir prendre en compte les contraintes écologiques que risquent de lui imposer les gouvernements.

Un point faible de l'argumentation des climatologues lorsqu'ils cherchent à mettre le monde en garde contre les dangers du changement climatique à l'échelle planétaire est le caractère imprécis des prédictions qu'ils peuvent fournir sur l'évolution de la situation climatique. Le changement climatique ne peut se comprendre que dans un cadre global. Les

⁴¹E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.288.

nuages de pollution ne s'arrêtent pas aux frontières nationales, quoi que veuillent nous faire croire certains politiciens⁴², et les pays qui produisent moins de dioxyde de carbone ne seront pas pour autant moins touchés par les changements climatiques, au contraire. À cette échelle, les calculs impliquent une somme de données innombrables et contraignent les prévisionnistes à la prudence sous peine d'être taxés de catastrophistes si leurs calculs se révèlent défailants. C'est dans cette brèche que peuvent s'engouffrer les climatosceptiques pour faire perdurer le doute. Comme les auteurs des *Marchands de doute* l'ont montré dans le débat sur le tabac, l'incertitude profite toujours aux accusés. Ce constat leur fournit une arme d'argumentation massive lorsqu'il s'agit de gagner du temps pour leurs employeurs.

Toute thèse un peu trop floue énoncée par les climatologues peut être retournée contre eux par leurs rivaux climatosceptiques. Ainsi, lorsque le prix Nobel d'économie Thomas Schelling, président d'un comité scientifique chargé d'évaluer l'origine anthropique du changement climatique, présenta dans une lettre⁴³ les résultats de l'enquête que ce comité avait menée, les climatosceptiques se ruèrent sur les informations ambivalentes pour renforcer leurs attaques. Cette lettre rédigée en 1980 expliquait que les changements climatiques à venir risquaient de transformer le climat avec la même ampleur que celle que pouvait avoir une ère glaciaire. Cependant, rien n'attestait que ces transformations auraient une incidence défavorable sur l'espèce humaine. Elles risquaient surtout de redistribuer les climats déjà existants de façon différente dans les décennies futures. Il n'en fallait pas plus pour que les climatosceptiques cherchent à rassurer l'opinion publique en valorisant la capacité d'adaptation dont l'homme avait fait preuve tout au long de son évolution. Et pour favoriser cette faculté d'adaptation, rien de tel, selon eux, que d'augmenter les progrès techniques en redoublant les efforts de l'industrie. Une approche que rejette en bloc l'astrophysicien français Jaques Blamont, premier directeur du Centre national d'études spatiales et auteur du livre *Introduction au siècle des menaces*⁴⁴, comme l'atteste son intervention dans une interview⁴⁵ accordée en 2018 à la chaîne Thinkerview :

« On ne peut pas améliorer une situation qui est due à la technologie en ajoutant de la technologie. (...) Je ne pense pas du tout que les solutions soient de caractère

⁴² En référence au nuage radioactif de Tchernobyl qui a été présenté par les autorités françaises comme sans danger car arrêté à la frontière par l'œuvre d'un anticyclone.

⁴³ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, pp.288-289.

⁴⁴ J. Blamont, *Introduction au siècle des menaces*, Paris, Odile Jacob, 2004.

⁴⁵ Youtube. (2018, october 18). P. Servigne et J. Blamont : Introduction au siècle des menaces [Video file]. Retrieved from <https://www.youtube.com/watch?v=DwD4VhSOoos>

technologique. Chaque fois qu'on a un progrès technologique, ça fait un progrès dans la consommation. La technologie et la science nous ont mené à cette situation, on ne l'arrangera pas en rajoutant de la technologie. (...) Le problème est l'augmentation de la consommation. »⁴⁶

Blamont se pose ici en tant qu'adversaire du discours qui voit dans la technologie la solution aux problèmes du changement climatique. Il illustre son propos en faisant recours à l'exemple de l'industrie automobile dont les progrès technologiques ont permis aux moteurs de consommer moins de carburants. Un progrès technologique qui aurait pu constituer un progrès sur le plan écologique s'il n'avait pas entraîné l'augmentation des ventes de véhicules rendus plus accessibles par les progrès technologiques.

En réalité, la course contre le temps du monde industriel repose autant sur une obsession du profit à court terme que sur la sous-estimation de l'ennemi auquel il fait face. Aux yeux du grand patron d'une société d'exploitation forestière, il est bien plus terrifiant d'enregistrer le recul de ses actions à la bourse au terme du semestre que celui des forêts sur lesquelles repose son chiffre d'affaire. Perché dans sa tour d'ivoire, il ne voit pas, ou il décide de ne pas voir, que son entreprise florissante ne survivra pas sur le long terme. Il pense qu'il retombera toujours sur ses pattes en déplaçant son capital mais sans prendre conscience que face à une catastrophe climatique majeure, le régime économique actuel ne pourra que s'effondrer sur lui-même, comme nous le montrerons plus tard. Il préférera toujours soigner les symptômes plutôt que les causes profondes de la maladie, c'est plus rapide et moins cher mais beaucoup moins efficace sur le long terme. Ces changements à l'échelle globale demandent une solidarité des acteurs qu'il est presque impossible de mettre en place. Et puis, est-ce vraiment à nous d'agir ? Le réchauffement climatique, est-ce vraiment la faute de l'homme ?

II.3.B. La responsabilité humaine

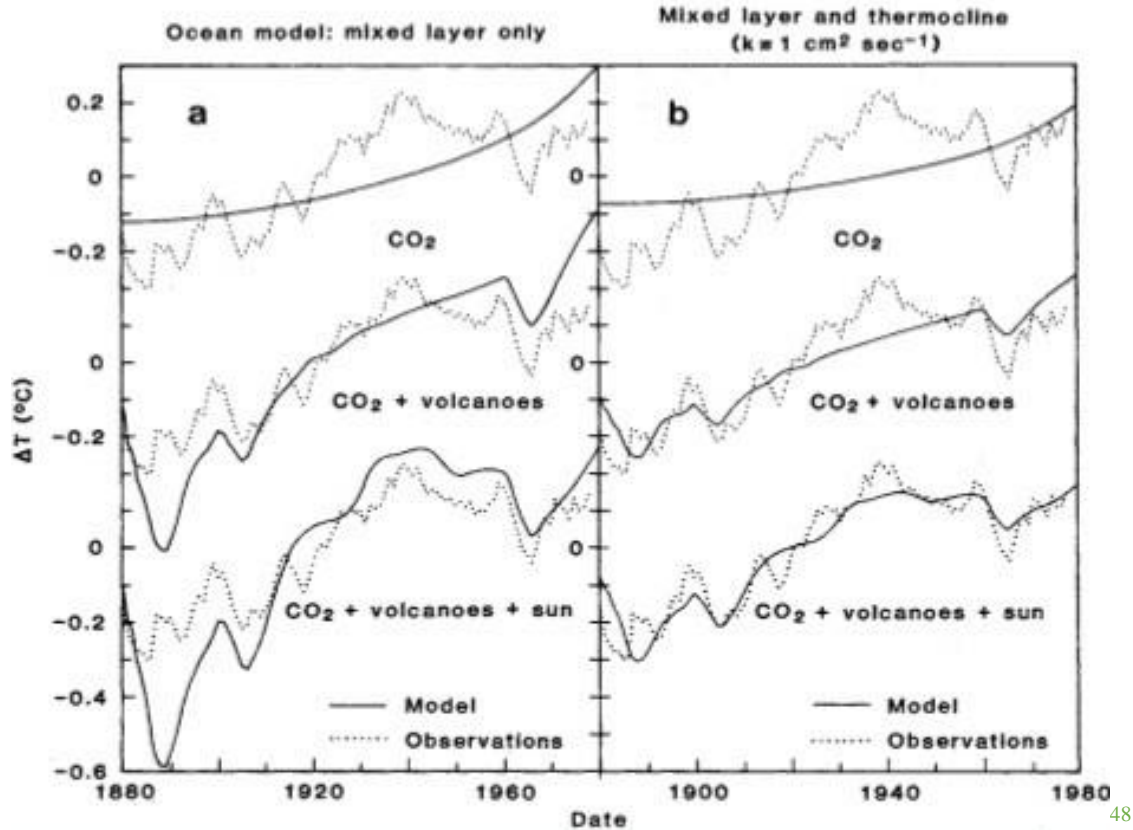
Accepter le fait que la température moyenne globale a augmenté de plus d'un degré depuis les débuts de l'ère industrielle est une chose, accepter la responsabilité de cette transformation colossale en est une autre. Si le débat sur la réalité du changement climatique a

⁴⁶ Youtube. (2018, october 18). P. Servigne et J. Blamont : Introduction au siècle des menaces [Video file]. Retrieved from <https://www.youtube.com/watch?v=DwD4VhSOoos>
23'45''

fait rage durant un temps, il peut aujourd'hui être considéré comme classé. Mais il est un peu tôt pour se réjouir de cette avancée car c'est la question de la responsabilité du réchauffement qui a pris le relais. Si la pression populaire et par la suite les gouvernements peuvent pousser l'industrie à corriger ses erreurs, ils ne peuvent pas lui demander de réparer les dégâts provoqués par un tiers. Et qui pourrait représenter un accusé aussi dangereux qu'irresponsable de ses actes dans le cadre du réchauffement climatique ? À l'échelle de l'histoire terrestre, vieille de plus de 4,5 milliards d'années, la présence de l'humanité ne représente qu'une goutte d'eau dans un océan et l'ère industrielle, quant à elle, occupe une place encore bien plus insignifiante. L'occasion est trop belle pour les climatosceptiques de rejeter la faute sur quelqu'un d'autre. Après tout, il faudrait être totalement mégalomane pour penser que notre petite espèce a pu avoir une telle influence sur un astre aussi insensible au fléau du temps que notre planète bleue. Non, pour influencer sur la Terre, il faudrait une force au moins aussi grande qu'elle, une force dont émane une gigantesque quantité de chaleur par exemple...

Le soleil a été incriminé pour la première fois en tant que principal responsable du réchauffement climatique en 1989 par un groupe d'éminents scientifiques appelé l'institut Marshall⁴⁷ dont faisait partie Fred Seitz qui a déjà participé au débat sur le tabagisme en défendant les intérêts de l'industrie du tabac. Pour remettre en cause l'origine anthropique du réchauffement climatique, ils utilisèrent les propres graphiques des climatologues afin d'y révéler ce qu'ils considéraient comme des incohérences. En effet, la courbe censée illustrer l'évolution des émissions globales de dioxyde de carbone ne se superpose pas à celle de la température moyenne globale. Les émissions de gaz à effet de serre ont fortement augmenté après la seconde guerre mondiale, ce que nous avons appelé plus tôt la Grande Accélération, pourtant l'augmentation la plus importante des températures date d'avant cette époque. L'institut Marshall expliqua ce manque de corrélation entre émission de CO₂ et réchauffement des températures globales par une variation de l'activité solaire au cours du 19^e siècle. Selon eux, l'activité solaire varie selon des cycles d'une durée d'environ deux siècles au terme desquelles les périodes de réchauffement laissent place à des périodes de refroidissement et ainsi de suite. Par conséquent la nouvelle période de refroidissement devrait s'amorcer au cours du 21^e siècle et l'émission croissante de dioxyde de carbone par le monde industriel n'y changera rien.

⁴⁷ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.307.



L'analyse proposée par l'institut Marshall met en évidence une résistance qui semble légitime de la part des climatosceptiques à l'égard du rôle joué par le dioxyde de carbone dans le réchauffement climatique. Cette critique se fonde même sur les données fournies par les climatologues eux-mêmes alors que peut-on leur reprocher ? L'institut Marshall a le tort de fonder sa critique sur des données incomplètes. En réalité, leur analyse ne porte que sur une figure (celle qui se situe en haut à gauche dans le tableau ci-dessus) du tableau proposé par le climatologue James Hansen⁴⁹. Ce tableau met en avant les échanges de chaleur entre l'océan et l'atmosphère en prenant en compte différentes données comme le CO₂ mais aussi l'activité solaire et l'activité volcanique. L'institut Marshall s'est contenté de pointer exclusivement les données qui justifiaient sa théorie sans prendre en compte l'ensemble de l'enquête. Si bien que lorsqu'il désigne les infimes fluctuations du rayonnement solaire comme responsables du changement climatique, il décide consciemment d'ignorer les autres facteurs du changement climatique que sont les gaz à effet de serre et l'activité volcanique qui sont pourtant clairement mis en évidence dans la figure de Hansen. L'institut Marshall manipule simplement les données

⁴⁸ J. Hanse, *Climate Impact of Increasing Atmospheric Carbon Dioxide*, 28/08/1981.

⁴⁹ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.309.

fournies par Hansen pour leur faire dire ce qui les arrange. En effet, l'espèce humaine ne peut agir activement que sur un seul des trois facteurs, à savoir les émissions de gaz à effet de serre, mais pour se faire elle devrait réduire drastiquement son activité industrielle et perturberait ainsi les intérêts des employeurs de nombreux scientifiques travaillant pour l'institut Marshall. Il est donc essentiel pour les climatologues de prouver que l'espèce humaine a bien une influence directe sur le réchauffement climatique par sa production de gaz à effet de serre.

Comment mettre en évidence l'impact de l'humanité sur le changement climatique dans un système aussi vaste et complexe que celui de la Terre ? C'est un des grands défis que doivent résoudre les climatologues pour responsabiliser le public. L'argument de l'activité solaire a mis en évidence les limites de l'argumentation classique contre les gaz à effet de serre. Celle-ci fonctionnait selon le modèle suivant⁵⁰. On posait comme hypothèse que les gaz à effet de serre provoquaient le réchauffement climatique. Ensuite on relevait l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre et on comparait celle-ci aux mesures des températures. Lorsque les données coïncidaient, on concluait à la corrélation entre les deux phénomènes. On remarque très vite que ce raisonnement n'est pas valide. L'actualisation de la prédiction ne prouve rien ou du moins elle ne prouve pas que c'est l'augmentation des gaz à effet de serre qui a entraîné la hausse des températures. Comme le montre le schéma de Hansen, l'activité volcanique et les variations du rayonnement solaire sont tout aussi influentes sur l'augmentation de la température globale que le dioxyde de carbone. Il fallait donc trouver un autre moyen de mettre en évidence le rôle joué par les gaz à effet de serre.

Le moyen utilisé pour marquer la signature climatique des gaz à effet de serre a été proposé par le climatologue indien Verrabhadran Ramanathan. Celui-ci a étudié l'atmosphère terrestre pour y observer les changements provoqués par l'effet de serre et en a conclu que le relevé des températures dans les différentes couches de l'atmosphère permettrait de désigner la part des responsabilités dans le réchauffement climatique. En effet, selon lui⁵¹, les gaz à effet de serre et les rayonnements solaires ne réchauffent pas l'atmosphère de la même façon. Si le rayonnement solaire réchauffe de manière uniforme les différentes strates de l'atmosphère, l'influence des gaz à effet de serre se fait essentiellement ressentir dans la basse atmosphère (troposphère) qui se réchauffe et dans la haute atmosphère (stratosphère) qui se refroidit. Par

⁵⁰ E. Conway et N. Oreskes, *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012, p.328.

⁵¹ *Ibid.*, p.214.

conséquent, la mesure des températures dans la troposphère et dans la stratosphère permettrait d'identifier le principal responsable du réchauffement climatique. Les observations qui suivirent donnèrent raison à Ramanathan et les résultats furent publiés dans le deuxième rapport du GIEC en 1995. Les climatologues tenaient maintenant une preuve supplémentaire de l'influence humaine sur le réchauffement climatique.

II.3.C. La climatologie, une discipline scientifique à part entière

Ce que met en évidence le débat sur la responsabilité humaine dans le changement climatique, c'est à quel point il est facile de se fourvoyer lorsqu'on étudie une question environnementale. La densité de données produites par un enchevêtrement de professionnels venus d'horizons très différents fait de la question un véritable nœud gordien qu'il est impossible de trancher sans prendre le risque de négliger de graves problèmes qui ne se manifestent pas nécessairement de façon explicite. La question est d'autant plus complexe que les recherches demandent le travail de professionnels extrêmement qualifiés dans un domaine environnemental précis mais qui ne sont pas pour autant spécialisés dans un autre. La difficulté réside dans la synthétisation de l'information pour ne faire ressortir que les découvertes les plus pertinentes. Chaque spécialiste doit apporter sa pierre à l'édifice sans pour autant s'immiscer dans le travail de ses collègues plus compétents dans un domaine voisin. Si cette prudence n'est pas suffisamment respectée, le risque encouru est de produire une communication défailante qui donne une impression de dissonance au sein même du monde scientifique créant ainsi le doute dans l'esprit de la population et réduisant sa confiance dans la Science. Un exemple frappant de cette communication contre-productive est celui de l'appel de Heidelberg rédigé en 1992 à l'occasion du sommet climatique de Rio de Janeiro.

À l'approche de la conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement tenue à Rio de Janeiro en 1992, un texte se proposa de mettre en garde les grands dirigeants contre l'irrationalisme grandissant autour de la question du climat qui risquait bien de compromettre le progrès scientifique et le progrès économique. La force de cet appel réside dans la tournure avec laquelle il a été rédigé par le journaliste français Michel Salomon. Loin de ressembler à un appel désespéré du monde industriel pour tenter de freiner l'importance grandissante des préoccupations écologiques, le texte repose plutôt sur un appel à la raison pour éviter d'entreprendre des actions irréfléchies et nuisibles sur le long terme.

« Nous soussignés, membres de la communauté scientifique et intellectuelle internationale, partageons les objectifs du Sommet de la Terre qui se tiendra à Rio de Janeiro sous les auspices des Nations Unies et adhérons aux principes de la présente déclaration. Nous exprimons la volonté de contribuer pleinement à la préservation de notre héritage commun, la Terre. Toutefois, nous nous inquiétons d'assister, à l'aube du XXIème siècle, à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social. (...) Nous adhérons totalement aux objectifs d'une écologie scientifique axée sur la prise en compte, le contrôle et la préservation des ressources naturelles. Toutefois, nous demandons formellement par le présent appel que cette prise en compte, ce contrôle et cette préservation soient fondés sur des critères scientifiques et non sur des préjugés irrationnels. (...) Nous mettons en garde les autorités responsables du destin de notre planète contre toute décision qui s'appuierait sur des arguments pseudo-scientifiques ou des données fausses ou inappropriées. (...) Les plus grands maux qui menacent notre planète sont l'ignorance et l'oppression, et non pas la science, la technologie et l'industrie, dont les instruments, dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate, sont des outils indispensables qui permettront à l'humanité de venir à bout par elle-même et pour elle-même, de fléaux tels que la surpopulation, la faim et les pandémies.»⁵²

En réalité, il est difficile de reprocher quoi que ce soit aux 4000 intellectuels, parmi lesquels 72 Prix Nobel, qui ont signé le texte tant celui-ci semble mesuré et véhicule un message bienveillant sur fond de prudence et de sagesse. Le caractère problématique et même pervers de l'appel de Heidelberg apparaît lorsqu'on s'interroge sur les motivations qui ont poussé à sa rédaction et l'usage qui en a été fait par la suite. Sur de nombreux sites internet, les climatosceptiques l'ont utilisé pour défendre leur position en profitant de la réputation des signataires, qui constitue pour eux un redoutable argument d'autorité pour convaincre leurs lecteurs. La mise en circulation libre de documents⁵³ initialement confidentiels appartenant à l'industrie du tabac et à celle de l'amiante a levé le voile sur les motivations peu avouables qui ont poussé à la rédaction de ce texte. Toute cette manœuvre a été orchestrée depuis le début dans le but d'éveiller la méfiance à l'encontre de discours écologistes un peu trop alarmistes en présentant ceux-ci comme

⁵² <http://www.global-chance.org/IMG/pdf/GC1p24.pdf>

⁵³ https://www.lemonde.fr/sciences/article/2012/06/16/l-appel-d-heidelberg-une-initiative-fumeuse_1719614_1650684.html

irrationnels. L'objectif recherché par le monde de l'industrie était d'exploiter le nouveau concept de *junk science* en faisant de l'écologie une science qui manque de mesure et n'utilise que les données qui corroborent ses théories. Le prestige et l'autorité des signataires de ce message a contribué à la réussite de l'opération quand bien même nombre d'entre eux n'avaient absolument pas conscience des usages qui seraient faits de la charte qu'ils ont ratifiée. Ce nouveau tour de force du monde industriel ne fait que renforcer un peu plus la méfiance dont il faut faire preuve à son encontre et démontre par la même occasion à quel point la lutte écologique est truffée de pièges de toutes sortes. En cherchant à témoigner sur une question qui leur tenait à cœur mais dont ils n'étaient pas nécessairement spécialistes, de nombreux intellectuels ont produit l'effet inverse de celui escompté en freinant le progrès de l'écologie et en augmentant le crédit déjà accordé au monde industriel.

II.4. La collapsologie en appui du discours scientifique

Alors que nous arrivons au terme de ce deuxième chapitre, nous souhaiterions revenir sur ce qu'il est possible de faire pour éviter au discours mettant en avant les risques du changement climatique d'être encore remis en doute et ce malgré la qualité des travaux réalisés par la majorité des scientifiques. Cette énième mésaventure que représente l'appel de Heidelberg met en évidence le caractère hautement spécifique du travail écologique et à quel point la légitimité de la science demande sans cesse à être refondée. Le discours pour la sauvegarde de la planète ne pourra toucher pleinement le public tant que la crédibilité des scientifiques sera continuellement remise en doute. Il n'y a pas de solution miracle pour résoudre ce problème complexe dans lequel s'est enlisée la science et ce travail n'a pas l'audace d'en proposer.

Cependant, il ne faudrait pas retenir que le sabotage organisé par le monde industriel est la seule raison pour laquelle la parole du monde scientifique n'est pas entendue. Tout d'abord, parce que parler d'un seul monde scientifique est un piège dans lequel nous tombons trop facilement. Rien n'est plus divisé que le monde scientifique comme en atteste les dissonances entre climatologues et climatosceptiques qui, qu'on le veuille ou non, font partie intégrante de ce que désigne l'appellation « monde scientifique ». Pour s'extraire de cette impasse langagière, le recours à Latour et à sa théorie du réseau d'acteurs ne manque pas de pertinence. La prise de conscience des dangers que représente le changement climatique doit s'enraciner à tous les niveaux de la société. Lorsque Latour dit qu'il ne faut pas chercher à sauver « la science » en tant

que telle, qui n'est qu'une autre façon de désigner ce « monde scientifique » abstrait qui recouvre les idées les plus divergentes, mais qu'il faut défendre l'institution scientifique, il cible le cœur du problème. Parler de science aujourd'hui ne peut se faire sans avoir à l'esprit la diversité de disciplines et d'approches que ce concept peut désigner. Il faut changer fondamentalement notre rapport à la science. Et quand la rationalité du discours scientifique ne suffit pas à marquer les esprits, un détour par l'imaginaire peut parfois se montrer salutaire. Le discours scientifique ne suffit pas à changer les mentalités, c'est un constat, peut-être a-t-il besoin d'un coup de pouce de la collapsologie.

L'origine de la collapsologie

Le terme de collapsologie au même titre que celui d'Anthropocène est assez nouveau et cette corrélation est tout sauf un hasard. En effet, la collapsologie désigne l'étude de l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle. Une période de l'histoire à laquelle l'Anthropocène doit son existence. L'ancien ministre de l'environnement français, Yves Cochet, donne de l'effondrement la définition suivante :

« C'est le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis (à un coût raisonnable) à une majorité de la population par des services encadrés par la loi. »⁵⁴

L'effondrement menace donc de frapper tous les secteurs de la vie quotidienne. On comprend ainsi mieux pourquoi, parmi les pièces du puzzle que constitue la science climatique, une discipline aussi transversale que la collapsologie a indéniablement un rôle à jouer. Si l'on devait retenir un événement fondateur de cette idée d'effondrement, le travail de Dennis Meadows serait probablement le meilleur candidat. En 1972, parut le rapport sur *Les limites à la croissance*⁵⁵ en réponse à la commande d'un groupe de réflexion international sur les problèmes de la société industrielle mieux connu sous le nom du Club de Rome. Ce rapport fit grand bruit à l'époque de sa parution en raison des conclusions dramatiques auxquelles il était arrivé. Des résultats d'autant plus inquiétants aujourd'hui que les prévisions alarmistes du travail correspondent plutôt bien aux évolutions des 50 dernières années. Mais sur quelles données se base-t-il exactement ?

⁵⁴ P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015, p. 15.

⁵⁵ De. Meadows. et Do. Meadows Do. et J. Randers, trad. fr. A. El Kaïm, *Les limites à la croissance*, Paris, Rue de l'échiquier, 2012.

Le point de départ du calcul repose dans l'observation des courbes propres à l'Anthropocène dont nous avons déjà parlé plus tôt. La croissance effrénée des courbes de population et de disparité économique mêlée aux inquiétudes sur l'avenir des rendements agricoles et la raréfaction des énergies fossiles poussa les chercheurs à proposer un modèle d'évolution du système. Après avoir enregistré les données recueillies dans un programme informatique, le fameux modèle World3, les résultats furent édifiants ! Toutes les courbes se crashaient simultanément au cours du 21^e siècle alors même que les données retenues ne prenaient pas en compte le dérèglement climatique. Choqués par les résultats, les chercheurs firent varier les données mais ils arrivèrent à des conclusions similaires voire même plus inquiétantes encore. Les calculs débouchèrent sur la conclusion que toutes les courbes étant interdépendantes, le seul moyen d'éviter la catastrophe était de corriger tous les paramètres. Le groupe d'experts proposa à l'époque des solutions radicales pour tenter d'entraver la progression de la catastrophe mais nous sommes bien placés aujourd'hui pour savoir qu'aucune de ces mesures ne fut appliquée. Malgré l'inaction des responsables, les résultats du rapport Meadows frappèrent suffisamment les esprits pour amorcer le développement de la collapsologie.

Comment tout peut s'effondrer

Le biologiste français Pablo Servigne représente aujourd'hui une des figures de proue de la collapsologie dans le monde francophone et son ouvrage *Comment tout peut s'effondrer* écrit en collaboration avec Raphaël Stevens et parut en 2015 a marqué les esprits. Dans ce livre, les deux auteurs passent en revue les différentes crises qui menacent notre siècle en gardant à l'esprit une donnée fondamentale propre à l'Anthropocène : tout est connecté. Ils partagent l'idée que l'Holocène est aujourd'hui terminé et que cette période de stabilité qui nous a permis depuis plus de 10 000 ans de construire la civilisation humaine n'est plus qu'un lointain souvenir. L'Anthropocène est une époque de changements incessants et il est crucial de s'y préparer. L'effondrement que nous annoncent Servigne et Stevens, s'il n'est soutenu par aucune preuve irréfutable, constitue malgré tout une illustration pertinente du danger qui nous menace. Il s'inscrit ainsi dans l'ensemble des dispositifs qui peuvent aujourd'hui nous pousser non plus uniquement à réfléchir mais bien à agir. Il est indispensable d'établir un lien entre les catastrophes que nous annoncent les courbes affolantes de l'Anthropocène et la vie quotidienne d'individus prisonniers de son immédiateté et incapables de penser à long terme. La force de la

collapsologie est qu'elle touche directement à l'imaginaire et fait écho à des œuvres de science-fiction souvent bien ancrées dans l'esprit du public. Un monde sans moyen de transport à moteur où règnent la famine et la peur, tout le monde peut l'envisager et par la même occasion le redouter.

Mais ce discours catastrophiste ne risque-t-il pas justement d'être renvoyé au statut de science-fiction et d'être ainsi associé aux grands canulars qui font toujours sensation mais dont la crédibilité est proche de zéro ? À l'image de Cassandre, le personnage de la mythologie grecque qui annonçait la chute de Troie, les collapsologues sont-ils condamnés à brandir des menaces qui ne seront jamais prises au sérieux avant que la catastrophe n'arrive ? Pour éviter de tomber dans cet écueil, la collapsologie veut s'ériger en tant que discipline à part entière en construisant des théories qui donnent du sens à la somme de faits que les études scientifiques mettent à notre disposition. La collapsologie a pour rôle d'éveiller les consciences et cette mission est particulièrement difficile parce qu'elle n'apporte pas un message positif. Elle implique de faire le deuil d'une vision du monde et cette acceptation prend du temps. Il n'est jamais facile d'apporter une mauvaise nouvelle mais la collapsologie veut nous éviter à tout prix d'opter pour la posture du déni face à la catastrophe qui s'annonce. Pour y parvenir, la collapsologie doit compter sur son atout principal, le discours catastrophiste.

La force de la collapsologie est aussi sa faiblesse, son discours affecte bien plus les émotions que la raison. Elle frappe davantage les esprits par ces perspectives inquiétantes que par le calcul de probabilités de celles-ci. C'est pour cette raison qu'elle constitue un parfait complément à la climatologie et à toutes les disciplines scientifiques qui établissent toujours plus de faits incontestables mais qui ne parviennent pourtant pas à faire réagir le public. Avec la collapsologie, il y a un avant et après. Le changement de paradigme est total et la lecture des événements n'est plus la même. Les personnes sensibilisées aux problématiques de l'Anthropocène habitent littéralement un autre monde.

Nous n'entrerons pas ici dans les données chiffrées de l'Anthropocène, elles ont déjà été exploitées dans le premier chapitre mais rappelons simplement que la production d'énergie, qu'elle soit fossile ou renouvelable, atteint progressivement ses limites et que la croissance va se heurter de plein fouet à cette réalité qui risque de créer un chaos sans précédent. Comme le

mettent en avant Servigne et Stevens dans leur ouvrage⁵⁶, le système énergétique est tout sauf notre unique source d'inquiétude, en effet, il est intimement lié au système financier qui pourrait connaître un effondrement encore plus rapide et entraîner le monde entier dans sa chute. Et ces deux systèmes instables ne sont pas les seuls dangers, ils sont aussi à la merci du changement climatique qui constitue déjà à lui seul une menace suffisamment grande pour éclipser toutes les autres. Le dérèglement climatique risque d'entraîner des crises géopolitiques inextricables dans un monde globalisé et donc totalement interdépendant. Bien plus que l'homme ou la vie, c'est surtout la civilisation qui est menacée. Avec la chute de la biodiversité, c'est toute la stabilité des écosystèmes qui est en sursis. Tous ces constats nous renvoient à la même conclusion : l'Anthropocène est synonyme de fin de la stabilité qui nous protégeait de la menace qui plane sur toute civilisation selon Servigne, le triptyque maladie-famine-guerre⁵⁷. Notre monde est devenu une machine tellement complexe que le moindre grain de sable pourrait le faire dérailler. Sa capacité de résilience s'est dégradée au même rythme que la complexité de son réseau s'est développée. La majorité des habitants de la planète n'a aujourd'hui plus de lien direct avec celle-ci et dépend des structures hypercomplexes qui ont été mises en place pour assurer sa subsistance. Mais si le système s'effondre, il entrainera son réseau d'approvisionnement dans sa chute⁵⁸.

Alors que faire pour éviter l'effondrement ? Ralentir ? Ce n'est malheureusement pas si simple. En effet, notre civilisation thermo-industrielle est basée sur la croissance et, si celle-ci venait à s'arrêter, notre organisation sociale actuelle serait condamnée à mourir et nous obligerait à inventer un modèle radicalement différent en un temps record. Cette situation est d'autant plus perverse qu'il est aujourd'hui pratiquement impossible de développer un autre système en marge de notre société. Celle-ci se contente donc de repousser continuellement les limites du raisonnable sans regarder derrière elle mais cette course incessante approche à toute vitesse de son point de rupture nous disent les collapsologues et la chute sera irréversible. Le constat dressé par Servigne et Stevens laisse peu d'espoir mais leurs opposants peuvent toujours leur rétorquer que le système a connu de nombreuses crises au cours de son histoire mais qu'il se tient toujours debout. Alors, les collapsologues sont-ils plus crédibles que les autres annonceurs de catastrophe ? Et si oui, en quoi ?

⁵⁶ P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015, p.57.

⁵⁷ *Ibid.*, p.84.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 125.

Pour un catastrophisme éclairé

En réalité, il n'existe aucune preuve irréfutable de l'effondrement prochain de la civilisation thermo-industrielle comme il n'existe jamais de preuve annonciatrice d'une catastrophe. C'est bien ici que se trouve l'essence de la catastrophe, elle est tout sauf envisageable avant de s'être produite. En s'appuyant sur la distinction de principe établie en 1921 par l'économiste américain Frank Knight et l'économiste britannique John Keynes entre le risque et l'incertain qui constituent deux formes d'incertitudes distinctes⁵⁹, Servigne et Stevens affirment que si les risques sont probabilisables, l'incertain, lui, n'est pas quantifiable⁶⁰. Pourtant, et c'est ici que repose tout le paradoxe qu'a étudié le philosophe français Jean-Pierre Dupuy, la réalisation d'une catastrophe la rend possible *a posteriori*. Dans son livre *Pour un catastrophisme éclairé* paru en 2002, Dupuy a mis en évidence l'irruption du possible dans l'impossible⁶¹. Il est très difficile de concevoir que le catastrophisme peut se construire à partir d'une pensée rationnelle mais Dupuy a tenté de prouver le contraire.

Sa réflexion n'est pas nouvelle et se rapproche fortement de celle qu'avait développée Henri Bergson dans *Le possible et le réel* en 1930. Bergson se focalisait à cette époque sur l'œuvre d'art qui ne devient possible selon lui qu'en même temps qu'elle devient réelle. Avant qu'il ne pose son pinceau sur la toile, le peintre n'a pas encore donné vie à son œuvre, personne n'est en mesure d'imaginer à quoi ressemblera son tableau. En va-t-il de même pour la catastrophe ? Pour Bergson lui-même la réponse est oui⁶² et c'est d'autant plus clair lorsqu'on s'attarde sur son explication :

« Qu'on puisse insérer du réel dans le passé et travailler ainsi à reculons dans le temps, je ne l'ai jamais prétendu. Mais qu'on puisse y loger du possible, ou plutôt que le possible aille s'y loger lui-même à tout moment, cela n'est pas douteux. Au fur et à mesure que la réalité se crée, imprévisible et neuve, son image se réfléchit derrière elle dans le passé indéfini ; elle se trouve avoir été, de tout temps, possible ; mais c'est à ce moment précis

⁵⁹ J. Keynes, *A Treatise on Probability*, London, Macmillan and co., 1921.

F. Knight, *Risk, Uncertainty and Profit*, Boston, Houghton Mifflin, 1921

⁶⁰ P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015, p. 141.

⁶¹ J.- P. Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2002, p.10.

⁶² H. Bergson, *Œuvres*, Edition du centenaire, Paris, PUF, 1991, p.1110-1111.

qu'elle *commence à l'avoir toujours été*, et voilà pourquoi je disais que sa possibilité, qui ne précède pas sa réalité, l'aura précédée une fois sa réalité apparue. »⁶³

Bergson prépare en quelque sorte le terrain à ce que Dupuy présente comme le « temps des catastrophes »⁶⁴, une ère où le temps ne se développe pas selon le tracé d'une ligne mais où il existe des allers-retours entre le présent et le passé. Ce sont ces va-et-vient qui rendent la catastrophe possible après qu'elle se soit produite. Lorsqu'on connaît les conséquences, la relecture des événements rend même parfois l'arrivée de la catastrophe inéluctable. Toute la difficulté du discours catastrophiste est de rendre la catastrophe possible avant qu'elle ne se soit produite. Paradoxalement, si le catastrophisme parvient à la prévenir, tous les efforts qu'il aura produits sembleront vains puisqu'aucune catastrophe ne sera survenue. Le défi du catastrophiste consiste à écarter l'actualisation de la catastrophe tout en maintenant sa possibilité. Le catastrophisme éclairé que tente de définir Dupuy exige de considérer la menace comme une évidence et non plus comme un risque. C'est seulement en les pensant comme inévitables que nous pourrions peut-être éviter les catastrophes. Quand le travail du catastrophiste est bien fait, sa prophétie ne se réalise pas. C'est pour cette raison qu'il est si difficile de distinguer les mauvais plaisantins des véritables lanceurs d'alerte. Et le problème est peut-être même encore plus insoluble pour les catastrophistes car il est difficile pour eux d'utiliser l'histoire comme témoin. En effet, lorsque l'impossible arrive, il perd son caractère exceptionnel et intègre ce que Dupuy appelle le « mobilier ontologique » du monde⁶⁵. Extraite de son contexte, la catastrophe ne paraît plus du tout improbable à la relecture des événements alors qu'à l'instant même qui la précédait, elle semblait encore totalement impossible.

Les risques du catastrophisme

Le problème de la catastrophe c'est qu'elle s'exclut par essence de tout discours rationnel. Lorsqu'elle est annoncée trop tôt, elle est associée à tous les discours apocalyptiques qui sont restés au stade de prophétie. Lorsqu'elle a eu lieu, elle devient rapidement un élément du décor comme l'a mis en avant Dupuy. Un événement qui vient s'insérer dans le cours de l'histoire et dont l'improbabilité s'est évaporée au moment de son actualisation. Le constat ne plaide pas en faveur de la collapsologie. Aussi fondé soit-il, le discours catastrophiste continuera le plus

⁶³ Bergson p.1340

⁶⁴ J.- P. Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2002, p.13.

⁶⁵ *Ibid.*, p.84-85.

souvent à être rejeté par une pensée qui se désignera elle-même comme « rationnelle » et qui condamnera ce qui lui semble être un délire dangereux appartenant à un autre temps. Le symbole par excellence de ce rejet du discours catastrophiste est cristallisé par le personnage de Greta Thunberg. Animée par une forte conviction et porteuse d'un discours sans équivoque, son image dérange. Dans une société faite de compromis et de diplomatie, son discours radical, aussi fondé soit-il, déplaît. Sa parole dérange parce qu'elle bouscule les espoirs de nombreuses personnes. Beaucoup se demandent comment une adolescente peut avoir l'outrecuidance de sécher l'école pour s'adresser sans mesure aux grands dirigeants de la planète. Et nombreux sont ceux qui associent son discours à sa personne, rejetant ainsi en bloc ce qu'ils identifient comme une forme d'hystérie.

Ces observations sont en totale adéquation avec l'avis de Servigne et Stevens : la collapsologie est souvent inefficace lorsqu'elle est présentée de front. « Le problème avec les catastrophes c'est que nous savons qu'elles sont crédibles mais nous n'y croyons pas »⁶⁶. Parler d'effondrement, c'est mettre en récit des chiffres abominables. Il faut être subtil pour faire de la collapsologie efficace car « le mythe est plus fort que les faits »⁶⁷. Servigne a déclaré dans une interview pour *Thinkerview*⁶⁸ en 2018 que la clé du récit collapsologique était de ne pas écraser l'avenir car l'annonce de la catastrophe est toxique et réduit à néant tout espoir. Dans ce même entretien réalisé en binôme avec l'astrophysicien français Jacques Blamont, Servigne insiste sur le rôle crucial que joue l'acceptation de la mort possible. La philosophie selon Servigne c'est « comment bien vivre avec l'idée de la mort »⁶⁹. Accepter l'effondrement ne veut pas dire qu'il faut abandonner toute action mais au contraire qu'il faut se préparer à affronter le changement. Il est crucial de voir l'effondrement comme l'ennemi de tous car seul un ennemi commun invitera à la coopération entre les individus selon Servigne.

Le combat pour rendre sa crédibilité à l'institution scientifique représente une lutte essentielle de notre époque pour faire comprendre au monde l'impact réel de l'homme sur son environnement mais il n'est pas le seul. Car même quand la gravité de la situation frappe les esprits avertis, elle n'implique pas nécessairement une évolution concrète de leurs actes. Même

⁶⁶ P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015, p.222.

⁶⁷ *Ibid.*, p.224.

⁶⁸ Youtube. (2018, october 18). P. Servigne et J. Blamont : Introduction au siècle des menaces [Video file]. Retrieved from <https://www.youtube.com/watch?v=DwD4VhSOoos>

⁶⁹ Youtube. (2018, october 18). P. Servigne et J. Blamont : Introduction au siècle des menaces [Video file]. Retrieved from <https://www.youtube.com/watch?v=DwD4VhSOoos 1h12>

en ayant conscience de l'ampleur de la menace, rares sont les individus qui agissent activement et efficacement pour tenter de résoudre les problèmes posés par l'Anthropocène. La collapsologie constitue peut-être le complément idéal pour enfin pousser la population à « faire bouger les choses » mais la volonté ne suffit pas toujours. Encore faut-il savoir comment agir. Le prochain chapitre abordera donc cette vaste question de la posture à adopter face à une catastrophe écologique qui est déjà là...

III. Devenir acteur de l'Anthropocène

En 1960, le philosophe allemand Günther Anders publia un ouvrage intitulé *Le temps de la fin*⁷⁰ dans lequel il réfléchissait à la question de la catastrophe et à la difficulté qu'éprouve l'esprit humain à concevoir celle-ci. En pleine période de guerre froide, la possibilité imminente d'un hiver atomique le poussa à s'interroger sur l'impact que la perspective d'un tel cataclysme pouvait avoir sur ses concitoyens. Une simple conversation partagée avec un homme fumant tranquillement le cigare dans son wagon illustre parfaitement l'état d'esprit que pouvait adopter le citoyen lambda face à la probable catastrophe. Lorsqu'Anders laissa échapper la formule de « danger nucléaire », l'homme assis en face de lui se contenta de hausser les épaules en disant : « On crèvera tous ensemble. » Une réponse sèche et concise qui résume à elle seule toute la complexité de la lutte qui attend l'humanité.

On peut aisément transposer le ressenti à l'égard de l'hiver nucléaire dans le contexte du changement climatique qui nous intéresse ici et cela nous permet de remarquer que l'attitude que nous avons présentée précédemment qui consiste à refuser d'affronter la vérité n'est pas la seule qui existe. Le problème ne réside plus ici dans « l'aveuglement face à l'apocalypse mais plutôt dans l'indifférence à l'apocalypse »⁷¹ selon l'expression d'Anders. Son analyse de la situation est la suivante. En employant, le pronom « on », l'homme au cigare englobe avec lui l'ensemble de l'humanité qui sera heurtée de façon homogène par la catastrophe. Et si la catastrophe ne le vise pas lui personnellement, pourquoi devrait-il y réagir individuellement ? Cette réaction n'est pas sans rappeler celle qui frappe aujourd'hui nombre de nos concitoyens lorsqu'on les place devant leurs responsabilités face au changement climatique même s'il faut relever certaines nuances. D'abord, la catastrophe nucléaire a la particularité d'être un événement instantané qui s'abat subitement sur une vaste région touchant ainsi des millions voire des milliards de personnes. Les dérèglements de l'Anthropocène sont plus insidieux car ils frappent de façon progressive. La détérioration graduelle des conditions de vie n'éveille pas le même sentiment d'urgence que celui suscité par l'explosion d'une bombe. De plus, s'ils menacent tout le monde à long terme, les premières victimes de ces dérèglements ne sont pas nécessairement les plus aptes à les affronter.

⁷⁰ G. Anders, *Le temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007.

⁷¹ *Ibid.*, p. 42.

Et paradoxalement, la redistribution des climats peut devenir une opportunité pour certains qui profiteront de meilleures conditions climatiques pour exploiter leurs terres. Le caractère progressif mais aussi hasardeux de ces transformations réduit donc le sentiment de solidarité essentiel à la mise en place de réactions coordonnées pour affronter le problème. Car penser un phénomène qui frappe l'humanité tout entière, de l'employé moyen d'une métropole européenne à l'éleveur d'ovins perdu dans les vastes plaines de l'Asie est un véritable défi pour l'homme contemporain. Être informé du danger ne suffit pas, il doit apprendre que son implication comptera s'il parvient à envisager des solutions concrètes pour s'engager efficacement à la sauvegarde de son environnement. C'est un des enjeux fondamentaux de l'Anthropocène que d'apprendre à se penser membre d'une immense communauté d'êtres vivants et même non-vivants et non plus comme un acteur isolé perdu dans l'immensité de la Terre.

Pour adopter une nouvelle posture et se penser comme citoyen actif de l'Anthropocène, il faut mettre en évidence les solutions proposées pour tenter de résoudre le problème. La suite de ce travail se propose d'explorer plusieurs pistes d'analyse en suivant trois étapes. Dans un premier temps, comprendre quelles sont les solutions qui s'offrent aujourd'hui à l'espèce humaine pour tenter de répondre à la catastrophe qui s'annonce mais aussi quels sont les freins qui les empêchent de se mettre en place. C'est seulement ainsi que dans un deuxième temps, nous pourrons nous interroger sur le caractère exceptionnel de l'espèce humaine et sur les conséquences écologiques qu'implique cette singularité. Avant, enfin, de proposer une refonte de nos cadres de pensée pour dépasser le paradigme de l'Holocène et se sentir définitivement citoyen à part entière de l'Anthropocène.

III.1. Proposer des solutions au problème

La prise de conscience du problème écologique ne date pas d'hier. Même si l'information est souvent approximative et que le doute habite encore une partie de la population, la majorité des individus qui sont capables d'agir ont conscience que la situation climatique est plus que préoccupante. Pourtant, que s'est-il concrètement passé aux cours des 30 dernières années, qui correspondent à la période d'activité du GIEC, pour enrayer de façon significative les effets du changement climatique ? Certes, des actions ont été mises en place pour tenter de sauvegarder l'environnement. Le tri sélectif s'est généralisé, le passage des énergies fossiles aux énergies renouvelables fait l'objet d'un intérêt croissant, les marches pour le climat afin d'éveiller les

consciences se multiplient mais toutes ces actions aux motivations louables ne représentent finalement pas grand-chose lorsqu'on les compare aux autres actes que l'homme continue d'entreprendre et qui détériorent encore et toujours son environnement. L'engagement écologique a un coût et pour la majorité de la population celui-ci est bien trop élevé. Un récent sondage a été réalisé par RTL-Ipsos-Le Soir⁷² auprès de la population belge dans le sillage des marches des étudiants pour le climat et les résultats sont révélateurs du problème. Si 80% des personnes interrogées se disent inquiètes face à la situation du changement climatique, le pourcentage se réduit drastiquement lorsqu'on leur demande s'ils sont prêts à agir pour enrayer le phénomène. De même, si une large majorité des sondés se montre favorable aux petits efforts du quotidien comme la réduction des déchets ménagers ou de la consommation de papier, leur nombre se réduit brutalement lorsqu'on leur demande s'ils sont prêts à modifier leurs moyens de transports ou à réduire leurs vacances. Ce contraste illustre à quel point l'effort écologique est un concept nébuleux qui revêt une signification différente aux yeux de chacun. Pourtant, à long terme, la menace climatique affectera tout le monde, du plus convaincu des climatosceptiques au plus fervent défenseur de l'écologie. Cette disparité de réactions face aux problèmes climatiques dépend autant de la croyance des individus que de leur volonté d'agir mais amène à se poser une seule et même question sur la lutte écologique : que cherche-t-on à sauver ?

III.1.A. Sauver la Terre, mais pour qui ?

Comme nous le savons, la Terre est vieille de plus de 4,5 milliards d'années. Au cours de cette période, l'état de la planète a profondément évolué. D'une croûte terrestre aride faite de volcans actifs et de terres asséchées, l'enveloppe terrestre s'est peu à peu modifiée pour nous offrir les paysages que nous connaissons aujourd'hui, faits d'océans, de banquise, de terres cultivables mais surtout de vie. Car la vie n'a pas toujours existé sur la Terre. Elle a même émergé dans un contexte bien particulier, il y a 3,7 milliards d'années, à une époque où l'état de la planète était bien différent de ce que nous connaissons aujourd'hui. Notre atmosphère, élément central du débat climatique contemporain, avait alors une composition à base de méthane, d'ammoniac, d'hydrogène, de monoxyde de carbone, de dioxyde de carbone et de dihydrogène. C'est l'apparition du vivant, d'abord sous forme microscopique, qui a fondamentalement modifié la planète. Si bien que la plus grande révolution écologique qui a frappé la Terre remonte à 2,5

⁷² <https://www.rtl.be/info/belgique/societe/grand-barometre-voici-les-efforts-que-les-belges-sont-prets-a-faire-pour-lutter-contre-le-rechauffement-climatique-1101562.aspx>

milliards d'années lorsque le vivant s'est mis à changer la composition de l'atmosphère. L'oxygène qui représente aujourd'hui une condition indispensable à la vie de nombreux êtres vivants était un poison pour les premiers habitants de la Terre. Dans ce nouvel environnement, le processus de l'évolution a poursuivi son chemin et les premiers organismes pluricellulaires apparurent il y a de ça un milliard d'années. Tout a alors commencé à s'accélérer et les premières formes de vie marines comparables à des animaux ont fait leur apparition il y a 600 millions d'années évoluant ensuite progressivement vers la biodiversité que nous connaissons aujourd'hui.⁷³

Parmi les révolutions écologiques qu'a connues la Terre, il est évidemment important d'évoquer les extinctions de masse. Pour parler d'extinction de masse, il faut que la quantité de la biodiversité à l'échelle mondiale se réduise très fortement, plus de deux tiers des espèces présentes sur terre et en mer, et ce dans une période assez brève à l'échelle géologique. Les biologistes en comptabilisent cinq, réparties sur les 450 derniers millions d'années, et, selon eux, nous serions en train de vivre la sixième depuis le commencement de l'Holocène il y a un peu plus de 10 000 ans. Cette information peut paraître surprenante dans ce travail axé sur l'Anthropocène qui insiste depuis le début sur les changements provoqués par l'ère industrielle mais lorsqu'on analyse de plus près les causes de cette sixième extinction, tout s'éclaire. Au contraire des cinq extinctions précédentes survenues à la suite de changements géologiques considérables, les causes de la sixième extinction semblent toutes se rapporter à un même dénominateur commun : le développement de la civilisation humaine. L'espèce humaine se démarque des autres par la faculté qu'elle a de façonner l'environnement dans son intérêt et ce dans des proportions considérables. On peut observer que la sédentarisation a poussé l'homme à adapter son environnement afin que celui-ci puisse répondre à ses besoins. C'est ainsi que l'homme s'est progressivement mis à raser des forêts pour en faire des champs et des prairies. Des prairies dans lesquelles, après avoir exterminé par la chasse une forte quantité des grands animaux qui peuplaient encore la Terre il y a quelques milliers d'années, il a placé les premiers animaux domestiqués. La domestication des animaux d'élevage a entraîné de nouvelles stratégies de rentabilité comme la sélection des espèces les plus avantageuses et l'abandon de celles qui se développaient plus lentement jusqu'à leur disparition progressive. Ces manœuvres mises en place

⁷³ Ce rappel historique est inspiré du cours de *Questions approfondies de philosophie des sciences* dispensé par Pascal Poncin

par l'homme depuis plus de 10 000 ans n'ont jamais cessé de se développer en cherchant toujours plus de rentabilité, le récent scandale des vaches à hublots⁷⁴ n'est qu'un exemple parmi d'autres des dérives qu'entraîne cette quête effrénée du profit.

La biodiversité ne cesse de se réduire sur notre planète et les chiffres enregistrés aujourd'hui sont tout bonnement affolants. Mais contrairement à ce que pourrait laisser penser la prise de conscience très contemporaine de l'érosion de la biodiversité, la colonisation de terres vierges par l'homme a depuis toujours constitué un fléau pour les espèces qui les ont vues débarquer. Richard Leakey et Roger Lewin, deux biologistes réputés pour leurs travaux sur la biodiversité, ont présenté les ravages que pouvait provoquer l'espèce humaine lorsqu'elle décide de s'installer sur un nouveau territoire dans un ouvrage paru en 1995 sous le nom de *La sixième extinction*.⁷⁵

Les deux auteurs soulignent que l'homme n'a pas toujours été le chasseur dominant toutes les espèces de son écosystème qu'il est devenu. À l'origine, quand notre branche s'est distinguée de celle des autres primates, nous partagions encore avec eux la plupart de nos habitudes alimentaires. Ce n'est qu'autour des deux à trois millions d'années avant notre ère que la viande devint une composante essentielle de notre alimentation, une époque qui coïncide d'ailleurs avec le développement de notre volume cérébral. À partir de cette période, les aptitudes à la chasse n'ont fait que se développer, en prenant un virage décisif il y a 100 000 ans avec l'avènement de l'homme moderne. L'apogée de sa domination s'est manifestée peu avant la sédentarisation. À la fin du Pléistocène, le continent américain était encore peuplé de 57 espèces de grands mammifères regroupant les mastodontes, les glyptodontes, les paresseux géants ou encore les tigres à dents de sabre. En seulement 2000 ans, l'ensemble de ces espèces a subitement disparu. Ce phénomène s'explique par deux facteurs. D'abord, par le changement climatique au cours duquel l'immense couche de glace qui recouvrait les deux tiers du continent américain s'est retirée mais aussi selon l'hypothèse du paléontologue Paul Martin par le *Pleistocene overkill*, une période de chasse intensive rendue possible par la migration de l'espèce humaine venue d'Eurasie par le détroit de Behring. Leakey et Lewin soulignent que, face à des espèces qui n'avaient jamais connu la prédation, l'homme moderne qui avait développé ses techniques de chasse durant

⁷⁴ Ce nom désigne les vaches qui ont été équipées d'une canule fermée par un clapet permettant d'observer directement le système digestif de l'animal mais aussi d'y réaliser des prélèvements ou d'y injecter des produits.

⁷⁵ R. Leakey et R. Lewin, *La sixième extinction*, trad. fr. V. Fleury, Paris, Flammarion, 1995.

des dizaines de milliers d'années réalisa un massacre sans précédent, réduisant à néant des taxons entiers du tableau écologique.

Si ce récit est déjà frappant, il n'est cependant pas le seul présenté par Leakey et Lewin. On peut y ajouter la mésaventure arrivée aux espèces qui peuplaient la Nouvelle-Zélande il y a seulement 1000 ans lorsque les Maoris sont arrivés sur ce territoire. À l'époque, les îles qui composaient la Nouvelle-Zélande étaient un véritable paradis pour les oiseaux qui pullulaient dans une diversité inimaginable aujourd'hui. Pourtant, en quelques générations, la moitié des espèces d'oiseaux présentes sur l'île a disparu et les centaines de milliers de squelettes retrouvés ne laissent que peu de doutes sur les causes de leur disparition. À l'extinction des oiseaux s'ajoutent celles de toutes sortes d'espèces (criquets, escargots, chauve-souris) qui n'ont pas été chassées pour être consommées mais dont l'habitat a été ravagé pour permettre l'installation des tribus maoris. Et lorsque cette invasion n'a pas suffi à exterminer les derniers survivants, ce sont les rats, compagnons clandestins des voyageurs polynésiens, qui ont profité de leur statut de nouveau prédateur pour conquérir ces nouvelles niches écologiques si fragiles. Ce genre de catastrophe écologique s'est répété sur toutes les îles restées préservées durant des siècles et qui ont vu débarquer de nouveaux arrivants.

Le problème de la sixième extinction est donc plus ancien qu'il n'y paraît mais la prise de conscience collective est bien plus récente, ce qui rend d'autant plus inquiétants les dernières données. Un récent article du *Monde*⁷⁶ fait part d'une étude publiée le 10 juillet 2017 dans la revue scientifique américaine *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, menée par des chercheurs américains et mexicains qui ont décidé de mettre en avant l'érosion des populations plutôt que celle des espèces. Ils pensent que cet angle d'approche est plus marquant pour l'opinion publique. En effet, lorsqu'on observe l'extinction des espèces, on constate une érosion significative de celles-ci mais pas une érosion aussi alarmiste que si on observe le problème par rapport aux déclin des populations, les chiffres sont alors bien plus saisissants. Leur étude porte sur 27600 espèces de vertébrés, soit la moitié des effectifs connus, et les résultats sont pour le moins inquiétants. 32% des espèces accusent aujourd'hui un déclin de leur population et 40% d'entre elles ont vu leur territoire se réduire de 80% depuis le début du 20^e siècle. La population humaine grignote chaque jour un peu plus le territoire d'autres espèces que

⁷⁶ https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2017/07/10/la-sixieme-extinction-de-masse-des-animaux-s-accelere-de-maniere-dramatique_5158718_1652692.html

ce soit pour y implanter des usines, des champs ou simplement des habitations. La comparaison entre les populations humaines et animales est particulièrement marquante. Si on prend l'exemple du guépard, sa population à l'échelle mondiale se chiffre aujourd'hui à 7000 individus, alors que dans le même temps, la population humaine mondiale atteint les 7 milliards d'habitants. Pourtant, il y a un siècle, on comptait encore plus de 100 000 guépards⁷⁷ sur la planète alors que la population humaine avoisinait seulement le milliard et demi d'habitants⁷⁸. Il faut évidemment relativiser cette comparaison tant le territoire de chasse d'un grand félin est incomparable à l'espace dont a besoin un homme pour vivre mais il n'empêche que les hommes sont aujourd'hui un million de fois plus nombreux sur terre que les guépards alors qu'ils ne l'étaient que 1500 fois plus au début du siècle dernier. Cet exemple parmi d'autres illustre à quel point la conquête par l'homme de chaque parcelle de territoire se fait au détriment des espèces autochtones dont les populations se réduisent à un rythme affolant et dont l'extinction pure et simple n'est souvent plus qu'une question de décennie. Le déclin de la biodiversité ne semble pas vraiment alarmer les décideurs, pourtant ce genre d'extinction massive n'est pas un phénomène que l'on prend à la légère. Ce qui interpelle particulièrement dans les périodes d'extinction de masse, c'est qu'au terme de celles-ci les espèces dominantes de la planète laissent généralement place à de nouvelles. C'était vrai pour les dinosaures au terme du crétacé il y a 65 millions d'années. En sera-t-il de même pour nous au cours des siècles à venir ? Et que désigne-t-on par ce « nous » ? Parle-t-on du vivant dans son ensemble ou simplement de l'espèce humaine ? La réponse à cette question est cruciale à l'heure de savoir quelle sorte d'écologie nous sommes prêts à mettre en place aujourd'hui.

III.1.B L'écologie, un concept divisé

Plusieurs conceptions⁷⁹ peuvent être distinguées lorsque l'on entreprend de préciser qui l'on cherche à sauver et à quel coût. La première d'entre elles est celle qu'on peut qualifier d'anthropocentrique. Selon cette approche, l'enjeu de la lutte écologique est essentiellement de sauver l'humanité et ses conditions de vie. Cette sauvegarde de la civilisation humaine ne signifie pas l'abandon de toute autre forme de vie mais privilégie la survie des espèces animales et végétales les plus rentables pour l'espèce humaine sans tenter de sauver la diversité de

⁷⁷ https://www.lemonde.fr/international/article/2019/01/19/la-survie-des-guepards-menacee-par-la-mode-des-felins-de-compagnie_5411453_3210.html

⁷⁸ <https://ourworldindata.org/future-population-growth>

⁷⁹ C. Bonneuil et J.-B. Fressoz, *L'événement Anthropocène*, Paris, Seuil, 2013, p.55.

l'écosystème mondial. C'est cette approche qui est certainement la plus répandue parmi la population. Les changements liés à l'Anthropocène inquiètent parce qu'ils sont susceptibles de perturber de façon significative notre confortable mode de vie. Que ce soit par les migrations que cette nouvelle ère risque de provoquer ou les adaptations alimentaires auxquelles elle risque de nous contraindre. L'écologie anthropocentrique exige donc des efforts pour tenter de sauver l'environnement mais elle le fait dans une démarche relativement égoïste dont le seul but est de pérenniser l'espèce humaine ainsi que son modèle civilisationnel en échange de petits gestes pour l'environnement. C'est une transition douce vers une société plus respectueuse des ressources et qui s'appuie sur la prise de conscience des individus que notre mode de vie ne sera pas viable pour chacun sur le long terme. L'écologie anthropocentrique représente un premier pas vers l'adaptation à l'Anthropocène mais si nous refusons de renoncer à certains privilèges, ce modèle écologique pourrait se révéler insuffisant.

L'approche biocentrique

C'est pour cette raison qu'il existe une deuxième approche peut-être plus pertinente s'il s'agit de prendre en considération le problème d'extinction de masse qui ne cesse de s'intensifier depuis plusieurs milliers d'années. Cette deuxième approche est désignée par l'adjectif de biocentrique et veut mettre en place un modèle écologique qui valorise la survie du vivant sous toutes ses formes. Ce modèle écologique va beaucoup plus loin en cherchant à faire chuter l'homme de son piédestal. L'idée n'est pas de remettre en cause les particularités de l'espèce humaine, notamment celle de la conscience de soi, mais de mettre à profit ces qualités pour prendre conscience qu'elle fait partie d'un écosystème qu'elle ne pourra jamais totalement contrôler. Cette approche a été théorisée par le philosophe américain Holmes Rolston dans son ouvrage *Concerning Natural Value* et fait directement référence aux travaux de Kant en philosophie morale. L'objectif de l'approche biocentrique consiste à étendre la dimension morale accordée à l'homme par Kant de sorte que l'animal devienne à son tour une fin en soi et non plus un moyen.

Kant défend l'idée que seul l'homme est une fin en soi car il est le seul être doué de raison et donc capable d'accorder une valeur aux choses et à lui-même. Kant se place ainsi en rupture par rapport à la morale traditionnelle qui exigeait de l'individu qu'il se plie aux lois fixées par la nature ou par Dieu. En faisant de la raison la source de la morale, il rejette l'approche

téléologique qui consistait à agir en fonction des récompenses ou des sanctions qu'entraînerait notre comportement. Kant croit que la volonté est fondamentalement bonne pour autant qu'elle ne soit pas corrompue par des lois morales indépendantes d'elle. Ainsi, la volonté bonne doit répondre à l'impératif catégorique qui a été introduit pour la première fois par Kant en 1785 dans *Fondements de la métaphysique des mœurs* et a depuis été réutilisé à de multiples reprises. Il existe plusieurs formulations de l'impératif catégorique en fonction du contexte dans lequel il est utilisé. La formulation de l'extrait suivant nous permettra de revenir sur la question biocentrique :

« Si donc il doit y avoir un principe pratique suprême, et au regard de la volonté humaine un impératif catégorique, il faut qu'il soit tel que, par la représentation de ce qui, étant une fin en soi, est nécessairement une fin pour tout homme, il constitue un principe objectif de la volonté, que par conséquent il puisse servir de loi pratique universelle. Voici le fondement de ce principe : la nature raisonnable existe comme fin en soi. L'homme se représente nécessairement ainsi sa propre existence ; c'est donc en ce sens un principe subjectif d'actions humaines. Mais tout autre être raisonnable se présente également ainsi son existence, en conséquence du même principe rationnel qui vaut aussi pour moi ; c'est donc en même temps un principe objectif dont doivent pouvoir être déduites, comme d'un principe pratique suprême, toutes les lois de la volonté. L'impératif pratique sera donc celui-ci : Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans celle de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. »⁸⁰

La morale n'est donc plus définie par sa matière mais par sa forme et elle doit pouvoir être comprise et acceptée par tous les êtres doués de raison. Seules les lois morales répondant à l'impératif catégorique devraient donc motiver nos décisions. En acceptant cette règle, chaque être doué de raison acquiert donc sa place dans la communauté humaine et ce, même s'il ne respecte pas nécessairement cette communauté. Chaque membre de cette communauté étant une fin en soi, jamais il ne doit être utilisé comme un moyen pour atteindre un but.

L'objectif du biocentrisme est d'étendre la place accordée à l'homme par Kant à l'ensemble des êtres vivants sans pour autant devoir leur attribuer la faculté de raison. Le biocentrisme veut réaliser cette extension en partant du constat qu'il existe des êtres humains

⁸⁰ E. Kant, *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, trad. fr. V. Delbos, Les échos du Maquis, p.42.

incapables de raisonner qui sont malgré tout considérés comme des fins en soi. Holmes justifie sa position en soutenant que chaque être vivant manifeste une volonté de survivre qui implique de mettre au point des stratégies qui assurent la pérennité de leur existence sans autre but que d'assurer cette existence. Une approche qui, selon lui, impose d'accorder à toutes les espèces le même respect. De plus, il considère que tous les êtres vivants sont capables d'accorder une valeur aux éléments du monde qui les entoure, ce qui leur permet de répondre aux exigences requises pour appartenir à la communauté des êtres dotés d'une fin en soi. Cette approche biocentrique offre donc aux animaux une importance similaire à celle de l'homme et exige de celui-ci qu'il fasse preuve du même respect envers eux qu'envers ses semblables. Cette démarche constitue un effort conséquent à réaliser pour l'espèce humaine mais certains théoriciens estiment que celui-ci n'est pas encore suffisant et exige de sa part qu'elle accorde son respect à une communauté plus large encore que celle des êtres vivants dotés de la volonté de survivre.

L'approche écocentrique

C'est pour cette raison que s'ajoute à ces deux premières variantes de l'écologie une troisième qui s'avère être la plus radicale, l'écocentrisme. Ce terme ne connaît pas encore la même diffusion que les deux premiers dans le monde francophone, il correspond généralement à la locution anglaise de « *land ethic* »⁸¹. L'écocentrisme franchit un pas supplémentaire par rapport au biocentrisme en étendant l'écologie jusqu'à la sauvegarde des non-humains. Aldo Leopold, son fondateur, définit le principe fondamental de l'écocentrisme en exigeant qu'il réponde à la règle suivante « Une chose est juste quand elle conserve la stabilité, l'intégrité et la beauté de la communauté biotique. Elle est mauvaise lorsqu'elle agit autrement. »⁸² L'écocentrisme va donc plus loin que le biocentrisme en évaluant la justice d'un comportement sur l'impact qu'aura celui-ci sur l'écosystème global. Il cherche ainsi à appliquer une éthique plus conforme aux lois de la biologie et de l'écologie scientifique en étendant la communauté morale jusqu'aux forêts, aux rivières et aux océans.

John Baird Callicott, philosophe américain spécialisé dans l'éthique environnementale, a tenté de fonder l'approche écocentrique par les sciences biologiques à deux niveaux. D'abord par

⁸¹ Les paragraphes suivants s'inspirent d'ailleurs d'un essai rédigé en français par le philosophe canadien Antoine Dussault qui éclaire le rôle joué par la science dans l'écocentrisme à partir de sources essentiellement anglophones. Dussault A., « Le rôle de la science dans l'écocentrisme humain de Callicott », dans *Revue Phares*, Volume 10 (2010), pp. 103-123. <http://revuephares.com/wp-content/uploads/2013/09/Phares-X-08-Antoine-C-Dussault.pdf>

⁸² Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, trad. fr. J. M. G. Le Clézio, Paris, Flammarion, 2000, p.283.

une approche extra-morale qui consiste à présenter l'écocentrisme comme une nécessité écologique, une nécessité pour l'homme de s'adapter à son nouvel environnement. Ensuite une approche intra-morale qui joue sur les affects pour susciter le ralliement à la cause écocentrique.

Son approche extra-morale repose sur l'idée que l'éthique est un outil qui s'est développé au cours de l'évolution afin d'assurer à l'espèce une subsistance. Pour justifier sa théorie, il s'appuie sur une thèse de Darwin présentée dans *La descendance de l'homme* qui présente les comportements d'entraide comme un atout dans la lutte pour la survie. En effet, selon lui, l'éthique assure à l'espèce une cohésion sociale plus forte et augmente ainsi ses chances de survie. L'individu cherche l'équilibre permanent entre le besoin de se faire une place de choix au sein de sa communauté et la nécessité de réprimer ses intérêts personnels pour assurer le succès de l'espèce dans son ensemble. Callicott utilise ainsi l'analogie suivante pour fonder l'écocentrisme. De même que, selon Darwin, il est quelquefois plus rentable pour l'individu de faire prévaloir l'intérêt du groupe sur le sien propre, il se pourrait bien qu'il soit plus rentable pour l'espèce humaine dans son ensemble de faire prévaloir l'intérêt de l'écosystème global sur le sien. Callicott définit donc l'écocentrisme comme une nécessité écologique, car c'est la seule approche qui assure à l'espèce humaine une cohésion sociale forte avec son milieu de vie et donc un avenir durable car la destruction des ressources de la planète ne peut en aucun cas constituer une perspective d'avenir enviable pour l'espèce humaine. Ces considérations permettent de toucher le côté raisonnable de l'humain en faisant comprendre à l'espèce humaine que c'est pour sa propre survie qu'elle doit faire preuve de plus d'attention envers le monde qui l'entoure. Ce n'est pourtant pas la seule partie de l'argumentation de Callicott. En effet, cette démarche peut aussi s'accompagner d'une dimension qui touche l'individu sur un plan moins utilitariste en jouant plutôt sur ses affects afin de fonder moralement son ralliement à la cause écocentrique.

L'approche intra-morale exige de la part de l'espèce humaine qu'elle refonde totalement la définition de la communauté à laquelle elle appartient. C'est sur ce principe fondamental que se fonde l'écocentrisme, l'espèce humaine doit briser les murs qu'elle a bâtis durant des siècles pour se distinguer des autres espèces et les résultats obtenus par la biologie et l'écologie doivent lui permettre de prendre conscience du caractère arbitraire de ces distinctions. Pour élargir la communauté morale à laquelle elle appartient, l'espèce humaine peut s'appuyer sur plusieurs exemples frappants pense Callicott. D'abord en constatant que la vie florissante qui peuple notre

planète semble être, dans la limite de nos observations actuelles, une exception dans l'immensité de l'espace. Cette remarquable singularité devrait permettre selon lui à l'homme contemporain de prendre conscience de la chance fondamentale qui lui a été offerte à lui ainsi qu'à toutes les espèces avec lesquelles il partage la Terre. Ce sort commun devrait éveiller en l'homme le sentiment qu'il doit tout faire pour préserver cette particularité exceptionnelle que possède la Terre en comparaison de tous les astres sans vie qui composent l'univers⁸³. Ensuite et peut-être surtout parce que les travaux de Darwin et de ses successeurs ont appris à l'espèce humaine qu'elle possédait une origine similaire aux autres espèces de la planète. Une parenté qui, à elle seule, devrait lui faire prendre conscience qu'elle n'a pas à s'octroyer le moindre droit sur ses lointains cousins⁸⁴. En créant une nouvelle communauté morale réunissant tous les êtres vivants, les représentants de l'espèce humaine pourraient enfin se penser comme les membres d'un réseau de relations complexes qui agit selon un modèle de réciprocité.

Cette refondation de la communauté morale invite donc à une réflexion sur la conception holiste qui l'anime. Car si l'espèce humaine se pense membre d'une communauté qui regroupe tout le règne biotique, elle sera obligée d'agir en conséquence pour assurer une vie de qualité à tous les êtres vivants. Cette vision du monde se base, comme c'est toujours le cas avec les thèses de Callicott, sur des données scientifiques et plus précisément sur les enseignements de l'écologie scientifique. Cette science porte sur les êtres vivants et sur les interactions qui existent entre eux mais aussi avec leur milieu de vie. Cet ensemble de relations est généralement appelé un écosystème et répond à des lois fondamentales qu'il est essentiel d'intégrer pour comprendre sur quoi se base la conception holiste de l'écocentrisme.

L'essentiel de l'énergie qui circule entre les organismes membres d'un écosystème émane directement du soleil. La plus grande proportion de l'énergie produite par le soleil se propage dans l'espace sans être utilisée mais une petite partie de l'énergie solaire arrive jusqu'à la Terre où elle peut être exploitée par certains êtres vivants avant de se diffuser entre les maillons d'une chaîne alimentaire. Les premiers êtres vivants capables de tirer profit de cette énergie lumineuse sont les végétaux qui parviennent à fixer l'énergie émise par le soleil grâce à la photosynthèse. L'énergie lumineuse couplée à un apport suffisant d'eau et de dioxyde de carbone permet à la plante, par l'intermédiaire de la chlorophylle, de produire ses propres tissus organiques. Par ce

⁸³ J. Baird Callicott, *In Defense of the Land Ethic*, Albany, N.Y., State University of New York Press, 1989, p.260.

⁸⁴ Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, trad. fr. J. M. G. Le Clézio, Paris, Flammarion, 2000, p.145.

processus, les végétaux peuvent se développer de façon parfaitement autonome et prospérer sans dépendre de l'existence d'autres êtres vivants, ce qui leur vaut d'être qualifiés d'organismes autotrophes. C'est pour cette raison qu'ils constituent le premier maillon de la chaîne alimentaire ou le premier étage de la pyramide selon les modèles. La présence des végétaux est essentielle à la circulation de l'énergie entre les êtres vivants puisqu'une partie d'entre eux sert de source d'énergie première aux animaux phytophages. Ceux-ci constituent le premier étage de ce que l'écologie désigne comme des consommateurs. Les consommateurs dépendent totalement de l'existence de l'étage inférieur de la pyramide pour survivre, sans eux, ils seraient incapables de produire, par eux-mêmes, l'énergie nécessaire à leur subsistance. C'est pourquoi on les qualifie d'organismes hétérotrophes. Au premier étage des consommateurs, on retrouve des animaux essentiellement herbivores. Ceux-ci profitent des végétaux qu'ils trouvent mais ne constituent pas une menace pour les autres animaux contrairement aux espèces qui appartiennent à l'étage supérieur. Cet étage est occupé par des prédateurs primaires, des animaux qui puisent leur énergie dans les tissus d'autres animaux. Ces prédateurs dépendent donc à la fois de l'existence de leurs proies mais aussi de l'existence des végétaux nécessaires à la survie de ces proies et ainsi de suite au fur et à mesure que l'on gravit les échelons de la pyramide écologique.

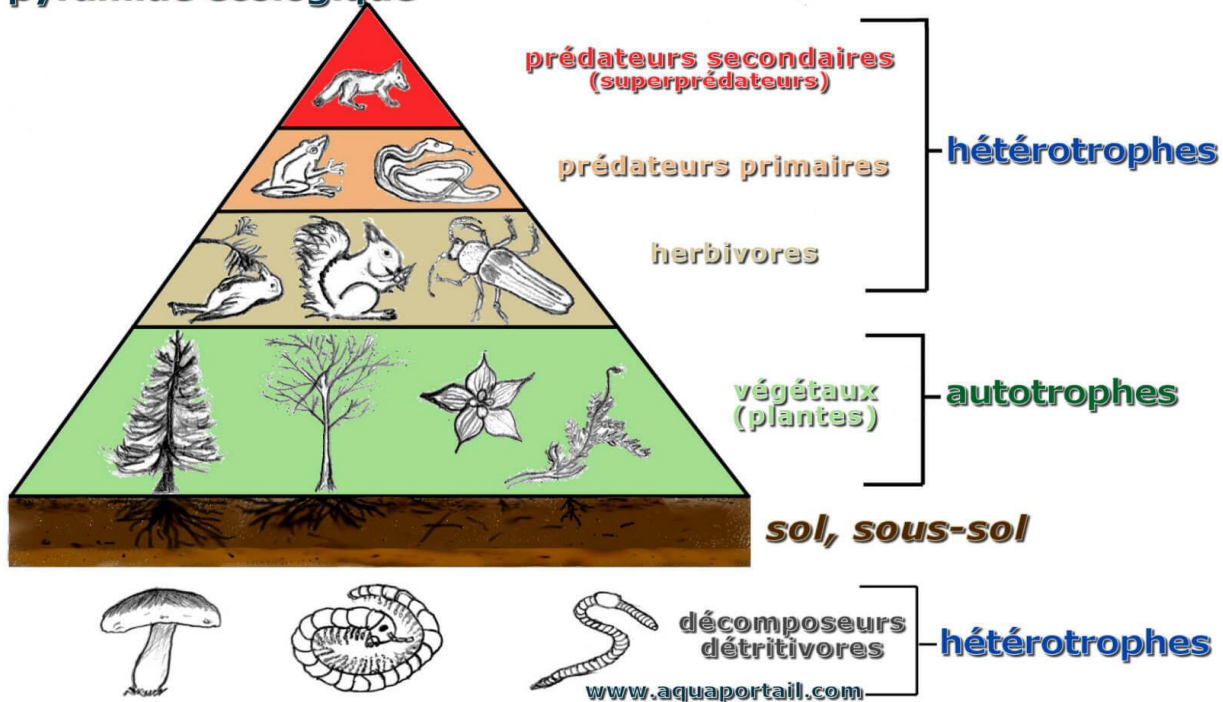
Chaque étage est essentiel à la pyramide alimentaire car il est pratiquement impossible de créer des courts-circuits pour franchir plusieurs paliers à la fois. Le système digestif d'un prédateur est incapable d'assimiler l'énergie que peuvent fournir les végétaux. Chaque espèce a développé ses propres stratégies pour assimiler au mieux les nutriments que peut lui procurer sa nourriture. Ainsi, la vache a développé quatre estomacs qui lui permettent de ruminer durant toute la journée pour digérer convenablement les nutriments qu'un carnivore serait incapable d'assimiler.⁸⁵ C'est ici que l'on touche au caractère holiste de l'écologie. Un individu ou même une classe d'individus est incapable de survivre seul parce qu'il dépend de l'existence des autres membres de la chaîne. L'écosystème vaut plus que l'ensemble des espèces qui le composent. Ainsi même les membres les plus insignifiants du règne vivant que sont les décomposeurs (vers, champignons, insectes, bactéries...) jouent un rôle essentiel dans la chaîne alimentaire en dégradant les cadavres des autres membres du règne vivant. Ce travail de décomposition permet

⁸⁵ Cette introduction à l'écologie scientifique est largement inspirée du cours de Questions approfondies de philosophie des sciences dispensé par Pascal Poncin

ainsi d'offrir une matière première exploitable pour les végétaux afin de faire perdurer l'équilibre entre les espèces.

Cette illustration de ce que représente la chaîne alimentaire est volontairement simpliste, les interactions entre les membres sont évidemment bien plus complexes et les espèces appartiennent généralement à plusieurs chaînes dont les limites ne sont pas clairement définies. Cependant, cette brève introduction à l'écologie scientifique illustre à quel point l'équilibre est la clé d'un écosystème viable. C'est cette conviction qui anime la pensée écocentrique et la pousse à valoriser le rôle joué par tous les êtres vivants et par conséquent le respect essentiel qu'il est nécessaire de leur accorder.

pyramide écologique



86

L'argumentation de Callicott est subtile, il parvient à justifier des lois morales par des données scientifiques sans pour autant tomber dans le piège qui consiste à élever une loi naturelle au rang de loi morale. Une approche qui, utilisée à mauvais escient, permet de justifier l'injustifiable sous prétexte que « ça se passe ainsi dans la nature ». Callicott réussit le tour de force de faire prendre conscience, via les données scientifiques, des paradoxes – que lui-même désigne comme des injustices – que renferme notre modèle et espère que cet éveil des

⁸⁶ <https://www.aquaportail.com/definition-13279-pyramide-ecologique.html>

consciencés sollicitera en nous la naissance d'une volonté de réparation qui permettrait de se rapprocher d'une forme d'équilibre.

C'est cette préoccupation exacerbée pour l'équilibre qui effraie les opposants de l'écocentrisme. Ceux-ci contestent le statut vertueux de la théorie en pointant les menaces que son évolution risquerait de faire planer sur l'homme en remettant en doute sa place au profit d'autres espèces. Une vision que rejette Callicott qui ne voit pas les préoccupations écocentriques comme un remplacement de nos lois morales mais plutôt comme une évolution de celles-ci. Toujours est-il que cette contestation des opposants à l'écocentrisme ouvre le débat sur la place de l'homme dans le règne vivant. Souvent présenté comme l'être le plus évolué de la planète, l'homme étend son territoire un peu plus chaque jour au détriment d'autres espèces mais qu'est-ce qui lui permet de s'accorder de tels privilèges ? Qu'est-ce qui le rend si exceptionnel ?

III.1.C. L'exceptionnalisme humain

Les trois approches écologiques présentées plus haut se distinguent l'une de l'autre par une différence de degré plutôt que par une différence de nature. Chaque approche étendant la communauté à laquelle appartient l'espèce humaine un cran plus loin que la précédente. Pour trancher entre les trois approches, il est donc nécessaire de s'interroger sur la position qu'on décide d'accorder à l'espèce humaine et aux droits que pourrait octroyer un tel statut. Pour ce faire, il serait pertinent de s'appuyer sur une question déjà longuement débattue en philosophie, celle de l'exceptionnalisme humain.

Des critères de démarcation contestables

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de la philosophie, on trouve un questionnement constant sur la place à part de l'homme dans le monde qui l'entoure. Une anecdote raconte que Platon⁸⁷ lui-même se serait risqué à donner sa propre définition de l'homme. Il l'aurait qualifié de seul animal bipède sans plume, ce qui lui aurait valu les railleries de son rival sur le sujet, Diogène de Sinope, qui présenta un poulet plumé comme étant l'homme de Platon.

⁸⁷ Cette information est à prendre avec des pincettes, la tradition accorde à Platon cette thèse mais il est très probable qu'elle lui ait été attribuée *a posteriori* afin de lui donner plus de poids.

Il faut prendre ce récit pour ce qu'il est, une prise de bec anecdotique. Chacun peut constater que l'homme est bien un animal bipède mais que cette caractéristique est loin de le rendre unique puisqu'il partage ce mode de déplacement avec la plupart des oiseaux, certains mammifères et même quelques espèces de lézards. Il est donc difficile de conclure que la bipédie rende l'être humain si exceptionnel, et il est plus que probable que personne n'ait vraiment jugé ce critère comme totalement sérieux. Cependant, on peut constater que la bipédie offre à l'homme l'occasion de libérer ses membres supérieurs de leur fonction locomotrice pour les destiner à d'autres activités plus rentables. C'est Engels qui mit en avant cette particularité⁸⁸. En se dressant sur ses pattes arrière, l'homme a acquis la faculté d'utiliser ses mains pour la fabrication d'outils, un atout qui, selon lui, assure à l'homme une place à part au sein du règne animal. Pourtant, encore une fois, les faits contredisent la théorie puisque l'on peut observer qu'en réalité, l'emploi d'outils est assez répandu dans la nature. De la loutre de Californie au pinson pic des Galapagos en passant bien entendu par le chimpanzé, on constate que l'utilisation d'outils et les processus cognitifs complexes qu'elle implique sont tout sauf une particularité propre à l'espèce humaine.

Si la bipédie et l'usage d'outils ont été proposés comme critères de distinction entre l'espèce humaine et le reste du monde animal, on comprend vite que ce sont des frontières extrêmement poreuses que l'on peut souvent franchir sans encombre. Ce qui fonde véritablement la distinction entre l'homme et l'animal depuis l'époque d'Aristote, ou peut-être même avant, c'est avant tout la capacité que possède l'espèce humaine de raisonner et l'usage qu'elle peut faire de ce don. L'accès à la rationalité va de pair avec la maîtrise du langage qui offre à l'homme la possibilité de partager sa pensée de façon argumentée et ainsi de convaincre son interlocuteur par le recours à la raison. Aristote a affirmé que ce qui distinguait l'espèce humaine des autres espèces animales était la possession du *logos*, une caractéristique qu'il associait à la nature sociale de l'homme et par extension à la politique. Selon Aristote⁸⁹, l'homme vit dans une société plus complexe que tout autre espèce animale car il est capable de parole mais aussi de distinguer le bien et le mal.

La thèse d'Aristote, bien qu'elle soit largement acceptée, est malgré tout contestée. D'abord parce que la complexité de certaines sociétés animales est comparable aux nôtres – c'est

⁸⁸ F. Engels, *Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme*

⁸⁹ Aristote, *Politique*, Livre I Chapitre I § 9.

particulièrement remarquable chez les primates qui octroient des statuts distincts aux membres de leur communauté⁹⁰ selon leur âge, leur sexe ou leur ascendance et qui n'hésitent pas à former des alliances pour renverser les individus dominants. Ensuite, parce que la question de la morale est bien plus complexe qu'il n'y paraît. On a observé chez les grands singes⁹¹ une attention particulière portée aux individus malades ou atteints de handicap mais aussi une tendance à la tromperie et à la manipulation. Ces observations ne suffisent pas à accorder une conscience morale à l'animal mais elles laissent malgré tout planer le doute. Enfin, reste la question de la parole. Une particularité humaine qui semble bien plus difficile à contester. Pourtant, il existe des recherches qui donnent le sentiment qu'un doute subsiste. Les études menées sur certains chimpanzés⁹² ont notamment montré qu'il leur était possible d'apprendre le langage des signes et de maîtriser ainsi plus de 150 mots qu'ils pouvaient ensuite employer dans des phrases. Même si cette maîtrise du langage humain est limitée et totalement artificielle, elle prouve que, lorsqu'on met à leur disposition les outils adéquats, une communication animale semblable à celle que les humains établissent par le langage est possible.

À la thèse d'Aristote vient se greffer celle d'un autre philosophe qui a travaillé sur l'exceptionnalisme humain : René Descartes. On reproche parfois injustement à Descartes de présenter les animaux comme des machines, leur refusant ainsi le droit à une âme et à tout ce que cette caractéristique implique notamment dans la perspective d'une vie après la mort. Pourtant, lorsqu'on observe de plus près les textes écrits de sa main, on s'aperçoit que la position de Descartes est bien plus ambiguë. En effet, loin de renvoyer les animaux au statut de simples machines, Descartes n'hésite pas à leur accorder des caractéristiques communes avec l'espèce humaine comme la présence de passions, de joies ou de tristesses. Des caractéristiques qui semblent plutôt en accord avec la présence d'une âme chez les animaux ou du moins qui ne la rejette pas de façon catégorique.

En réalité, le texte qui peut donner le plus nettement le sentiment que Descartes dénie aux animaux le droit de posséder une âme est un passage⁹³ de la cinquième partie du *Discours de la Méthode* dans lequel il cherche à mettre en évidence que les comportements animaux peuvent s'expliquer de façon mécanique au contraire de la pensée humaine. Pour illustrer sa thèse,

⁹⁰ J. Vauclair, *L'intelligence de l'animal*, Paris, Seuil, 1992, p.66-70.

⁹¹ *Ibid.*, p.131-135.

⁹² *Ibid.*, pp.106-108.

⁹³ R. Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 2005, pp. 102-124.

Descartes propose une expérience de pensée dans laquelle il imagine des machines représentant des animaux et d'autres représentant des humains. Selon lui, si les premières sont susceptibles de nous tromper, ce ne serait pas le cas des secondes. Ce phénomène s'explique selon lui par l'incapacité des machines aux traits humains à formuler des réponses pertinentes à toutes les situations de la vie auxquelles elles pourraient être confrontées. On pourrait objecter à Descartes les résultats surprenants réalisés par certains ordinateurs au test de Turing mais ce serait faire preuve de malhonnêteté tant il était loin de se douter des progrès technologiques à venir. On privilégiera plutôt les objections formulées par Arnauld et Morus qui font remarquer que si l'absence de parole s'apparente à une absence de pensée, on peut en conclure que l'enfant en bas âge ou le fou en sont eux aussi privés. Ce à quoi Descartes répondra que leur accès à la raison est altéré mais que leur âme est malgré tout bien présente⁹⁴.

Si Descartes semble rejeter dans ce texte l'existence d'une pensée chez les animaux, sa position semble pourtant plus nuancée dans d'autres textes comme la *Lettre au marquis de Newcastle*⁹⁵. En accordant aux animaux l'existence de sentiments, que peut provoquer chez eux l'apparition de tel ou tel événement, ainsi que l'expression de ses sentiments par une modification de leur comportement, Descartes leur accorde le statut d'êtres sensibles fondamentalement différents des êtres inanimés. Le seul élément qui lui permet de distinguer ce comportement de celui des hommes repose dans le fait qu'il est impossible pour les animaux d'exprimer leurs émotions par le langage. Le langage qui constitue l'expression par excellence de la pensée selon Descartes. Il se montre même plus prudent encore en précisant qu'il ne peut pas prouver que les animaux n'ont pas de pensée mais que cela irait à l'encontre d'un raisonnement vraisemblable. Il y a simplement plus d'arguments en défaveur de la pensée des animaux qu'en sa faveur. Une position qui montre que même Descartes, qui est souvent présenté comme un fervent défenseur de l'exceptionnalisme humain, ne tranche pas définitivement le débat :

« Quoique je regarde comme une chose démontrée qu'on ne saurait prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas, parce que l'esprit humain ne peut pénétrer dans leur cœur pour savoir ce qui s'y passe. »⁹⁶

⁹⁴ R. Descartes, *Lettre à Morus du 5 février 1649*, Paris, AT III, pp. 693-696.

⁹⁵ R. Descartes, *Lettre au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646*, Paris, ATIV, pp. 573-576.

⁹⁶ R. Descartes, *Lettre à Morus du 5 février 1649*, Paris, AT III, pp. 693-696.

Quel que soit le critère retenu, et même si celui mettant en avant le caractère exceptionnel de la raison semble bien plus solide que les autres, on constate que la différence qui existe entre espèce humaine et espèce animale repose plus sur une différence de degré que sur une différence de nature ou du moins que la différence de nature est impossible à prouver de façon incontestable. Cette observation n'a rien de surprenant lorsqu'on la compare aux travaux de Darwin qui sont d'ailleurs à la source du regain d'intérêt pour la question de l'exceptionnalisme humain. La théorie de l'évolution a prouvé que l'espèce humaine faisait partie du règne animal au même titre que toutes les autres espèces avec lesquelles elle partage des ancêtres communs. Il serait tentant d'en tirer pour conclusion que cette parenté fait de nous une espèce comme les autres, un animal quelconque parmi les autres animaux. Inutile de dire qu'aux yeux de certains, cette idée est simplement inacceptable, et même moralement scandaleuse. Parmi les auteurs les plus critiques à ce sujet, on peut citer le philosophe français Jean-François Braunstein qui aborde la question dans son ouvrage *La philosophie devenue folle*⁹⁷, paru en 2018.

L'exceptionnalisme humain, une barrière morale ?

En publiant ce livre, Jean-François Braunstein cherche à contester ce qu'il désigne comme l'idéologie dominante qui aurait, selon lui, la fâcheuse tendance à atténuer les frontières sur les questions du genre, des animaux ou de la mort. Nous n'aborderons ici que la question de l'exceptionnalisme humain. Braunstein juge dangereux le sentiment « animalitaire » qui s'empare de plus en plus de la population jusqu'à trouver écho au sein du monde universitaire, particulièrement dans sa frange anglo-saxonne. L'argument principal que dénonce Braunstein chez ses adversaires est celui que nous avons utilisé plus tôt. Il estime que la tendance animalitaire qui consiste à montrer que les frontières traditionnelles entre l'homme et l'animal ne sont pas si imperméables que ne le prétend l'exceptionnalisme humain se construit sur base de mauvaises questions et que renoncer à notre singularité serait une grave erreur.

La cible principale de Braunstein dans son ouvrage est le philosophe australien Peter Singer auquel il reproche une attitude qu'il juge moralement dangereuse, particulièrement pour un professeur d'éthique. Peter Singer défend la cause de la « libération animale » qui exige une profonde réflexion sur les frontières que nous avons dressées avec le monde animal. Son approche est conciliable avec celle évoquée plus tôt dans le paragraphe consacré au biocentrisme

⁹⁷ J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle*, Paris, Grasset, 2018.

et pousse même la réflexion plus loin à certains égards. Singer estime qu'il faut ouvrir notre communauté aux animaux pour leur offrir la chance de se libérer du spécisme dont ils sont victimes depuis toujours et que Singer compare au racisme et au sexisme qui ont servi à discriminer des communautés sur base de critères arbitraires. Les animaux mériteraient les mêmes droits que les humains car ils partagent avec eux une sensibilité qui leur permet d'interagir avec le monde. Singer rejette ainsi radicalement le critère qui fait de la raison la qualité nécessaire pour intégrer la communauté humaine et dresse la sensibilité comme le seul critère moral digne de fonder une nouvelle communauté d'êtres égaux.

Mais quand on sait toutes les atrocités réalisées sur les animaux en laboratoire sous prétexte que ce ne sont « que des bêtes », on ne peut s'empêcher de poser la question qui fâche suggère Singer. Ne serait-il pas plus juste de réaliser des expériences sur des cas marginaux⁹⁸, si différents du reste de l'espèce humaine, plutôt que sur des animaux « sains » de corps et d'esprit ? La plupart d'entre nous, Braunstein en tête, sera scandalisé à l'idée-même qu'on puisse énoncer pareille question. Cependant, selon Singer, cette révolusion serait issue d'un préjugé complètement irrationnel qui nous fait privilégier un membre de notre espèce, quel qu'il soit, à celui d'une autre. Cette remarque formulée par Singer dans le but de promouvoir l'égalité entre les espèces peut malgré tout se révéler dangereuse aux yeux de certains. C'est le cas du philosophe américain Robert Nozick qui met en garde contre les conséquences que peut impliquer cet argument dans l'esprit des plus irréflechis.

« Il me semble difficile de croire que si la société accepte l'égalisation de Regan⁹⁹ entre les mammifères et les humains "affaiblis", il en résultera une reconnaissance des droits des animaux. Notre conception du genre de traitement dû aux personnes gravement arriérées dépend sûrement en partie du fait qu'ils sont humains, membres de l'espèce humaine. Écarter cette considération comme étant moralement non pertinente ne peut qu'aboutir à une société qui traite les personnes gravement arriérées comme des animaux, et non l'inverse »¹⁰⁰

⁹⁸ Les humains concernés ici sont ceux que l'on peut qualifier de cas marginaux : les enfants en bas âge, les handicapés mentaux ou encore les personnes plongées dans un profond coma.

⁹⁹ Théoricien des droits des animaux, il a également utilisé l'argument des cas marginaux auquel fait référence cet extrait.

¹⁰⁰ R. Nozick, "About mammals and people", New York Times Book Review, 27/11/1983, 11, 29-30

Singer prend évidemment la précaution de préciser qu'il ne veut surtout pas suivre la pente glissante qui amènerait à pratiquer des atrocités sur des membres de l'espèce humaine. Sa volonté est bien de dénoncer la fragilité des arguments traditionnels de l'exceptionnalisme humain en prouvant par l'absurde qu'ils peuvent mener aux pires abominations. Et son explication devient bien plus acceptable lorsqu'on étudie son argument. Si on refuse aux animaux les mêmes droits que les hommes parce qu'ils ne répondent pas aux critères de conscience, de raison ou de langage, pourquoi devrait-on accorder ces droits à des êtres humains qui échouent eux aussi à ce « test d'humanité » ? Ces cas marginaux regroupent toute une série de personnes disposant des droits fondamentaux inhérents au fait qu'ils appartiennent à l'espèce humaine tout en manifestant pourtant moins de conscience ou de rationalité que certains animaux. Pourtant, la similarité de ces animaux avec les membres de l'espèce humaine devrait leur offrir naturellement des droits identiques. Et quand bien même on pourrait rétorquer qu'il ne tient qu'à eux de les réclamer, Singer répondra qu'on n'exige pas de telles réclamations de la part d'enfants en bas âge ou de déficients mentaux et révèle ainsi à nouveau l'absurdité de la situation. Mais le travail critique de Singer ne s'arrête pas ici.

Au-delà du danger potentiel que représente l'argument des cas marginaux, la « libération animale » ouvre la porte à autre sujet de contestation tout aussi polémique. En effet, l'adoption d'une nouvelle communauté d'êtres égaux réclamée par Singer implique d'autres conséquences tout aussi révoltantes aux yeux de Braunstein. Car Peter Singer est conséquent envers lui-même, s'il élargit la communauté à laquelle il appartient à l'ensemble du règne animal, plus rien ne devrait entraver les relations zoophiles. Singer a même rédigé un plaidoyer sur le sujet intitulé *Heavy Petting*¹⁰¹ dans lequel il avance que la zoophilie n'est qu'un tabou sexuel de plus à lever comme on a levé celui de l'homosexualité, de la masturbation ou de la sodomie. Il ne voit pas la bestialité comme punissable tant que celle-ci n'implique pas un comportement cruel envers les animaux.¹⁰² Ceux-ci sont d'ailleurs libres de refuser leur consentement car même s'ils ne sont pas doués de parole, rien n'empêche les animaux de marquer leur désapprobation à l'aide des armes dont les a dotés la nature pour se prémunir du danger¹⁰³. Qu'on accorde ou non du crédit aux thèses de Singer, on ne peut qu'accepter l'idée qu'il jette un sacré pavé dans la mare en tentant de bouleverser ainsi nos certitudes sur la véritable place de l'homme au sein du règne animal.

¹⁰¹ J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle*, Paris, Grasset, 2018, p. 218.

¹⁰² *Ibid.*, p. 222.

¹⁰³ *Ibid.*, pp. 232-233.

La question de l'exceptionnalisme humain tient une place centrale dans le livre de Braunstein qui refuse d'abroger tous les droits de l'espèce humaine sous prétexte qu'elle n'est pas si éloignée des autres espèces animales. La libéralisation des droits animaux va trop vite selon lui et il est crucial de la freiner avant qu'elle ne nous entraîne sur des pentes dangereuses menant aux pires atrocités. Braunstein pense que le regain d'intérêt pour la cause animale qui se manifeste aujourd'hui au sein de la population s'explique par l'urbanisation. L'arrachement de plus en plus marqué au monde paysan qui se caractérisait par un contact quotidien avec les animaux expliquerait l'incompréhension de ce qu'est le monde animal chez les citadins. La méconnaissance des animaux amène les défenseurs de la cause animale à parler d'animaux abstraits qu'ils n'ont jamais pu observer. Braunstein affirme qu'il se range du côté des éthologistes et des anthropologues spécialistes de la question animale¹⁰⁴ qui sont, selon lui, les seuls à avoir encore conscience des pièges dans lesquelles tombent les doctrines animalitaires. Ce serait, selon Braunstein, une erreur de penser que les animaux nous sont semblables et il faut, au contraire, se réjouir de leur différence. Le monde dans lequel vivent les animaux est radicalement différent du nôtre et c'est ce qui représente sa richesse. Braunstein reproche aux animalitaires un humanisme envahissant qui projette sur l'ensemble du monde des valeurs humaines qui ne lui appartiennent pas. Pour asseoir son argumentation, il fait référence au philosophe français Étienne Bimbenet qui écrit que « le vrai respect devrait venir d'une connaissance avertie, et avertie sur les différences réelles, plutôt que d'une volonté à débusquer à tout prix des comportements similaires aux nôtres chez l'animal. »¹⁰⁵ Braunstein se voit ainsi comme un défenseur des « exceptionnalismes animaux »¹⁰⁶ car il juge essentiel d'entretenir « la diversité et (de) la beauté du monde. »¹⁰⁷

L'éthologie scientifique, une science injuste ?

Dans sa croisade contre les philosophes animalitaires, Braunstein se targue de compter derrière lui, les derniers spécialistes de la question animale que sont les éthologues et les anthropologues. Cependant, force est de constater que ses considérations sur l'exceptionnalisme humain ne sont pas partagées par tous les éthologues, ou du moins pas de façon aussi radicale qu'il semble le présenter dans son ouvrage. À cet égard, le livre de Vinciane Despret *Que*

¹⁰⁴ Une affirmation quelque peu hâtive comme le montrera la suite du chapitre.

¹⁰⁵ E. Bimbenet, *L'animal que je ne suis plus*, Paris, Gallimard, 2011, p.25.

¹⁰⁶ J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle*, Paris, Grasset, 2018, p.275.

¹⁰⁷ *Id.*

*diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*¹⁰⁸ constitue un argument de poids afin de, sinon contrer son argumentation, au moins y opposer une part de doute pour le moins légitime.

Rédigé sous la forme d'un abécédaire, réunissant d'une part des anecdotes et d'autre part les comptes rendus d'expérience de laboratoire, le livre de Vinciane Despret soulève des questions de fond qui font vaciller les conclusions pleines de certitudes de Jean-François Braunstein. D'abord parce que, comme le montre Vinciane Despret dès les premières pages de son ouvrage, on ne peut souvent s'empêcher de remettre en doute les prouesses des animaux. Elle met ici en avant le besoin irrépensible qu'ont certains scientifiques de contenir toute forme d'enthousiasme devant les comportements troublants que peuvent manifester les animaux. Elle dénonce l'injustice du traitement qui leur est réservé lorsqu'il s'agit d'évaluer leurs exploits en pointant notamment le canon de Morgan. Celui-ci prescrit que, face à une explication exigeant des compétences cognitives élevées et une explication du même phénomène impliquant des compétences moindres, la rigueur scientifique voudrait que l'on choisisse la seconde explication. Si ce procédé a le mérite de la prudence, il prend surtout le risque de passer à côté de l'essentiel en « bêtifant » les animaux plus que de raison. Qu'on le veuille ou non, notre nature humaine nous pousse inexorablement à défendre nos caractéristiques propres contre vents et marées et s'il faut pour cela en priver injustement certains animaux, qu'il en soit ainsi !

Pour illustrer ce phénomène, Vinciane Despret utilise plusieurs exemples dont celui de l'imitation. Dans son chapitre intitulé *B comme bête, les singes savent-ils singer ?*, elle met en évidence la différence de traitement dont sont victimes les animaux lorsqu'il s'agit d'évaluer leurs performances. La question de l'imitation apparaît pour la première fois dans la littérature scientifique sous la plume de George Romanes, un élève de Darwin, qui remarqua une évolution du comportement des abeilles après que celles-ci eurent été confrontées aux techniques de butinage de certains bourdons. Romanes en conclut que l'imitation permet de passer d'un instinct à un autre et qu'il est plus facile d'imiter que d'inventer¹⁰⁹, la créativité étant réservée aux êtres les plus intelligents et donc aux êtres humains. Le débat sur la question fit rage durant des décennies avant de prendre un virage total au contact des avancées sur la question de la psychologie de l'enfant.

¹⁰⁸ V. Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La découverte, 2011.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 19.

La psychologie de l'enfant a mis en évidence que l'imitation n'était pas une compétence réservée aux simples d'esprit mais demandait en réalité d'avoir recours à des formes d'intelligence complexes, une promotion remarquable pour les animaux pourrait-on penser... mais encore une fois, il n'en est rien. Les expériences se sont subitement multipliées pour démontrer que, finalement, les animaux ne sont pas de bons imitateurs, « les singes *imitent l'imitation* »¹¹⁰. Mais Vinciane Despret pense que les conclusions de ces expériences sont tronquées. Pour prouver leur thèse, certains chercheurs opposent d'un côté des enfants et de l'autre des chimpanzés en leur demandant d'ouvrir une boîte contenant une récompense après en avoir reçu l'exemple par un homme adulte. Les enfants reproduisent alors avec minutie les gestes de l'adulte tandis que les singes vont à l'essentiel en ouvrant la boîte au plus vite, sans prendre en compte la démonstration qui leur a été présentée. Doit-on pour autant en conclure que les singes sont incapables d'imiter ? Pas selon la chercheuse Alexandra Horowitz qui a refusé les conclusions de l'expérience et s'est même lancée le défi de prouver le contraire. Pour ce faire, elle a proposé de réitérer l'expérience mais en remplaçant les singes par des êtres humains adultes, pour un résultat... identique. Ce que cette controverse démontre pour Vinciane Despret, c'est finalement l'anthropomorphisme des scientifiques qui attendent des chimpanzés une attitude plus en adéquation avec leurs propres habitudes cognitives. Un excès d'anthropomorphisme plutôt surprenant quand on cherche justement à dénoncer le comportement un peu trop anthropomorphique de ses adversaires... La question est plus complexe qu'une simple distinction entre l'imitation et la créativité et c'est bien ça qui la rend intéressante !

En matière d'expertise animale, la vérité ne se trouve pas que dans les laboratoires et les enquêteurs de terrains offrent souvent un récit bien plus riche en informations que ne pourront jamais en offrir des tests biaisés par les théories d'éthologistes un peu trop confiants dans leur discipline, comme en attestent les expériences sur l'infanticide réalisées avec des rats. L'observation rare mais réelle d'actes d'infanticide dans la nature a poussé certains chercheurs à analyser, en laboratoire, les conditions d'apparition de ce comportement. Un passage obligé, aux yeux de ces chercheurs, pour faire passer ces anecdotes rapportées par de simples amateurs au rang de véritables faits scientifiques. Mais pour susciter ce comportement, les chercheurs doivent lui offrir des conditions d'apparition adéquates. Et le moins que l'on puisse dire c'est que ces conditions sont extrêmes, jamais un rat adulte ne tuera spontanément un petit si ce n'est pas

¹¹⁰ V. Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La découverte, 2011, p. 24.

absolument nécessaire. Les chercheurs créent la pathologie plus qu'ils ne l'observent et c'est là que réside tout le problème du laboratoire. Au même titre qu'Harry Harlow avait créé des singes aliénés¹¹¹, ces chercheurs ont créé des rats infanticides. Et leurs méfaits ne s'arrêtent pas là car, non contents d'avoir créé des assassins, les chercheurs rejettent la faute sur les animaux. En rédigeant leurs conclusions, lorsque l'infanticide ne survient pas, ils présentent leur expérience comme répondant à « des conditions qui empêchent l'infanticide »¹¹². Vinciane Despret dénonce ici un renversement fondamental des valeurs. L'infanticide n'est plus présenté comme un comportement exceptionnel mais comme une norme que des conditions favorables permettent de neutraliser. « L'exception devient la norme dans les conditions expérimentales, et c'est ce qui devrait se passer normalement qui devient exceptionnel. »¹¹³ Les rats dont le comportement normal consiste à élever leurs petits pour s'assurer une descendance deviennent des tueurs sanguinaires dont les pulsions meurtrières ne peuvent être contrôlées qu'en présence de « conditions favorables ». Au-delà du caractère moral condamnable de l'expérience en laboratoire, elle n'est donc pas toujours l'outil le plus adéquat pour fabriquer un savoir sur le comportement animal. Bien souvent en éthologie, « on ne connaît jamais si bien ceux que l'on interroge que lorsqu'on accepte d'apprendre *avec* eux, et non *sur* eux, voire *contre* eux. »¹¹⁴

Le débat sur l'exceptionnalisme humain fait rage depuis toujours et, comme le prouvent les contradictions présentées dans ce chapitre, il est encore loin d'être tranché. Plus qu'une question de critère de démarcation, l'exceptionnalisme humain implique des questions de sociétés profondes qui risquent de jouer un rôle de premier plan dans les années à venir. Et comme l'ont montré les semi-échecs des expériences de laboratoire, la science ne peut pas offrir de réponse faisant l'unanimité à cette question car le règne animal renferme encore de nombreux mystères qui nous empêchent de trancher définitivement le débat sur le statut ontologique qu'il mérite. Pourtant, les adaptations nécessaires pour devenir citoyen de l'Anthropocène impliquent d'être fondées sur des bases solides et le débat stérile sur lequel repose l'exceptionnalisme humain

¹¹¹ Harry Harlow est un psychologue américain qui a tenté de démontrer l'importance de la présence maternelle dans le développement des primates. Pour ce faire, il a isolé de jeunes macaques rhésus afin d'observer leur développement en l'absence d'une figure maternelle et a obtenu des résultats probants. Toutefois, ces expériences ont été vivement critiquées pour leur propension à créer des singes aliénés à partir d'individus parfaitement sains de prime abord.

¹¹² V. Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La découverte, 2011, p. 149.

¹¹³ *Id.*

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 201.

invite à se poser une question fondamentale qui nous amènera à remettre en cause toute notre stratégie. Si l'Anthropocène est bel et bien une nouvelle ère dans laquelle est entrée l'espèce humaine, avec toutes les conséquences que cela implique, n'est-il pas temps de renoncer définitivement à une façon dépassée de poser des questions qui dépend encore trop des cadres de pensée propres à l'Holocène ? Ne faut-il pas, comme nous le suggérons dans le premier chapitre, amorcer une nouvelle révolution scientifique qui nous amènerait à nous poser des questions plus en adéquation avec les problèmes concrets que soulève l'Anthropocène ? Plutôt que d'ajouter un chapitre de plus à l'histoire de ces questions ancestrales, il est peut-être temps de s'atteler à un nouvel ouvrage... Comme l'écrit Bruno Latour : « On peut douter que l'Anthropocène marque une époque géologique, mais pas qu'il désigne une transition qui oblige à tout reprendre. »¹¹⁵

III.2. Une philosophie de l'Anthropocène

C'est un projet ambitieux que de proposer une philosophie de l'Anthropocène mais pour surmonter les changements inhérents à cette nouvelle ère, il est impossible de faire les choses à moitié. Ce travail n'a évidemment pas l'audace de se présenter comme le premier pas de cette révolution mais invite à réfléchir aux avantages que pourrait représenter une refonte totale de nos cadres de pensée. Pour le bien de cette entreprise, il faut accepter le rôle déterminant que nous jouons en tant que membre de l'espèce humaine sur la grande scène que représente la Terre. Dans cette optique, Leakey et Lewin illustre à merveille la valse de transformations qu'implique l'entrée dans l'Anthropocène en comparant l'histoire de la vie à une pièce de théâtre.

« Si l'on se représente l'histoire de la vie comme une pièce de théâtre jouée en continu sur la planète Terre, force est d'admettre qu'elle a de nombreux entractes, et qu'après chacun d'eux la distribution en est changée. Certains personnages, qui étaient importants auparavant, disparaissent complètement, ou bien se retrouvent dans des rôles de figuration ; d'autres, qu'on voyait dans le fond du décor, viennent sur le devant de la scène et jouent les premiers rôles. Parfois, de nouveaux personnages apparaissent, ce qui transforme constamment la distribution (...) des déplacements fondamentaux de personnages centraux entraînent des révisions fondamentales du scénario. Il en va de même pour l'histoire de la Terre. *Homo sapiens* est l'un des personnages dont la présence

¹¹⁵ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p.197.

sur scène a beaucoup changé après le bouleversement induit par la dernière extinction de masse, à la fin du Crétacé. »¹¹⁶

Cette métaphore de la pièce de théâtre employée par Leakey et Lewin revient régulièrement quand il s'agit de présenter l'histoire de la vie sur Terre. Bruno Latour en fait lui aussi usage dans son livre paru en 2015 *Face à Gaïa* qui réunit huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique. En introduction de son ouvrage, Latour présente le Gaïa Global Circus comme une pièce de théâtre faisant écho à ses conférences. À ses yeux :

« Seul le théâtre peut permettre d'explorer la gamme des passions correspondant aux enjeux politiques contemporains. Si les questions écologiques par leur ampleur, leur ubiquité, leur durée, sont au sens propre irréprésentables, alors c'est aux œuvres d'art (qui sont toujours aussi des œuvres de pensée) d'essayer de les présenter à nouveau aux sens. »¹¹⁷

Cette pièce abordant le thème du changement climatique et toutes les répercussions que celui-ci a provoquées – ou justement n'a pas encore provoqué – constitue l'aboutissement d'une réflexion entamée plusieurs années auparavant devant le pas de danse d'une artiste qui semblait fuir un destin inéluctable qui ne cessait de freiner ses déplacements. Latour vit dans cette monstruosité qui semblait terrifier la danseuse, l'incarnation de la figure de Gaïa, « une force à la fois mythique, scientifique, politique et probablement aussi religieuse. »¹¹⁸

En proposant ce livre, Latour a conscience de se frotter à un sujet extrêmement vaste et complexe dont il ne pourra qu'effleurer la surface. Toutefois, il propose une refonte de nos distinctions modernes sur plusieurs concepts clés qu'ils jugent totalement dépassés dans le cadre de l'Anthropocène. Il exige de son lecteur un travail de réflexion incontournable pour entrer pleinement dans la nouvelle ère qui s'annonce sans quoi celui-ci ne pourra même pas comprendre la gravité de la catastrophe qui est en train de s'abattre sur lui.

La Nature, un concept dépassé

Dès sa première conférence, Latour met le doigt sur un problème fondamental de la lutte contre le changement climatique : la réticence que manifeste le public envers l'idée de retour à la

¹¹⁶ Leakey R. et Lewin R., *La sixième extinction*, trad. fr. V. Fleury, Paris, Flammarion, 1995, pp. 65-67.

¹¹⁷ <http://www.bruno-latour.fr/node/359.html>

¹¹⁸ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 10.

nature. Cette méfiance ne s'explique pas par une vision de la nature perçue comme un objet négatif mais plutôt parce que ce concept de nature évoque un stade intermédiaire, un étage inférieur que l'homme a dû dépasser pour se hisser au rang de la culture, une frontière fondamentale qui le protège de sa part animale¹¹⁹. La tradition moderne a construit au fil des siècles un clivage entre Nature et Culture dont il nous semble aujourd'hui impossible de s'affranchir. Ce n'est pas le cas de Latour qui ne voit pas la Nature et la Culture comme deux *domaines* différents mais comme un seul et même *concept*¹²⁰, comme si elles représentaient les deux faces d'une même notion.

Si l'on s'intéresse au versant Nature du concept, on réalise qu'il renferme une dimension profondément normative puisque, selon les actes que l'on pose, on agit conformément ou non à la Nature. Cette dimension normative de la Nature revêt une importance surprenante lorsqu'on constate à quel point elle peut s'ériger comme un juge tout puissant de ce qui est moralement juste. Comme s'il existait un ensemble de lois fondamentales inscrites dans la Nature et dont la connaissance octroierait à son possesseur une faculté de jugement incontestable. Cependant, ce titre de juge irrépréhensible est contestable – et même bien souvent contesté. Avancer l'idée que son jugement respecte les lois de la Nature induit généralement une levée de boucliers des défenseurs de la thèse adverse qui remettent en doute la légitimité de ce fondement naturel. Car, selon les observations de Latour, admettre qu'un état de fait est fondé sur une loi naturelle revient à accorder à cet état de fait, le statut d'état de droit.¹²¹

Selon Latour, le concept de Nature est nourri par la contradiction car il possède une seconde facette. Lorsqu'on se penche sur le monde naturel, l'épistémologie ordinaire voudrait qu'on prenne les plus grandes précautions avant de tirer des conclusions morales sur ce que l'on a observé. Le naturel n'a rien à voir avec une loi morale mais représente seulement un phénomène à appréhender de la façon la plus objective possible. La tension entre ces deux rôles attribués à la Nature est bien perceptible. D'une part, une Nature qui fait office de juge suprême pour trancher entre le juste et l'injuste et, d'autre part, un monde naturel que l'on devrait priver de toute morale car il est censé être « juste » là mais dont on use et on abuse pour étayer ses théories.

¹¹⁹ Revoilà l'exceptionnalisme humain qui entre en jeu.

¹²⁰ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 25.

¹²¹ *Ibid.*, p. 32.

C'est dans cet enchevêtrement de faits naturels qui se doivent d'être totalement objectifs mais dont la véracité implique inévitablement de s'y soumettre sous peine de se soustraire à la plus fondamentale des lois morales, que se situe une clé du débat auquel invite l'écologie. Le concept de Nature doit supporter cet enchaînement logique inévitable : « Ce qui est *juste là*, c'est au fond toujours aussi ce qui est *juste*. »¹²² Pour Latour, de cette indissociabilité entre science et morale, découle une autre dissociation impossible. À savoir, celle entre écologie scientifique et écologie politique. Car, si la première met en évidence les dérèglements que l'espèce humaine inflige à la nature, comment ne pas se plier aux exigences morales qu'exige la seconde devant pareil désastre ? Pour sortir de ce conflit, Latour propose de repenser à son tour le concept d'écologie car selon lui : « L'écologie (...) n'est pas l'irruption de la nature dans l'espace public, mais la fin de la « nature » comme concept permettant de résumer nos rapports au monde et de les pacifier. »¹²³ Un rapport au monde qu'il est essentiel de clarifier. Ce « monde » joue en effet un rôle capital dans l'analyse que propose Latour car pour sortir de cet imbroglio dans lequel nous a plongés le concept de « nature », il faut comprendre de quelles entités le monde est composé et comment celles-ci sont articulées.

III.2.A. Une redistribution des rôles

Pour contourner ce concept de « nature » devenu si problématique, Latour propose un nouveau modèle, un modèle plus en adéquation avec la nouvelle ère qui est la nôtre. Il abandonne la Nature aux habitants de l'Holocène et propose une nouvelle entité en la personne de Gaïa. Pour ce faire, il juge essentiel de repenser notre distinction entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas, car elle repose sur des préjugés obsolètes quant aux puissances d'agir des sujets et des objets. Si le sens commun fait aisément la distinction entre un monde humain actif et un monde naturel passif, on s'aperçoit rapidement, en se penchant sur l'emploi pratique de cette distinction, qu'elle est en réalité bien difficile à mettre en place. Au même titre que la distinction Nature/Culture est devenue irréalisable, opposer humains et non-humains repose aujourd'hui sur une mauvaise habitude de langage plutôt que sur une différence pratique :

« Il en est de la distinction entre les humains et les non-humains comme de la différence entre culture et nature : pour être sûr de ne pas les utiliser comme des ressources mais

¹²² B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 48.

¹²³ *Ibid.*, pp. 49-50.

comme des objets d'étude, il faut remonter vers le concept commun qui distribue les figures en parties séparées. Croire que ces termes décrivent quoi que ce soit du monde réel revient à prendre une abstraction pour une description. »¹²⁴

Latour reproche à la distinction entre humains et non-humains d'être fondée sur un critère de second ordre, à savoir la présence d'une conscience permettant d'agir à sa guise, d'une part, et, d'autre part, l'absence de cette conscience synonyme d'absence d'action. Or, en réalité, il est une caractéristique bien plus primordiale qui relie les deux camps plutôt que de les scinder et cette caractéristique commune c'est la puissance d'agir que possèdent tous ces objets. Que l'on décide de leur accorder une conscience ou non. L'important ne réside pas dans la volonté d'agir sur son environnement mais bien dans la capacité d'interagir avec celui-ci. Cette constatation amène Latour à proposer une redéfinition totale du sujet : « Être un sujet, ce n'est pas agir de façon autonome par rapport à un cadre objectif, mais partager la puissance d'agir avec d'autres sujets qui ont également perdu leur autonomie. »¹²⁵ Pour devenir citoyen de l'Anthropocène, Latour suggère de renoncer à la vision que l'on a du sujet comme un être purement actif qui dicte sa volonté à la nature. Le sujet de l'Anthropocène doit accepter d'entrer en contact avec les non-humains qui, loin d'être passifs, nous impriment eux aussi leur puissance d'agir selon un modèle de réciprocité. Et si Latour insiste tant sur l'importance des non-humains, c'est pour mettre en évidence le rôle essentiel que joue le plus grand d'entre eux en la personne de Gaïa.

III.2.B. Gaïa, personnage principal de l'Anthropocène

Ce que tente de montrer Latour, c'est que Gaïa réagit et elle réagit même souvent à toutes les sollicitations que nous lui faisons au quotidien. Parler ainsi de réaction de Gaïa est sans doute l'approche la plus prudente car elle permet de lui octroyer toute la puissance d'agir qui est la sienne sans tomber dans le piège de lui accorder une conscience et de s'exposer ainsi aux revendications d'adversaires qui jugeraient ridicule cette anthropomorphisation de la planète. Même si en réalité, selon Latour, ce sont ses adversaires qui défendent un discours irrationnel et, à ses yeux, totalement incompréhensible :

« L'une des grandes énigmes de l'histoire occidentale n'est pas « qu'il y ait encore des gens assez naïfs pour croire à l'animisme », mais la croyance plutôt naïve que beaucoup

¹²⁴ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 79.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 84.

de gens ont encore en un « monde matériel » prétendument désanimé. Et cela au moment même où les scientifiques multiplient les puissances d'agir dans lesquelles ils sont de plus en plus profondément impliqués chaque jour – et nous avec eux. »¹²⁶

La Terre n'est pas une planète comme les autres, au contraire, elle fait même office d'exception au sein de la multitude d'astres dont nous avons la connaissance aujourd'hui. En effet, comme nous l'avons mis en évidence dans le premier chapitre de ce travail, la Terre est la seule planète sur laquelle on a, à ce jour, découvert des traces de vie et cette donnée est déjà, en soi, une qualité remarquable. D'autant plus que cette vie ne se manifeste que sur une fine pellicule de quelques milliers de mètres de profondeur recouvrant un astre dont le diamètre atteint près de 13 000 kilomètres. Une parcelle microscopique à l'échelle de l'univers qui offre à notre planète toute sa singularité. Quand Latour parle de Gaïa, c'est à cette fine pellicule de vie qu'il fait référence pas à l'astre qui trace des ellipses autour du soleil comme le font toutes les autres planètes du système solaire. Gaïa est un nom sémantiquement très riche et Latour en a conscience lorsqu'il le choisit. Il sait la postérité qu'a eue le travail de James Lovelock¹²⁷ et les difficultés d'employer ce terme à bon escient. Mais malgré les mises en garde légitimes qui lui ont été faites contre ce concept qu'il désigne lui-même comme étant maudit, Latour accepte le risque et décide de s'inscrire dans la tradition des auteurs qui ont choisi d'utiliser le mythe de Gaïa.

Latour introduit Gaïa en rappelant le récit d'Hésiode dont elle tire son nom. Dans la *Théogonie*, Gaïa désigne une force primordiale précédant même l'existence des dieux. Elle les précède tout simplement parce qu'elle en est la génitrice ainsi que pour la plupart des créatures qui naquirent au commencement des temps. Depuis son rôle de mère première, elle tire les ficelles des conflits qu'elle a, elle-même, fomenté entre ses propres enfants. C'est un personnage complexe dont il est difficile de deviner les intentions tant ses actes peuvent souvent sembler contradictoires. C'est cette ambiguïté qui plait à Latour lorsqu'il décide d'utiliser ce nom pour jouer un rôle central dans son ouvrage car il a conscience que le pouvoir explicatif du mythe n'est pas usurpé et que s'il parvient à le traduire convenablement, son apport sur le plan scientifique sera considérable. Pour ce faire, Latour ne se contente pas d'emprunter à Lovelock le nom de Gaïa, il se permet aussi d'utiliser les puissances invisibles introduites par Lovelock pour expliquer l'équilibre surprenant qu'elles parviennent à stabiliser dans les cycles de l'eau, de

¹²⁶ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, pp. 94-95.

¹²⁷ J. Lovelock, *La Terre est un être vivant*, trad. fr. P. Couturiau et C. Rollinat, Paris, Flammarion, 1993.

l'oxygène, du dioxyde de carbone et de l'ensemble des paramètres qui rendent possible la vie sur Terre. Lovelock réalise la prouesse, en mettant en avant le rôle joué par les plus insignifiantes particules qui composent Gaïa, d'animer tout ce qui auparavant aurait été qualifié de matière inerte. C'est une profonde refondation métaphysique à laquelle invite Lovelock en conviant à notre table l'ensemble des micro-organismes qui permettent à Gaïa d'assurer, depuis 3,5 milliards d'années, la présence de la vie sur Terre.

Gaïa est présentée par Lovelock comme un super-organisme et comme un système autorégulé pas comme une entité sacrée. C'est une position difficile à tenir selon Latour. En effet, sa description de Gaïa ne cesse d'osciller entre une somme de parties et l'existence d'un tout sans jamais se fixer sur une seule des deux polarités. Lovelock cherche à éviter la figure de l'ingénieur qui agencerait les parties pour que chacune remplisse sa fonction précise puisque cet ingénieur n'existe tout simplement pas. La Terre a profondément évolué en plusieurs milliards d'année, la vie y est apparue, la composition de son atmosphère s'est transformée mais jamais sous l'impulsion de qui que ce soit. C'est cette indépendance totale de Gaïa à tout pouvoir de régulation qui pousse Latour à conclure que la conception *holistique* de Gaïa est intenable.¹²⁸ Lovelock a pourtant besoin des connexions entre les entités qui composent Gaïa sans quoi sa théorie s'écroule comme un château de cartes. Toute la singularité de sa thèse repose dans la construction d'un nouveau modèle d'agencement qui fait communiquer les parties d'un système sans que ce système forme pour autant un tout. Afin de résoudre ce problème, Lovelock doit, selon Latour, renoncer au concept de parties. Pour réaliser cette entreprise délicate, Lovelock utilise à son avantage la caractéristique qui fait de la Terre une planète à part, la présence de la vie. Sur un astre mort, il conçoit parfaitement qu'on puisse délimiter les entités qui la composent en parties distinctes mais ce n'est pas le cas sur terre. Car sur terre, les parties ne sont jamais totalement délimitées puisque qu'elles rétroagissent en permanence les unes avec les autres. Chaque organisme qui compose Gaïa, pas uniquement les humains ou les animaux, courbe son environnement afin de faciliter son développement.

Une des meilleures illustrations de cette transformation de l'environnement est celle, déjà évoquée plus haut, de la révolution écologique majeure de l'Archéen. Une période au cours de laquelle l'oxygène est devenu une composante majeure de notre atmosphère alors même qu'il

¹²⁸ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 129.

constituait un poison pour la plupart des « Terriens » de l'époque. Cet événement contingent a constitué une occasion rare qu'ont saisie certains micro-organismes pour accélérer leur développement et faire de l'oxygène une condition incontournable à la présence de vie alors même que celle-ci existait bien avant cette transformation dans un climat anaérobie. Ce sont les bactéries qui ont trouvé dans l'oxygène un atout remarquable pour leur développement qui ont aussi favorisé la présence de ce nouveau climat dont elles pouvaient tirer des bénéfices.

Dans ce monde totalement interconnecté où chaque individu lutte pour ses intérêts, les intérêts de chacun sont noyés dans la totalité. C'est dans cet entrelacement d'innombrables intérêts contradictoires que se trouve l'essence de Gaïa. Par ce réagencement, Lovelock peut contourner la dangereuse figure de l'ingénieur organisant les parties dans un but précis puisque ce sont bien ces parties – qui n'en sont d'ailleurs pas vraiment au sens où il l'entend – qui tirent chacune dans leur direction ; convergeant ainsi, non pas vers un objectif universel, mais vers un véritable chaos¹²⁹. Si Gaïa naît du chaos dans les textes d'Hésiode, ce n'est peut-être pas un hasard. L'histoire de l'apparition de l'oxygène est bien la preuve qu'il n'existe pas de hiérarchie au sein de Gaïa, elle ne commande rien. La quête d'une relation harmonieuse entre les entités qui la composent est donc vaine puisque c'est leur lutte qui fait exister Gaïa.

III.2.C. Quels acteurs pour l'Anthropocène ?

Devant ce constat qui met en avant le conflit permanent dont se nourrit Gaïa, quel rôle sommes-nous susceptibles de jouer en tant qu'acteurs de cette tragédie ? Sommes-nous condamnés à être submergés par le chaos qui règne au sein de Gaïa ou la somme de nos intérêts peut-elle devenir assez conséquente pour influencer de façon significative le cours de l'histoire ? Un rapide coup d'œil à la situation politique mondiale permet de répondre à la question. À l'heure actuelle, l'écologie n'unifie pas ! C'est même tout l'inverse, comme le montrent les profonds désaccords qui opposent les dirigeants des plus grandes puissances mondiales. La chaise laissée vide par Donald Trump lors de la dernière réunion du G7 consacrée à la question du climat¹³⁰ est un symbole fort de l'inertie assumée de l'état le plus puissant du monde. Et le plus grave est que cette posture semble faire des émules y compris parmi les pays émergents comme en atteste l'élection du nouveau président brésilien Jair Bolsonaro dont les convictions

¹²⁹ Là encore, lorsqu'on est familier des textes d'Hésiode, le lien entre les entités fondamentales de l'univers saute aux yeux.

¹³⁰ https://www.liberation.fr/planete/2019/08/26/le-g7-fait-des-avancees-sur-le-climat-sans-donald-trump_1747387

climatosceptiques ne sont plus à démontrer, un véritable drame écologique lorsqu'on sait que son pays abrite en son sein l'une des plus grandes réserves de la biodiversité mondiale.

Nier la gravité de la situation politique au sujet de l'environnement serait une erreur grave mais doit-on pour autant abandonner tout espoir de redresser la barre afin d'enrayer définitivement cette Grande Accélération qui est en train de mener l'humanité à sa perte ? Latour n'est pas de cet avis et pense que la résolution du conflit climatique passera inévitablement par une prise de conscience globale de la société civile au sujet de l'importance des questions climatiques. Le problème est que cette société civile n'a pas forcément conscience de l'impasse dans laquelle elle est embourbée et reste divisée par des questions dont l'intérêt devrait pourtant passer au second plan dans le cadre de l'Anthropocène. Ce conflit global s'articule selon Latour autour de deux pôles qui se déchirent sur de mauvaises questions, des questions qui n'ont plus lieu d'être aujourd'hui comme l'illustre à merveille l'introduction de Michel Serres présentée dans le premier chapitre de ce travail. Une révolution conceptuelle est indispensable pour sortir définitivement du cadre dans lequel nous enferme l'Holocène.

La figure de Gaïa proposée par Latour s'inscrit justement de plain-pied dans le cadre de l'Anthropocène. Elle prend ainsi en quelque sorte le relais de la Nature au rôle si important durant l'Holocène. Toutefois, si elle en prend la succession, elle ne possède pas pour autant les mêmes attributs. Comme l'a mis en avant James Lovelock, Gaïa est autrement plus sensible que ne l'était la Nature, elle est capable de réagir très sèchement même à une modification des plus légères. Apprendre à appréhender ces changements est indispensable si l'on veut s'adapter à l'Anthropocène. Car, comme l'illustre le récit de Lovelock, si Gaïa est partout, elle n'est pas pour autant unifiée. Aucun ingénieur ne remettra de l'ordre si celui-ci est bouleversé, seules les rétroactions des agissants décident. La recherche d'un état d'équilibre est vaine. Pour devenir citoyen de l'Anthropocène, Latour exige de nous une redéfinition complète de notre identité. Dans cette optique, il propose dans sa 5^e conférence d'esquisser un rapide portrait des peuples qui se font face dans l'Anthropocène car si Gaïa marque bien la fin d'une multitude de concepts obsolètes, elle met aussi un terme à cette pseudo-unanimité que recouvrait le concept de Nature et que l'écologie cherche en vain à réunir.

Le premier peuple que Latour se donne pour tâche d'analyser est celui qu'il désigne sous le nom de « peuple de la Nature ». Pour définir ce qui unit ce peuple, il prend pour point de

départ son autorité suprême, ce qu'il appelle sa « déité »¹³¹. Les déités ont été nombreuses dans l'histoire de l'humanité mais leur survie n'est assurée que par la persistance du peuple qui croit en elles et leur rend un culte. La plupart des Modernes se vanteront aujourd'hui de ne pas succomber à ce genre de superstition, en jugeant que le temps des religions est dépassé et qu'ils se sont affranchis de l'image de Dieu. Pourtant, comme le montre subtilement Latour en invoquant les tables de traduction¹³², on s'aperçoit vite que ce qui fait une déité n'est pas son nom mais bien ses attributs. Et à ce petit jeu, la déité de ceux qui se revendiquent comme athées est rapidement révélée. Rejeter la croyance en une religion, signifie généralement *connaître la vérité de la nature*¹³³, écrit Latour. Pour s'en convaincre, il suffit de voir avec quelle virulence les membres du peuple de la Nature s'insurgent lorsqu'on met sur un pied d'égalité les résultats de la Science avec ceux des dogmes véhiculés par un culte quelconque. Cette déité que représente la Science avec un grand « S » pour tous les membres du peuple de la Nature est la vérité absolue à laquelle s'accrochent, inconsciemment ou non, tous les membres de cette communauté. Après avoir identifié ce point de référence, Latour recherche ensuite le principe d'organisation qui distribue les puissances d'agir, ce qu'il appelle le *cosmogramme*¹³⁴. C'est ici que les choses se compliquent car comme Latour l'a montré précédemment, rien n'est plus instable que le concept de Nature.

Dressons donc les caractéristiques de cette déité. Dans un premier temps, elle est extérieure, ce qui signifie qu'elle est transcendante, elle se doit d'être au-delà de son peuple pour pouvoir le rassembler. Pourtant, elle n'est connaissable que de l'intérieur par le travail en réseaux fournis par les disciplines scientifiques. Cette différence de niveau crée la confusion au sein du public pour qui il est difficile d'admettre que les faits auxquels il croit si profondément sont fabriqués de mains d'homme. Cette contradiction n'est que la première de la série qui rend si instable ce peuple de la Nature. En effet, cette déité est présentée comme universelle, elle s'adresse à tous et chacun est soumis à ses lois. Pourtant, là encore, vient s'immiscer la contradiction car cette universalité n'est possible que par le travail de multiples disciplines basés

¹³¹ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 201.

¹³² Les tables de traduction étaient utilisées à l'Antiquité, avant l'arrivée des religions bibliques et de leur dieu unique, pour permettre aux villes cosmopolites de la Méditerranée d'assurer la paix entre leurs concitoyens de convictions différentes en proposant la liste des attributs de chaque dieu, permettant ainsi à chacun de trouver un équivalent de ses divinités au sein du panthéon local.

¹³³ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 206.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 199.

sur de multiples théories fruits du travail de multiples chercheurs. N'étant plus à une contradiction près, on peut relever le statut inanimé des agents qui interagissent au sein de cette déité quand bien même ces agents ne cessent de se multiplier au rythme des publications scientifiques tout en recevant toujours plus de compétences de la part des savants qui les découvrent. Le peuple de la Nature présente les résultats des recherches scientifiques comme étant indiscutables mais l'anthropologie des sciences la plus primaire s'empressera de dénoncer les discussions incessantes indispensables à leur diffusion.

Ces observations révèlent à quel point il est difficile pour le peuple de la Nature d'assumer ses ambitions. S'il prétend s'adresser à tout le monde, force est de constater qu'il ne fédère que les « gens rationnels »¹³⁵ parfois même seulement les experts de la question dont le discours n'est que très peu remis en doute. Cette confiance qui leur est accordée repose sur l'intemporalité des résultats de leur travail alors même que celui-ci n'a été rendu possible que par une révolution scientifique qui donne donc une dimension historique à leurs résultats. Une historicité incontournable qui donne au peuple de la Nature la conviction qu'un progrès est en marche tout en se plaçant dans une ère nouvelle ayant mis fin de façon radicale au règne obscurantiste qui la précédait.

Ce portrait rapide du peuple de la Nature n'est pas des plus flatteurs, mais Latour ne cherche pas à le mettre en valeur car le peuple de la Nature le fait très bien lui-même. Cette emphase s'explique parce que son identité s'est construite en opposition de celle du peuple qui partage avec lui la Terre, le peuple de la Création¹³⁶. Pourtant, comme le met en avant Latour, ces deux peuples partagent bien plus de points communs que de différences. Car, si le nom de leur déité respective diffère, leurs attributs, quant à eux, se ressemblent à s'y méprendre. Pourtant, cette similarité n'empêche pas les membres de ces deux peuples de se livrer des luttes sans merci au nom de la seule différence qui les sépare réellement. Une différence anecdotique aux yeux de Latour mais qui se trouve au cœur du débat. Ce point de discorde repose sur la question de la « désanimation » ou, au contraire, de la « suranimation » des agents qui composent le monde. Une querelle que Latour juge infantile tant elle passe à côté de l'essentiel. Attribuer une âme ou non à un agent n'apportera rien si ce n'est un débat stérile. Qu'elles soient animées ou non, « les

¹³⁵ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015., p. 216.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 220.

puissances d'agir agissent ! »¹³⁷ Cette lutte acharnée que se livrent les deux camps depuis des siècles les mène à une impasse et ne sert finalement à rien si ce n'est à les détourner de leur vocation.

Quand on dresse le bilan du conflit qui oppose les deux peuples et des attributs qui les constituent, on constate que les deux clans appartiennent à ce que Latour définit comme des religions naturelles. Des cultes qui s'adressent à leurs fidèles comme si l'histoire se trouvait derrière eux et que l'unification du monde était achevée. Pour Latour, les deux camps sont dans l'erreur car ils n'ont pas compris que tout restait à écrire dans l'Anthropocène. Le peuple qui prendra conscience de cette réalité n'est pas encore advenu mais Latour lui propose déjà une marche à suivre.

Latour pense que le peuple de l'Anthropocène devra renoncer à l'idée d'une autorité suprême unique et il ne pourra s'appuyer que sur une autorité multiple, composite. L'absence de consensus mondial sur la question du climat va dans ce sens. C'est à une échelle beaucoup plus réduite que nous devons agir, à l'échelle du citoyen que nous sommes. La responsabilité est entre nos mains. Cette prise de conscience implique d'accepter le réseau de relations dont nous faisons partie. Le peuple de l'Anthropocène sera fédéré par le sentiment de « terrestrialisation »¹³⁸ dont la définition est encore floue mais s'opposerait à la pensée globale qui animait l'habitant de l'Holocène. Paradoxal, pourrait-on penser à l'ère de la globalisation, mais en réalité essentiel pour ne pas se détacher du sol et rester au contact de la matérialité fragile de Gaïa. L'attachement à son sol, à sa région et à ses attributs est crucial aux yeux de Latour car c'est la seule réalité sur laquelle nous avons une incidence. Puisque tout est lié sur Gaïa, c'est le comportement local qui influera à l'échelle globale. Ce que nous offre Gaïa c'est avant tout une occasion à saisir.

« L'Anthropocène, c'est d'abord l'occasion d'écouter enfin sérieusement ce que l'anthropologie nous apprend sur les autres façons de composer les mondes – sans pour autant nous priver des sciences qui n'en diffèrent radicalement que dans la version épistémologique. »¹³⁹

¹³⁷ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 225.

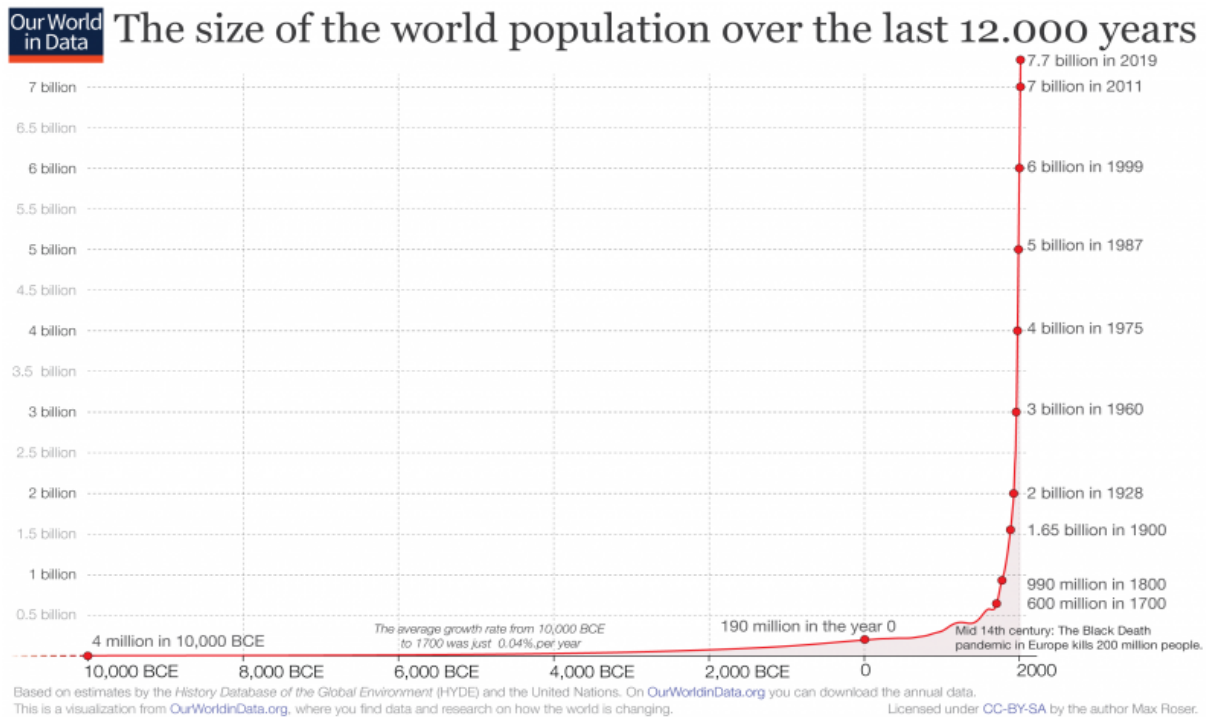
¹³⁸ *Ibid.*, p. 236.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 237.

Si la question de l'Anthropocène est particulièrement préoccupante pour ne pas dire inquiétante, elle représente aussi une incroyable période d'innovation qui invite à repenser totalement notre façon d'occuper la Terre. Une planète aux dimensions finies mais dont les habitants continuent pourtant de se multiplier à un rythme affolant alors même que les changements climatiques et l'élévation du niveau des mers qui l'accompagne sont en train de réduire un peu plus chaque année les territoires exploitables. Une situation profondément paradoxale aux conséquences sociales lourdes qui ne fera qu'empirer si l'on ne repense pas en profondeur notre rapport au sol.

III.2.D. Une scène trop petite ?

Les dernières approximations que l'on peut trouver sur le site officiel des Nations Unies¹⁴⁰ évaluent le nombre d'habitants de la planète à environ 7,5 milliards et envisagent la possibilité que ceux-ci dépassent le nombre de 11 milliards à l'horizon 2100. Ces chiffres comme la plupart de ceux qui sont en lien avec l'Anthropocène suivent une courbe exponentielle et cette corrélation est tout sauf un hasard.



141

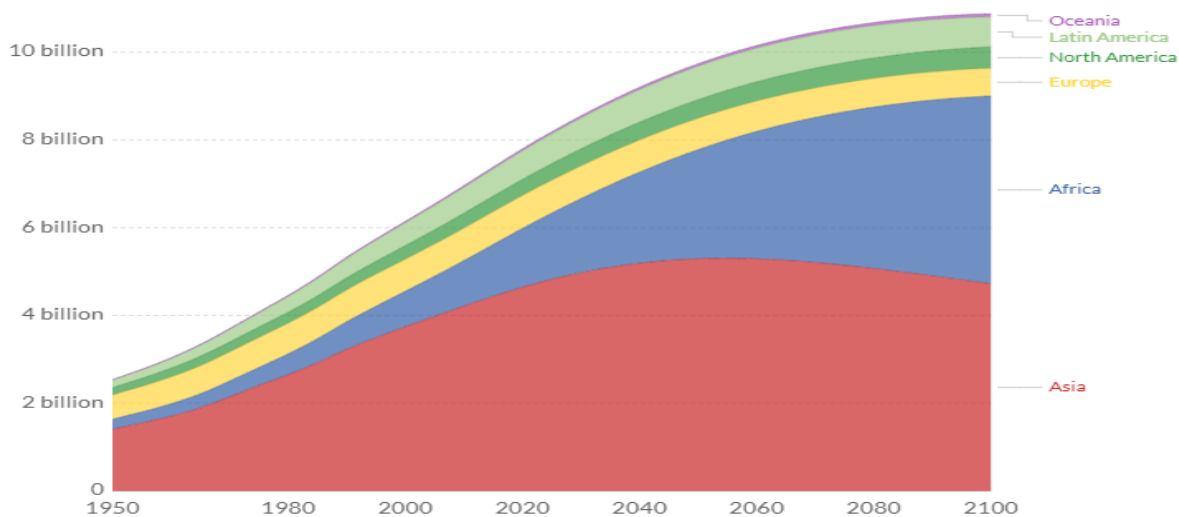
¹⁴⁰ <https://www.un.org/fr/sections/issues-depth/population/index.html>

¹⁴¹ <https://ourworldindata.org/world-population-growth>

Cette évolution effrénée s'explique par plusieurs paramètres. D'abord par les progrès de la médecine qui offrent à un enfant né en 2019 l'espoir d'atteindre les 72 ans¹⁴² et même, pour les pays les plus privilégiés comme par exemple le Japon, de vivre jusqu'à 84 ans¹⁴³. À ce vieillissement généralisé de la population s'ajoute ensuite une explosion des naissances rendue plus facile par l'augmentation globale du niveau de vie qui assure aux futurs parents de meilleures perspectives d'avenir pour élever leurs enfants. Ces paramètres sont cependant à relativiser car des études approfondies ont démontré que l'indice de fécondité des pays réalisant les meilleurs scores en termes d'accès à l'éducation accusait depuis quelques années un recul. Ainsi, l'Allemagne, pays le plus peuplé d'Europe, devrait voir sa population régresser de 10 millions d'habitants d'ici la fin du siècle¹⁴⁴ pour autant que cette diminution de la natalité ne soit pas compensée par une immigration massive. En effet, selon les estimations, d'autres régions du globe devraient voir leur population exploser au cours des décennies à venir et ainsi contraindre leurs habitants à chercher de nouvelles terres d'accueil. C'est particulièrement frappant sur le continent africain qui devrait changer diamétralement de dimension pour voir sa population approcher de celle de l'Asie d'ici la fin du siècle.

World population by region projected to 2100

Projected population to 2100 is based on the UN's medium population scenario.



Source: HYDE (2016) & UN, WPP (2019)
OurWorldInData.org/world-population-growth • CC BY

145

¹⁴² <https://www.un.org/fr/sections/issues-depth/population/index.html>

¹⁴³ <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SP.DYN.LE00.IN>

¹⁴⁴ <http://worldpopulationreview.com/countries/germany-population/>

¹⁴⁵ <https://ourworldindata.org/future-population-growth>

Cette augmentation croissante de la population couplée à la détérioration du climat risque d'entraîner et entraîne d'ailleurs déjà des migrations de masse vers des régions plus accueillantes qui ne sont pas pour autant préparées à une telle perspective. L'inquiétude est même de plus en plus palpable au sein de la population occidentale pour qui la question de la surpopulation devient progressivement un sujet incontournable comme peut en attester notamment sa représentation croissante dans les œuvres de fiction¹⁴⁶. La société n'est manifestement pas prête à encaisser cet afflux sans précédent d'individus, c'est pourquoi il est indispensable de se donner les moyens de penser cette question de l'occupation du sol. Dans cette optique, le livre *Où atterrir ?* de Bruno Latour invite à repenser notre modèle politique devenu totalement obsolète dans sa façon de se positionner sur les questions de l'Anthropocène.

Le thème de l'immigration de masse au même titre que celui de l'écologie est en train de devenir un sujet politique de premier plan prouvant ainsi que les questions de l'Anthropocène s'immiscent progressivement dans les esprits. Mais contrairement au schéma classique du débat politique qui a coutume de débattre ces questions selon un axe Droite/Gauche, Latour pense qu'une forme de révolution politique est indispensable pour dépasser les cadres traditionnels qui nous empêchent d'aborder sereinement ces problèmes. Pendant plusieurs décennies, le débat politique s'est articulé autour de deux pôles. D'une part, le pôle Global symbole de la modernisation et d'autre part le pôle Local réunissant l'ensemble d'un monde qui restait à moderniser. L'axe qui liait les deux pôles était parcouru par les partis de droite et de gauche dans un sens ou dans l'autre selon les questions qu'ils abordaient. Si l'on caricature quelque peu, on peut dire que le Global attirait les partis de droite sur le plan économique et les partis de gauche sur le plan social. Au cœur de ce débat entre les forces dominantes venaient parfois s'immiscer de petits partis aux ambitions différentes. Parmi ces partis, les écologistes ont parfois cherché à dépasser le clivage Droite/Gauche qui s'est mis à paralyser progressivement le débat politique mais sans jamais réussir à définir avec précision le nouveau pôle qu'ils auraient aimé rallier. Aujourd'hui ce modèle politique doit toucher à sa fin selon Latour car il est indissociable de la pensée moderne : « Être moderne, par définition, c'est projeter partout sur les autres le conflit du Local contre le Global, de l'archaïque contre le futur dont les non-modernes, cela va de

¹⁴⁶ Le film le plus rentable de l'histoire du cinéma « Avengers : Endgame » fait d'ailleurs de la question de la surpopulation son sujet central.

soi, n'ont que faire. »¹⁴⁷ Latour considère visiblement la pensée moderne comme l'antithèse de celle que devrait développer un habitant de l'Anthropocène. Se passer de cette distinction peut paraître utopique mais, comme il le rappelle « y avait-il des gens « de droite » et des gens « de gauche » avant le XVIIIe siècle ? »¹⁴⁸ L'ampleur de la révolution conceptuelle à laquelle invite Latour est comparable à celle qui a donné naissance à la scène politique que nous connaissons. Comme nous l'avons mis en évidence dans ce travail, le cadre de l'Holocène est brisé et le confort qu'il offrait a disparu avec lui. Renoncer aux distinctions obsolètes auxquelles nous sommes pourtant tellement attachés est devenu une nécessité alors même qu'il est encore inconcevable pour les Modernes d'admettre que la Terre réagit à nos actions. C'est ici que repose toute la dramaturgie de notre situation : « Nous sommes enfin clairement en zone de guerre, mais c'est une drôle de guerre à la fois déclarée et larvée. Certains la voient partout, d'autres l'ignorent tout à fait. »¹⁴⁹ Une guerre idéologique qui oppose les habitants de l'Holocène et ceux de l'Anthropocène.

Une révolution politique nécessaire ?

Afin de donner de la consistance à cette nouvelle orientation politique, il faut, selon Latour, la fonder sur un thème fort, celui de l'appartenance au sol. L'histoire le prouve sans équivoque et la montée des populismes partout à travers le monde le confirme, défendre son territoire mobilise certainement davantage que de défendre la Nature et ce sentiment n'a en lui-même rien d'illégitime. Seule la dynamique culpabilisatrice de la modernisation a tenté de faire croire le contraire mais il n'y a pas de honte à refuser le modèle de pensée unique que tente de nous imposer ce que Latour appelle la globalisation-moins¹⁵⁰. C'est ainsi qu'il désigne le modèle qui nous invite non pas à profiter de l'immense richesse de points de vue à laquelle pourrait nous donner accès la mondialisation mais à nous focaliser sur le seul et unique mode de vie des pays les plus riches idéalisé à outrance. Un modèle d'éternelle croissance qui s'est écrasé contre la froide réalité matérielle d'une Terre qui ne pourrait même pas accueillir 1,5 milliard d'êtres humains¹⁵¹ vivant comme le font les Américains. Pourtant ce fantasme de la globalisation est

¹⁴⁷ B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 42.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 74.

¹⁴⁹ *Ibid.*, pp. 114-115.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 23.

¹⁵¹ <https://www.overshootday.org/newsroom/country-overshoot-days/>

encore bien présent dans de nombreux esprits note Latour¹⁵² même s'il est aujourd'hui établi que ce modèle de vie ne pourra être atteint par chacun sous peine de faire imploser le système Terre encore plus vite que prévu. Mais il est bien difficile de se passer de cet horizon après l'avoir poursuivi durant des décennies au détriment du Local. Le Local que Latour considère comme le pôle opposé, celui que privilégiaient ceux qui tentaient de résister à la globalisation. Mais ce pôle est lui aussi un fantasme né pour contrer la globalisation. Une contestation vaine puisqu'elle va contre le sens du temps. De plus, en se construisant en opposition à la globalisation-moins, le Local est lui-même devenu une caricature en faisant miroiter à ses partisans un monde fait de frontières étanches servant de rempart à l'identité nationale voire même régionale. Une conception du monde totalement détachée de la réalité. Ce conflit entre les deux pôles nous mène à une impasse. En effet, nous suivons ce modèle de la globalisation depuis si longtemps, qu'il nous est impossible de décider subitement d'un retour en arrière qui pourrait nous ramener à un Local fantasmé. En effet, si le Global est impossible, le Local, lui, n'existe plus si tant est qu'il n'ait jamais existé¹⁵³. Quelles perspectives nous reste-t-il donc ? Il nous reste la possibilité de bâtir un nouveau pôle. Face à la peur que représente l'arrachement à notre mode de vie, la plupart d'entre nous mettraient tout ce qui est en leur pouvoir pour résister.¹⁵⁴ Alors pourquoi ne pas utiliser cette force partagée pour refonder l'imaginaire que nous avons du territoire en prenant conscience que celui-ci est avant tout le sol que nous sentons sous nos pieds ?

L'apport fondamental de cette image du sol qui s'effondre sous nos pieds, c'est qu'elle réunit tous les habitants de la planète peut-être même bien plus que l'image du globe n'a jamais pu le faire. Ce sentiment de détresse et d'abandon, chacun peut le ressentir à son échelle et il est bien souvent suivi d'une poussée de révolte initiée par l'injustice apparente de la situation. Priver un individu de son territoire revient bien souvent à l'attaquer dans son identité profonde. Il est bien plus efficace de mobiliser un individu lorsqu'il comprend que son territoire propre est mis en danger plutôt que lorsqu'une notion aussi universelle que celle de Nature est mise en avant affirme Latour¹⁵⁵. C'est tout le discours écologique qui doit évoluer. Parler de protéger l'environnement n'éveille bien souvent que peu de consciences mais si « environnement » devient synonyme de « mode de vie », c'est une tout autre dynamique qui se met en place. Si les

¹⁵² B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 116.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 45.

¹⁵⁴ C'est d'ailleurs ironiquement ce même sentiment qui motive les climatosceptiques à entretenir le doute sur les questions écologiques.

¹⁵⁵ B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 18.

décideurs américains remettent en doute l'urgence climatique, leur fascination pour l'*american way of life* n'est plus à démontrer¹⁵⁶.

Cependant, la volonté de sauvegarder notre mode de vie implique certains écueils comme celui de nous entraîner à terme sur la pente qui mène au rejet de l'autre. La récente polémique¹⁵⁷ autour de la nouvelle présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, illustre le risque que représente la défense du « mode de vie européen ». En donnant au portefeuille consacré à la question de la migration l'intitulé « protéger notre mode de vie européen », la présidente de la Commission s'est exposée aux critiques de plusieurs parlementaires européens qui voient dans le nom qu'elle a choisi pour ce portefeuille un rejet de la migration sous prétexte qu'elle mettrait en danger les valeurs européennes. Et ce, alors même que l'Union européenne s'engage à lutter contre la discrimination et à défendre les droits de l'homme¹⁵⁸. Il semble donc évident que l'accueil de populations en exil fasse partie des valeurs de l'Union européenne. Et si un paramètre nouveau entraîne inévitablement l'exil, c'est bien le changement climatique.

La clé pour penser la question de la migration climatique se situe comme l'écrit Latour¹⁵⁹ dans le travail de synthèse entre l'attachement au sol et les bienfaits de la mondialisation. Et s'il peut sembler difficile de synthétiser ces deux positions, c'est parce que ce défi doit se réaliser dans l'Anthropocène. Pour ce faire il faut résister à la mondialisation-moins qui veut imposer un seul modèle à la planète entière et faire plus de place à la richesse que représente la mondialisation-plus en variant les points de vue et surtout les expériences de chacun¹⁶⁰.

Unification autour du terrestre

S'il y a bien des peuples qui connaissent mieux que le nôtre cet injuste sentiment d'arrachement du sol, ce sont les anciennes colonies. Les peuples qui depuis des siècles ont vu leur territoire découvert par de grands voyageurs qui ne juraient que par la mondialisation¹⁶¹. Et pas la mondialisation-plus en quête d'ouverture à de nouvelles cultures mais la mondialisation-moins, celle qui est tellement convaincue que son mode de vie est le bon qu'elle est prête à

¹⁵⁶ En 1992 lors de son arrivé à Rio pour la conférence des Nations Unies sur le développement durable, le président américain Georges Bush déclarait déjà que le mode de vie américain n'était pas négociable.

¹⁵⁷ https://www.lemonde.fr/international/article/2019/09/13/commission-europeenne-ursula-von-der-leyen-deja-confrontee-a-une-polemique_5509744_3210.html

¹⁵⁸ https://europa.eu/european-union/about-eu/eu-in-brief_fr

¹⁵⁹ B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 22.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 23.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 17.

l'imposer jusque chez les peuples les plus reculés. L'avis des autochtones n'a pas pesé bien lourd lorsqu'on leur imposa de nouvelles coutumes ou lorsqu'on les chassa de leurs terres. Mais comme le pointe Latour, l'ironie de l'Histoire a voulu que ce soit à présent notre tour d'affronter cet horrible sentiment d'arrachement rendu inévitable par une force impossible à contrôler. Cette force était, par le passé, représentée par la puissance militaire des conquérants, aujourd'hui, elle a plutôt les traits du dérèglement climatique. C'est un mal plus insidieux mais pas plus négligeable. Toutefois, à la différence de la colonisation, cette nouvelle forme de violence frappe cette fois tout le monde. Et si cette évolution montre bien une chose, c'est que face à la révolution climatique qui est en train de nous toucher, nous sommes tous dans le même bateau. C'est sur ce constat que s'appuie Latour pour présenter le concept qui pourrait permettre de réaliser la synthèse entre appartenance au sol et mondialisation. Ce concept s'inscrit dans l'héritage direct de ce qu'il avait tenté de développer avec le personnage de Gaïa et c'est ce qu'il appelle la *terrestrialisation*. Le terme de *Terrestre* permet à Latour de contourner les difficultés soulevées plus tôt autour du concept de Gaïa tout en insistant sur sa matérialité.

Latour voit dans le *Terrestre*, le moyen de rediriger la politique vers un pôle qui prend enfin conscience de la matérialité de la Terre que les Modernes ont progressivement oubliée comme en atteste le fait que nous sommes incapables de percevoir au quotidien les impacts colossaux du réchauffement climatique ou de la sixième extinction de masse¹⁶². Cette matérialité doit se manifester par le rôle actif joué par le *Terrestre* dans le débat. On ne vit plus sur terre mais avec la Terre. C'est une découverte paradoxale puisqu'elle consiste à appréhender une planète qu'on connaît pourtant si bien sous un angle totalement nouveau. Cette « nouvelle » Terre est habitée par des peuples qui ont un rapport au monde totalement différent. D'une part des Modernes qui voient peu à peu leurs convictions s'effondrer mais continuent de résister et d'autre part des *Terrestres* qui ont accepté l'idée que leur monde ne serait plus jamais le même et qu'il fallait s'y adapter. La polarisation Local/Global n'est plus, place au vecteur Moderne/*Terrestre*.

Il est d'autant plus difficile pour les Modernes d'accepter cette révolution qu'ils ont longtemps pris leurs rivaux pour des arriérés trop attachés à des modes de pensée dépassés qui les amenaient par exemple à accorder une capacité d'agir aux objets. Paradoxalement, c'est la course effrénée à laquelle se sont livrés depuis toujours les Modernes pour dominer la nature qui nous a

¹⁶² B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 83.

fait basculer dans un nouveau monde, un monde que nous ne pourrons jamais plus manipuler à notre guise et avec lequel il est temps d'apprendre à cohabiter sous peine d'être dévorés par celui-ci. Jamais en plus de 10 000 ans de civilisation humaine nous n'avons eu à affronter pareil bouleversement mais le décor s'est effondré sur la scène et s'est mis à prendre vie, il faut à présent dialoguer avec lui. Pour y parvenir, le Terrestre a pour vocation de redonner sens à des mots comme « réalisme » ou « efficacité » qui ont été vidés de leur substance par le Global, écrit Latour¹⁶³. Pour ce faire, le Terrestre peut exploiter une approche beaucoup plus directe du monde et observer ses réactions de près alors que le Global s'est égaré dans une abstraction qui lui a fait perdre tout contact avec le réel et ses moyens d'expression. Même dans une entreprise scientifique qui invite à prendre du recul pour offrir un point de vue le plus général possible, Latour insiste : le contact avec la Terre ne doit jamais être négligé sous-peine d'être définitivement déconnecté du réel.

En adoptant un point de vue trop global de la Terre, le regard de la révolution scientifique s'est focalisé sur les mouvements de l'astre Terre en le comparant à celui des autres oubliant ainsi de réaliser le zoom sur les autres mouvements propres à la Terre que sont la croissance, la métamorphose ou la corruption. Des singularités qui font de notre planète une exception absolue au sein de l'univers connu¹⁶⁴. Le Terrestre impose un retour à ce mode de pensée bien plus matérialiste que ne prétendait l'être le Global. Latour exige d'exclure ce qu'il appelle « les objets galiléens » de notre conception de la vie sur terre pour ne plus prêter attentions qu'aux « agents lovelockiens »¹⁶⁵. Par cette transition, Latour réalise en quelque sorte une contre-révolution scientifique en revalorisant la distinction entre les sciences qui portent sur la vie terrestre, ce qu'il appelle la « nature-processus » et les sciences qui parlent de l'espace ou de l'infiniment petit, ce qu'il désigne comme la « nature-univers »¹⁶⁶. Une réalité qu'il faut garder à l'esprit pour éviter de perdre la connexion avec le monde car comme le résume très justement Latour : « Aussi loin qu'ils envoient leurs pensées, les savants ont toujours fermement les pieds ancrés dans la glaise. »¹⁶⁷ Le Terrestre permet à Latour d'offrir une réponse parfaite aux personnes qui avancent l'idée que la Terre se remettra des perturbations provoquées par l'homme. Évidemment, notre

¹⁶³ B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 87.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 89.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 103.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 102.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 88.

planète s'en remettra mais, si l'on n'y prête pas attention maintenant, nous ne serons plus là pour le constater¹⁶⁸.

Pour conclure ce chapitre, nous pointerons la redéfinition que Latour offre à l'humain en le qualifiant de *terrestre*¹⁶⁹. Car se redéfinir comme terrestre permet de proposer une conclusion convaincante au débat sur l'exceptionnalisme humain et à la question de savoir qui l'écologie cherche véritablement à sauver. Sans prétendre défendre une harmonie qui n'existe de toute façon pas au sein de Gaïa, l'identification au Terrestre permet malgré tout de prendre en compte la dépendance qui est la nôtre à tous les agents qui composent le monde sans omettre leurs puissances d'agir et leurs intérêts respectifs. Et si « le Terrestre n'est pas encore une *institution*, (mais) il est *déjà* un acteur clairement différent du rôle politique attribué à la « nature » des Modernes. »¹⁷⁰

¹⁶⁸ B. Latour, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017, p. 94.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 110.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 114.

Conclusion

Nous arrivons à présent au terme de ce travail et à la conclusion de cette tentative de lecture philosophique de l'Anthropocène. S'il fallait résumer en quelques pages les résultats de notre étude, que retiendrions-nous ?

La première ambition de ce travail était de mettre en évidence l'ampleur des événements que nous allons devoir affronter. Si les résultats des travaux scientifiques sur la question de l'Anthropocène ont parfois pris du temps à être acceptés, beaucoup d'entre nous ont aujourd'hui conscience que notre planète traverse une période critique. La question climatique mobilise une myriade de disciplines qui ont besoin les unes des autres. Car, lorsqu'on les aborde individuellement, elles sont parfois incapables à elles seules de faire taire le doute que tentent de créer les climatosceptiques. Cependant, lorsque nous prenons le temps de réarranger les pièces du puzzle, les conclusions sont sans appel. Le monde si stable dans lequel s'est développée la civilisation humaine n'est plus. L'Holocène est définitivement terminé, place maintenant à l'Anthropocène. L'Anthropocène, c'est plus qu'une augmentation sensible du thermomètre ou que la disparition d'espèces avec lesquelles nous partageons la Terre depuis des milliers voire des millions d'années. L'Anthropocène, c'est une nouvelle ère qui implique de la part de ses habitants d'entreprendre une véritable révolution conceptuelle sans laquelle ils seront incapables de mesurer l'ampleur des changements qui vont perturber leur mode de vie.

Oui, notre mode de vie va considérablement évoluer, pas par choix mais par obligation. Le choix, nous avons longtemps eu l'occasion de le poser mais nous n'avons jamais décidé de réagir collectivement. De nombreux lanceurs d'alerte ont tenté de nous avertir que ce soit en faisant appel à notre raison comme le font les travaux du GIEC depuis trois décennies ou bien en frappant notre imaginaire comme cherche à le faire la collapsologie. Mais aucune approche n'a réellement abouti à l'effet escompté. Aujourd'hui, il est trop tard pour revenir en arrière. Nous pouvons évidemment tenter de freiner la course du changement climatique mais ses premières répercussions sont d'ores et déjà irréversibles. Lorsqu'on regarde en arrière, il est difficile de comprendre pourquoi nous n'avons pas réussi à réagir plus tôt.

Au sein des causes qui ont renforcé le *statu quo*, il faut évidemment pointer les agissements du monde industriel, que nous avons longuement dénoncés dans ce travail, dont les

intérêts ne pouvaient coexister avec des réformes écologiques radicales. Forts de leur approche relativiste, les climatosceptiques ont réussi à faire germer le doute dans de nombreux esprits mal informés, retardant ainsi la prise de conscience du danger. Cependant, désigner les climatosceptiques comme seuls coupables de notre inaction serait une erreur. Même en parfaite connaissance de cause, beaucoup d'entre nous n'ont pas fait l'effort d'agir efficacement.

Cette passivité face au désastre climatique qui se manifeste sous nos yeux est sans doute encore plus difficile à expliquer que le sabotage organisé des climatosceptiques. Comme l'écrivait très justement Latour :

« Si l'on vous annonce que votre maison est en feu, quels que soient votre paresse, votre psychologie et vos antécédents, vous allez vous précipiter dehors, et la dernière chose que vous ferez en dévalant l'escalier, c'est d'ergoter entre deux paliers afin de peser si les pompiers qui déploient leur grande échelle sont vraiment des pompiers et s'ils ont raison à 90% ou à 95 % de venir vous tirer d'affaire... »¹⁷¹

C'est une réalité, notre maison est en feu. Pourtant, il est bien difficile pour nous de ressentir la chaleur des flammes qui nous menacent. Cette incapacité à percevoir le danger s'explique peut-être par notre rapport rompu avec la matérialité de la Terre. En prenant du recul par rapport à notre monde, nous avons peut-être aussi perdu ce lien fondamental qui nous reliait à lui. Lorsqu'il s'agit de mettre en place un modèle écologique, les avis divergent quant à l'extension de la communauté que l'on cherche à sauver. Certains choisiront de privilégier l'humanité au nom de l'exceptionnalisme humain. D'autres remettront en doute cette frontière avec le monde animal et exigeront une écologie qui se préoccupe aussi des animaux. D'autres encore, marqueront la volonté de sauver le système Terre dans son ensemble en gardant à l'esprit que tout est connecté. Ce sont sans doute ces derniers qui s'approchent le plus du portait que fait Latour de l'habitant idéal de l'Anthropocène : le Terrestre, comme il l'appelle. Un habitant ayant pleinement pris conscience que les non-humains n'ont nullement besoin d'être dotés d'une âme pour faire valoir leur puissance d'agir sur l'environnement et qu'il est dès lors essentiel de leur donner la parole.

Au terme de ce travail, nous avons conscience de n'avoir exploré qu'une infime partie des questionnements que soulève l'Anthropocène. Parmi les approches auxquelles nous aurions voulu consacrer davantage d'attention, nous pourrions citer les modèles de transition et de décroissance

¹⁷¹ B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015, p. 248.

présentés par Servigne et Stevens dans leur ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*¹⁷² dont l'ambition est d'anticiper les catastrophes en modifiant notre mode de vie dès maintenant à une échelle plus locale. Dans un tout autre registre, le philosophe franco-suisse Dominique Bourg propose une nouvelle relation au monde en s'interrogeant sur la question de la spiritualité. Un concept très riche que nous n'avons pas eu le loisir d'exploiter dans ce travail mais qui mérite d'attirer notre attention.

Le tableau dressé au travers de cette lecture philosophique de l'Anthropocène n'est certes pas des plus optimistes. Toutefois, si la situation dans laquelle s'est embourbée l'humanité est grave, elle n'est pas encore désespérée. Il est certes trop tard pour revenir en arrière mais il est encore possible d'enrayer le phénomène et de s'adapter au nouveau monde qui est à présent le nôtre. Pour y parvenir, il sera essentiel de comprendre les changements qui bouleversent notre société. Nous vivons une époque charnière dans l'histoire de l'humanité, à nous de faire les bons choix pour éviter de faire de l'Anthropocène une catastrophe. Si cette nouvelle ère doit son apparition à l'espèce humaine, celle-ci est encore capable de marquer son histoire pour de bonnes raisons. Il ne tient qu'à nous de faire de ce bouleversement, une chance de construire un monde nouveau.

¹⁷² P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015, pp. 236-237.

Bibliographie

A) Ouvrages et articles

Anders G., *Le temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007.

Aristote, *Politique*, Livre I Chapitre I § 9.

Baird Callicott J., *In Defense of the Land Ethic*, New York, State University of New York Press, 1989.

Bergson H., *Œuvres*, Edition du centenaire, Paris, PUF, 1991.

Bimbenet E., *L'animal que je ne suis plus*, Paris, Gallimard, 2011.

Blamont J., *Introduction au siècle des menaces*, Paris, Odile Jacob, 2004.

Bonneuil C. et Fressoz J.-B., *L'événement Anthropocène*, Paris, Seuil, 2013.

Braunstein J.-F., *La philosophie devenue folle*, Paris, Grasset, 2018.

Conway E. et Oreskes N., *Les marchands de doute*, trad. fr. J. Treiner, Paris, Le Pommier, 2012.

Descartes R., *Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 2005.

— *Lettre à Newcastle*, Paris, AT IV, pp. 573-576.

— *Lettre à Morus du 5 février 1649*, Paris, AT III, pp. 693-696.

Despret V., *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La découverte, 2011.

Dupuy J.-P., *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2002.

Dussault A., "Le rôle de la science dans l'écocentrisme humien de Callicott", dans *Revue Phares*, Volume 10 (2010), pp. 103-123.

Engels F., *Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2017.

Foucart S., *La Fabrique du mensonge*, Paris, Denoël, 2013.

Gemenne F. et Rankovic A., *Atlas de l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019.

Hanse J., "Climate Impact of Increasing Atmospheric Carbon Dioxide", dans *Science*, Volume 213 (28/08/1981), pp. 957-966.

Horel S., *Lobbytomie*, Paris, La Découverte, 2018.

Kant E., *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, trad. fr. V. Delbos, Les échos du Maquis, 2013.

Keynes J., *A Treatise on Probability*, London, Macmillan and co., 1921.

Knight F., *Risk, Uncertainty and Profit*, Boston, Houghton Mifflin, 1921.

Latour B., *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

— *Sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, La Découverte, 2009.

— *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015.

— *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017.

Latour B. et Woolgar S., *Laboratory Life: The social construction of scientific facts*, Los Angeles, Sage, 1979.

Leakey R. et Lewin R., *La sixième extinction*, trad. fr. V. Fleury, Paris, Flammarion, 1995.

Leopold A., *Almanach d'un comté des sables*, trad. fr. J. M. G. Le Clézio, Paris, Flammarion, 2000.

Lovelock J., *La Terre est un être vivant*, trad. fr. P. Couturiau et C. Rollinat, Paris, Flammarion, 1993.

Meadows De. et Meadows Do. et Randers J., trad. fr. A. El Kaïm, *Les limites à la croissance*, Paris, Rue de l'échiquier, 2012.

Nozick R., "About mammals and people", dans *New York Times Book Review*, volume 11 (27/11/1983), pp. 29-30.

Serres M., *Le contrat naturel*, Paris, Le Pommier, 1990.

Servigne P. et Stevens R., *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015.

Stengers I., *Cosmopolitiques I*, Paris, La Découverte, 2003.

— *Au temps des catastrophes*, Paris, La Découverte, 2009.

B) Documents électroniques

Boisserie, J.-R. (2019, 23 septembre). *Anthropocène : l'humanité mérite-t-elle une époque à son nom ?* Consulté sur <https://theconversation.com/anthropocene-lhumanite-merite-t-elle-une-epoque-a-son-nom-123030>

Foucart, S. (2012, 16 juin). *L'appel d'Heidelberg, une initiative fumeuse*. Consulté sur https://www.lemonde.fr/sciences/article/2012/06/16/l-appel-d-heidelberg-une-initiative-fumeuse_1719614_1650684.html

Garic, A. (2017, 10 juillet). *La sixième extinction de masse des animaux s'accélère*. Consulté sur https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2017/07/10/la-sixieme-extinction-de-masse-des-animaux-s-accelere-de-maniere-dramatique_5158718_1652692.html

Koffman, A. (2018, 25 octobre). *Bruno Latour, the Post-Truth Philosopher, Mounts a Defense of Science*, Consulté sur <https://www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html>

Latour, B. (s.d.). *Gaia Global Circus*. Consulté sur <http://www.bruno-latour.fr/node/359.html>

Leiserowitz A., Maibach E., Roser-Renouf C., Rosenthal S., Cutler M., Kotcher J. (2017, 13 décembre). *Politics & Global Warming, October 2017*. Consulté sur <http://climatecommunication.yale.edu/publications/politics-global-warming-october-2017/2/>

Malingre, V. (2019, 13 septembre). « *Protection de notre mode de vie européen* » : *l'opposition dénonce une rhétorique dangereuse et populiste*. Consulté sur https://www.lemonde.fr/international/article/2019/09/13/commission-europeenne-ursula-von-der-leyen-deja-confrontee-a-une-polemique_5509744_3210.html

Masseguin, L. (2019, 26 août). *Le G7 fait des avancées sur le climat... sans Donald Trump*. Consulté sur https://www.liberation.fr/planete/2019/08/26/le-g7-fait-des-avancees-sur-le-climat-sans-donald-trump_1747387https://www.un.org/fr/sections/issues-depth/population/index.html

Meyerfeld, B. (2019, 19 janvier). *La survie des guépards menacée par la mode des félins de compagnie*. Consulté sur https://www.lemonde.fr/international/article/2019/01/19/la-survie-des-guepards-menacee-par-la-mode-des-felins-de-compagnie_5411453_3210.html

Roser, M. (2019, novembre). *Future Population Growth*. Consulté sur <https://ourworldindata.org/future-population-growth>

Salomon, M. (1992, décembre). *Appel de Heidelberg*. Consulté sur <http://www.global-chance.org/IMG/pdf/GC1p24.pdf>

Trump, D. (2012, 6 novembre). *The concept of global warming was created by and for the Chinese in order to make U.S. manufacturing non-competitive*. Consulté sur <https://twitter.com/realdonaldtrump/status/265895292191248385>

Zarachowicz, W. (2013, 3 mai). *Gaia, la Terre mère, est-elle obligée d'aimer ses enfants ?* Consulté sur <https://www.telerama.fr/idees/gaia-la-terre-mere,96905.php>

Auteur inconnu. (2013, 9 septembre). *Le développement durable, le défi majeur du 21^e siècle, selon le Président de l'Assemblée générale*. Consulté sur <https://news.un.org/fr/story/2013/09/273372-le-developpement-durable-le-defi-majeur-du-21e-siecle-selon-le-president-de>

Auteur inconnu. (s.d.). *Global Warming of 1.5 °C*. Consulté sur <https://www.ipcc.ch/sr15/>

Auteur inconnu. (s.d.). *Progression du Jour du Dépassement Mondial au fil des années*. <https://www.overshootday.org/newsroom/dates-jour-depassement-mondial/>

Auteur inconnu. (2018, 15 octobre). *Trump says climate change not a "hoax" but questions if it's "manmade"*. Consulté sur <https://www.cbsnews.com/news/trump-says-climate-change-not-a-hoax-but-questions-if-its-manmade/>

Auteur inconnu. (2019, 19 février) *Grand Baromètre : voici les efforts que les Belges sont prêts à faire pour lutter contre le réchauffement climatique*. Consulté sur <https://www.rtl.be/info/belgique/societe/grand-barometre-voici-les-efforts-que-les-belges-sont-prets-a-faire-pour-lutter-contre-le-rechauffement-climatique-1101562.aspx>

Auteur inconnu. (s.d.) *Espérance de vie à la naissance, total (années)*. Consulté sur <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SP.DYN.LE00.IN>

Auteur inconnu. (s.d.) *Country Overshoot Days*. Consulté sur <https://www.overshootday.org/newsroom/country-overshoot-days/>

Auteur inconnu. (s.d.) *Objectifs et valeurs de l'Union européenne*. Consulté sur https://europa.eu/european-union/about-eu/eu-in-brief_fr

Auteur inconnu. (2019, 20 septembre). *Germany Population 2019*. Consulté sur <http://worldpopulationreview.com/countries/germany-population/>

Youtube. (2018, october 18). P. Servigne et J. Blamont : Introduction au siècle des menaces [Video file]. Retrieved from <https://www.youtube.com/watch?v=DwD4VhSOoos>

<h2>Table des matières</h2>

<i>Remerciements</i>	1
<i>Introduction</i>	2
<i>Chapitre I : L'Anthropocène</i>	5
1. Un phénomène contemporain.....	5
2. Une situation d'urgence.....	9
3. Une rupture avec l'Holocène.....	11
A. Une nouvelle révolution scientifique	14
B. Apprendre à penser l'Anrthopocène.....	15
<i>Chapitre II : La légitimité de la science</i>	19
1. Le relativisme scientifique	19
2. La création du doute	24
A. L'industrie du tabac, matrice du doute institutionnalisé	24
B. Le déficit de communication du monde scientifique.....	26
C. Le tabagisme passif ou l'intérêt individuel contre le bien-être collectif	29
3. Le réchauffement climatique.....	34
A. L'urgence, une question relative	35
B. La responsabilité humaine	37
C. La climatologie	41
4. La collapsologie en appui du discours scientifique.....	43
<i>Chapitre III : Devenir acteur de l'Anthropocène</i>	52
1. Proposer des solutions au problème	53
A. Sauver la Terre, mais pour qui ?	54
B. L'écologie, un concept divisé.....	58
C. L'exceptionnalisme humain	66

2. Une philosophie de l'Anthropocène.....	77
A. Une redistribution des rôles.....	80
B. Gaïa, personnage principal de l'Anthropocène	81
C. Quels acteurs pour l'Anthropocène ?	84
D. Une scène trop petite ?	89
Conclusion	98
Bibliographie	101